La Guerrière aux Yeux Verts
TH. Gasc

Chapitre un : Alina, 8 ans.

Paris, octobre 1980.

Le matin effleurait à peine les toits du Quartier Latin quand Alina ouvrit les yeux. Par la fenêtre de sa chambre, elle distinguait les rangées de cheminées et, un peu plus loin, la coupole du Panthéon qui perçait la brume matinale. Elle resta allongée un instant, profitant de la chaleur de ses draps, jusqu'à ce que la voix de sa mère résonne dans le couloir.

Sa mère, Léa était déjà dans la cuisine, occupée à préparer le petit-déjeuner. L'arôme du café se mêlait à celui du pain grillé. Alina sauta du lit, enfila son pull bleu marine et rejoignit la pièce principale, à la fois salon et salle à manger.Son père, Marc, était assis à table, le journal Libération ouvert devant lui. Il leva les yeux à l'arrivée d'Alina et lui adressa un sourire ; ses yeux verts, identiques à ceux de sa fille, se plissaient de malice. Il replia son journal et lui fit une place à côté de lui.

Alina s'installa, les jambes dans le vide. Sa mère posa devant elle un bol de chocolat chaud et deux tartines beurrées. Léa portait déjà sa tenue d'infirmière, avec un gilet de laine par-dessus. Ses cheveux roux, relevés en chignon serré, laissaient échapper quelques mèches indisciplinées à la nuque. Elle devait commencer sa garde à l'hôpital Cochin à huit heures.

Marc observa sa fille tremper soigneusement sa tartine dans le chocolat. Il passa la main dans ses cheveux, avec tendresse. Alina avait hérité de la chevelure rousse de Léa, mais la sienne tirait davantage sur le cuivre, presque auburn, et prenait des reflets flamboyants au soleil. Avec les yeux verts de son père, elle était le parfait mélange de ses parents.

La radio grésillait sur le buffet. Europe 1 diffusait les informations du matin. Marc écoutait d'une oreille, surveillant l'horloge accrochée au mur. Il enseignait à l'école primaire de la rue des Fossés-Saint-Jacques, à dix minutes à pied de leur appartement. Alina, elle, était en CE2 à l'école de la rue de Lhomond.

Léa finit par s'asseoir, les mains autour de sa tasse de café. Son visage trahissait la fatigue de trois nuits de garde d'affilée, mais elle sourit quand même à sa fille. Alina termina sa deuxième tartine et voulut débarrasser son bol, mais sa mère la retint d'un geste rapide. C'était leur habitude : Alina n'avait qu'à se préparer pour l'école ; le

reste attendrait.

Dans sa chambre, Alina enfila un jean et ses baskets rouges. Elle vérifia son cartable, cahiers, trousse, livre de lecture. Rien ne manquait. Elle l'avait préparé la veille, comme toujours. Marc lui avait appris très tôt l'importance de l'organisation. À huit ans, Alina ne laissait rien au hasard.

Ils prirent le chemin des écoles ensemble. Marc et Alina, côte à côte, traversaient les rues encore calmes du cinquième arrondissement. Ils croisaient d'autres enfants accompagnés de leurs parents, des commerçants ouvrant leur boutique, des étudiants pressés vers la Sorbonne. Rue Mouffetard, le marché était déjà installé. Les marchands finissaient de décharger des cageots de fruits et de légumes sous la lumière pâle des réverbères.

Devant le portail de l'école, Marc embrassa sa fille sur le front. Alina fit un signe de la main et rejoignit la cour, où ses camarades étaient déjà rassemblés. Quelques filles l'appelèrent, et elle courut les retrouver, tout sourire. Émilie, sa meilleure amie, exhiba un nouveau stylo quatre couleurs. Les autres discutaient de l'émission de télévision de la veille.

La cloche sonna. Les enfants se rangèrent par classe. Madame Bertin, leur institutrice, attendait en haut des marches. Elle était stricte, un peu sévère, mais juste. Elle avait un faible pour Alina, toujours excellente élève et irréprochable en classe.

La matinée défila comme une horloge : orthographe, math, puis poésie. Alina leva la main pour réciter le poème de Victor Hugo étudié la veille. Elle le déclama sans faute. Madame Bertin acquiesça avec satisfaction et inscrivit un grand vingt dans son cahier.

À la récréation, les filles prenaient possession du préau pour jouer à l'élastique. Alina était la meilleure à ce jeu. Elle enchaînait les figures sans jamais se prendre les pieds dans l'élastique tendu entre les chevilles de ses amies. Émilie l'encourageait chaque fois qu'elle réussissait. Puis cantine et retour en classe.

L'après-midi passa rapidement. Géographie, Eps où elle excellait, battant même les garçons en course et sauts, puis travaux manuels. Madame Bertin leur fit découper et coller des cartes de France. Alina dessina les contours avec une grande précision. Sa carte était la plus soignée de la classe.

À la sortie, à seize heures trente, sa mère l'attendait devant le portail. Son travail terminé, elle était venue chercher sa fille. Elles rentrèrent ensemble à l'appartement. En chemin, Alina raconta sa journée en détail : la dictée sans faute, le poème récité parfaitement, la carte de France, le sport. Sa mère écoutait, souriante, posant parfois une question sur un détail.

À la maison, le goûter était déjà prêt : du pain, du chocolat, un verre de lait. Alina s'installa à la table de la cuisine pour faire ses devoirs pendant que Léa préparait le dîner. Les mathématiques ne lui prenaient jamais beaucoup de temps. Les problèmes se résolvaient facilement dans sa tête. Elle se contentait de recopier les opérations dans son cahier, attentive à chaque chiffre.

Vers dix-sept heures trente, Alina monta dans sa chambre et prit son sac de sport : le kimono de judo épais, puis le karategi, plus léger, ainsi qu'une serviette ; Elle ajouta ses deux ceintures orange uni pour le judo et orange avec une ligne rouge pour le karaté.

Ce soir, elle avait ses trois entraînements au dojo Montagne Sainte-Geneviève : d'abord le judo, ensuite le karaté, puis l'aïkido, qu'elle venait de débuter. La soirée s'annonçait longue, mais elle aimait cela. Chaque discipline lui apportait quelque chose de différent. Elle préférait cependant le karaté.

Marc l'accompagna jusqu'au dojo. Ils marchèrent en silence dans les rues du Quartier Latin. La nuit tombait. Les réverbères s'allumaient un à un. Rue de la Montagne Sainte-Geneviève, le dojo occupait deux étages d'un vieil immeuble. Une plaque discrète indiquait le nom du club.

Alina poussa la porte. L'odeur des tatamis la saisit aussitôt. Elle la reconnaissait parfaitement : un mélange de sueur, de coton et de résine. Elle salua le professeur de judo et rejoignit les autres élèves qui s'échauffaient déjà.

Le cours de judo commença par le salut rituel. Tous s'agenouillèrent face au maître et inclinèrent le buste. Ensuite, échauffements : courir autour du tatami, s'étirer, faire des roulades, des chutes. Alina bougeait avec sa précision habituelle. Son corps connaissait les gestes, après trois ans d'entraînement.

Le professeur leur fit travailler les projections. Uchi-mata, harai-goshi, o-soto-gari. Alina répétait chaque technique avec sa partenaire, une fille plus grande mais moins expérimentée. À chaque prise, elle

ressentait le point d'équilibre, le moment précis où il fallait tirer ou pousser. C'était devenu instinctif.

Il passait parmi les élèves, observant, corrigeant d'un geste ou d'une parole. Il s'arrêta devant Alina, regarda sa posture sur un o-soto-gari, déplaça légèrement sa hanche. Elle refit le mouvement. Il acquiesça, satisfait, puis continua sa ronde.À la fin du cours, il les fit asseoir. Il rappela calmement l'importance du respect et de la discipline. Alina écoutait, mais elle connaissait déjà ces principes, entendus de nombreuses fois.

Puis le cours terminé, elle enchaîna avec le karaté. D'autres élèves arrivaient, certains partaient. Le sensei de karaté était plus jeune, ses gestes plus secs. Il restait exigeant, mais sa façon d'enseigner était différente.

Les échauffements furent brefs, surtout pour ceux qui venaient du judo. Ils passèrent aussitôt aux kihon, les bases : coups de poing, coups de pied, blocages. Alina prit sa place dans le rang, exécutant chaque mouvement, poussant le kiai au moment de l'impact. La salle résonnait sous les frappes synchronisées des élèves.

Ensuite, ce fut l'heure des katas. Alina maîtrisait déjà Heian Nidan et commençait à apprendre Heian Sandan. Elle se concentrait sur chaque position, chaque coup, chaque respiration. Le kata, c'était comme une danse intense, un combat contre des adversaires imaginaires.Le sensei s'arrêta devant elle, corrigea l'angle de son bras pendant un blocage. Sa voix était calme et précise.

Alina répéta le mouvement plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il lui adresse un léger signe de tête approbateur.

La séance se termina par quelques assauts légers, appelé combat souple. Alina affrontait ses partenaires à tour de rôle, veillait à garder la bonne distance, portait ses attaques sans jamais chercher à faire mal. Il fallait simplement toucher, c'était ça l'objectif.

Après le salut final, elle but un peu d'eau et attendit le début du cours suivant : l'aïkido. Elle venait de commencer cette discipline, tout lui paraissait nouveau, surtout ces mouvements circulaires, si différents du judo ou du karaté.

Le sensei d'aïkido arriva, un homme d'une soixantaine d'années, le visage marqué par le temps. Les élèves s'installèrent en silence sur le tatami. Les rituels débutèrent : salut, échauffement, exercices de chute.

Il montra ensuite les bases. Des gestes amples et souples, centrés sur les hanches. Alina essayait de tout reproduire, mais après deux heures de sport, elle sentait la fatigue l'envahir. Elle percevait bien la différence avec les autres disciplines. L'aïkido demandait moins de force, davantage de souplesse et de précision.

Le cours passa rapidement. À la fin, Alina était épuisée mais vraiment heureuse. Trois disciplines en une soirée, c'était intense, mais elle aimait ce sentiment d'avoir tout donné. Le judo lui avait appris à utiliser la force de l'autre, le karaté à viser juste, et l'aïkido commençait à lui montrer comment tout harmoniser dans un seul mouvement circulaire. Elle passa à la douche, rapidement et remis ses vêtements civils.

Marc l'attendait dans le couloir. Elle le rejoignit, le visage encore rougi, les cheveux trempés de sueur. Trop fatiguée pour parler. Ils rentrèrent ensemble à l'appartement, en silence, traversant les rues calmes du Quartier Latin.

Le dîner fut simple. Léa avait préparé une soupe de légumes et du jambon. Ils mangèrent tous les trois, sans le bruit de la télévision. Marc racontait sa journée à l'école, les bêtises de ses élèves de CM1, la réunion avec la directrice. Léa parlait de l'hôpital, d'un patient qui allait mieux, d'une collègue sur le point de partir à la retraite.

Alina les observait en dégustant sa soupe. Son père avec ses yeux verts, sa mère avec ses cheveux roux. Elle leur ressemblait tant. Elle était un peu de l'un, un peu de l'autre, un équilibre parfait. Le petit nez retroussé de sa mère, le visage rond de son père.

Après le repas, Alina partit prendre sa douche puis enfila son pyjama. Marc vint lui souhaiter bonne nuit, s'assit près d'elle et lui caressa les cheveux. Il lui demanda si elle était heureuse. Alina acquiesça sans hésiter. Oui, elle l'était. Tout allait bien.

L'école, le dojo, ses parents, l'appartement dans le Quartier Latin. Rien ne manquait.Marc l'embrassa sur le front et éteignit la lumière. Par la fenêtre, elle apercevait les toits sombres de Paris sous le ciel étoilé. Alina ferma les yeux. Elle s'endormit vite, un sourire aux lèvres.

Chapitre 2 : Alina, 12 ans.

Paris, printemps 1984

Quatre années avaient passé en un éclair. Ses parents étaient toujours attentionnés, prêts à tout pour l'aider et la soutenir, mais des fois cela l'agaçait un peu. Elle ne se révoltait pas, mais heureusement que des fois, elle avait le sport comme dérivatif à des petites vélléités d'indépendance. Son corps, aussi avait profondément changé : Certaines fois, les gens avaient du mal à croire qu'elle n'avait que douze ans. Cela l'énervait et la flattait à la fois.

Alina sortit de ses pensées et ouvrit les yeux avant même que le réveil ne sonne. Il était six heures. Dehors, la rue s'animait déjà : les camions de livraison passaient, quelques passants pressaient le pas, et les pigeons s'agitaient sur les toits. Elle resta un moment allongée, les yeux fixés au plafond, encore à moitié dans ses rêves. Sur les murs, elle retrouva du regard ses affiches : Teddy Riner en plein mouvement, Marie Curie concentrée sur ses expériences, et Kate Bush, celle qu'Émilie, sa meilleure amie, lui avait offerte pour son anniversaire. Trois personnages très différents, mais qui, chacun à leur manière, l'inspiraient.

Elle se leva d'un geste, attrapa son survêtement posé sur la chaise. Comme d'habitude, le pantalon était trop court. Encore une fois. Sa mère avait promis qu'elles iraient en acheter un nouveau samedi. "Tu grandis à toute vitesse," disait Léa en souriant. Alina ne savait jamais si elle devait le prendre comme un compliment. Les filles de sa classe rêvaient d'être mignonnes, discrètes, fragiles. Elle, elle dépassait tout le monde. Même Julien, le plus grand des cinquièmes, devait lever les yeux pour lui parler.

Dans la salle de bain, elle se retrouva face au miroir. Un mètre soixante-trois. Elle avait encore pris un centimètre. Son reflet lui montrait une silhouette étrange, entre début d'adolescence et apparence de jeune fille. Des jambes interminables, des bras un peu trop longs, une taille qui commençait à s'affiner. Ses seins avaient commencé à pousser l'année dernière et avaient continué jusqu'à prendre de belles courbes, avant ceux des autres filles et ses hanches s'arrondissaient.

Maintenant, elle portait un soutien-gorge, ce qui la mettait parfois un peu mal à l'aise. Au dojo, sous le kimono ou le karatégi, Elle devait mettre une coque plastique de protection, un peu comme les garçons avec leur coquille. Mais au collège, il y avait toujours des garçons

pour regarder ses nouvelles formes. Cela ne lui plaisait pas trop.

Ses cheveux roux, tout emmêlés par la nuit, tombaient en désordre sur ses épaules. Elle les brossa et les attacha rapidement en queue de cheval. Dans la glace, ses yeux verts la fixaient, avec cette expression de détermination qu'elle reconnaissait chez son père. Exactement les mêmes yeux. Parfois, quand elle se regardait, elle voyait son père. Parfois, elle retrouvait un peu de sa mère dans un détail, la courbe de son nez, ou ces taches de rousseur qui parsemaient ses joues dès que le soleil apparaissait.

Elle descendit l'escalier doucement, sortit discrètement, puis s'élança pour son jogging matinal. Le Quartier Latin commençait à peine à sortir de sa torpeur. Elle aimait ce moment précis, quand Paris semblait lui appartenir, quand les rues restaient calmes et que l'air portait déjà le parfum du pain chaud venant des boulangeries. Elle gravit la rue Mouffetard, vide à cette heure, ses baskets résonnant sur les pavés. Un chat traversa devant elle, disparaissant aussitôt dans une ruelle sombre. Les volets s'ouvraient peu à peu, un à un. Paris s'éveillait lentement.

Elle passa devant le Panthéon, ralentissant pour le plaisir d'admirer cette silhouette majestueuse dans la lumière rosée du matin. Un jour, elle en était certaine, elle aussi deviendrait célèbre. Pas pour avoir combattu ou écrit des livres, mais pour être la meilleure. La meilleure judoka de France. Du monde, même, pourquoi pas ? Cette idée la faisait sourire. Pourquoi pas, en effet ? Elle n'avait que douze ans, tout l'avenir devant elle.

Elle attaqua la descente vers le jardin du Luxembourg, accéléra sa course. Trois kilomètres chaque matin, avant d'aller au collège. Elle avait pris cette habitude depuis six mois, depuis qu'elle faisait partie de l'équipe de France junior, et chaque semaine, elle améliorait son temps. Son corps en redemandait. Ses poumons ne la brûlaient jamais, son cœur battait fort mais régulièrement. Elle aurait pu continuer encore, plus loin, jusqu'à s'épuiser. Mais elle se retenait. L'entraîneur lui avait appris à gérer son énergie. « Garde des forces pour l'après-midi », répétait-il souvent.

Quand elle rentra à l'appartement, trempée de sueur mais rayonnante, Marc préparait déjà le petit-déjeuner. Il releva la tête en la voyant et lui adressa ce sourire qu'elle aimait tant. Son père comprenait tout sans qu'elle ait besoin de parler. Il savait qu'elle était partie courir, qu'elle s'était sentie libre, qu'elle avait encore rêvé.

Léa sortit de la chambre, en uniforme d'infirmière, les cheveux encore mouillés. Elle embrassa Alina sur le front. « Tu sens la transpiration, ma chérie. » Alina éclata de rire. « Je sens la victoire, tu veux dire ! » Sa mère leva les yeux au ciel, mais son sourire la trahissait. Alina fila à la douche et revint bien vite.

Le petit-déjeuner fut rapide, mais il était parfait. Alina avala quatre tartines beurrées, un bol de chocolat chaud, un yaourt, une pomme. Elle mangeait de tout, et beaucoup. Sa mère s'inquiétait parfois : « Tu vas finir par exploser ! » Mais tout disparaissait. Son corps brûlait chaque calorie, en réclamait encore, comme un moteur lancé à pleine vitesse. L'entraîneur avait rassuré ses parents : « C'est normal. Elle dépense tout. Laissez-la manger. »

Pendant qu'elle mangeait, son père lisait le journal. Parfois, il lui lisait quelques extraits à voix haute. Ce matin-là, il tomba sur un article parlant des Jeux Olympiques de Moscou, qui auraient lieu cet été. Alina écoutait, fascinée. Un jour, elle participerait aux Jeux. Elle s'imaginait déjà sur le tatami, face à une adversaire, devant des milliers de spectateurs. Elle monterait sur le podium, la médaille d'or autour du cou, pendant que la Marseillaise retentirait. Rien que d'y penser, elle en avait des frissons.

À sept heures trente, elle attrapa son sac à dos et son sac de sport. Ce dernier paraissait lourd, deux kimonos (le judogi épais et râpeux, et le karategi plus léger), ses ceintures bleues de judo et de karaté, une serviette, une bouteille d'eau, deux barres de céréales, une banane. Elle le passa sur son épaule sans difficulté. La plupart des filles de sa classe auraient eu du mal porter le tout. Pas elle.

Marc l'accompagna jusqu'à l'école. Ils marchaient côte à côte dans les rues déjà animées. Alina commença à lui raconter son entraînement de la veille, la nouvelle projection qu'elle avait apprise (un uchi-mata parfait qui avait vraiment impressionné l'entraîneur), et le combat qu'elle avait remporté contre une fille de quinze ans. Marc l'écoutait attentivement, posant toutes les bonnes questions. Il ne connaissait pas grand-chose aux arts martiaux, mais il s'intéressait à tout ce que faisait sa fille. Il voulait comprendre, partager, l'encourager.

« Ça va, Lina ? » demanda-t-il soudain.

Elle le regarda, surprise. « Bien sûr que ça va, je suis heureuse, papa. Pourquoi tu demandes ? »

Il haussa les épaules. « Je veux juste m'assurer. Tu travailles beaucoup. L'école le matin, l'INSEP l'après-midi, les devoirs le soir. Tu n'as pas beaucoup de temps pour… tu sais, être une fille de douze ans comme les autres. »

Alina s'arrêta et posa la main sur son bras. « Mais je n'ai pas envie d'être comme les autres, papa. Je veux être extraordinaire. »Marc sourit, les yeux un peu brillants. « Tu l'es déjà, ma chérie. Tu l'es déjà. »

Devant le portail du collège Lavoisier, il l'embrassa sur le front et la regarda rejoindre ses amies. Alina était plus grande que presque tous les garçons de sa classe. Elle se déplaçait avec cette assurance qu'on acquiert quand on sait son corps fort, une sorte d'aisance naturelle propre aux sportifs. Certains élèves l'avaient taquiné, l'appelaient « grande perche » ou « girafe », mais maintenant que ses proportions commençaient à s'équilibrer, leurs regards avaient changé, les filles impressionnées par sa féminité déjà un peu installée, les garçons aussi et admiratifs devant sa beauté, mais un peu impressionnés par sa taille.

Et certains élèves des grandes classes commençaient à rechercher sa compagnie. Elleen riait, jouait au bébé avec eux « Mais pourquoi tu veux aller boire un verre avec moi ? J'ai ma gourde… » Et de toute façon, le sport était encore beaucoup plus important que toutes ces bêtises.

Émilie l'attendait dans la cour, adossée au mur près du préau. Elles étaient amies depuis le CE2—Elle était petite, brune, pleine d'énergie. Physiquement, tout l'opposé d'Alina, mais, au fond, inséparables. Émilie rêvait de devenir vétérinaire. Elle passait ses mercredis à la bibliothèque à lire sur les animaux. Elle avait un hamster qu'elle adorait et qu'elle avait appelé Einstein, « parce qu'il est super intelligent ».

« Alors, ma grande championne adorée, bien dormi ? » lança Émilie avec un clin d'œil. Elles s'enlacèrent affectueusement comme deux sœurs. Alina rit. « J'ai rêvé que je battais toutes les Japonaises aux championnats du monde. » Emilie hocha la tête : « Évidemment. Tu vas le faire pour de vrai, de toute façon. »

Cette confiance inébranlable qu'Émilie avait en elle, ça touchait toujours Alina. Son amie croyait en elle, sans hésiter, sans douter.

Même quand Alina doutait, Émilie était là, solide comme un roc. Elle était sa confidente, sa conscience, son soutien indéfectible.

La cloche sonna. Elles partirent en classe. Première heure : histoire-géographie. M. Blanchard, leur professeur au ventre rond et passionné par Napoléon, passa une heure à parler de l'Empire. Alina prit des notes, mais son esprit vagabondait. Elle imaginait les batailles, les soldats, l'odeur de la poudre. Peut-être qu'elle aurait aimé vivre à cette époque. Être guerrière, générale, quelqu'un d'important. Mais les femmes n'avaient pas cette chance. Elles restaient à la maison, brodaient, attendaient. Comme c'était triste. Les choses avaient évolué, et c'était tant mieux.

Deuxième heure : mathématiques. Madame Leroy écrivait des équations au tableau. Alina, elle, aimait beaucoup ça. Les maths, c'était clair, précis, sans complications inutiles. Les chiffres disaient la vérité, tout simplement. Elle trouvait les solutions avant les autres, levait la main et donnait la réponse. Madame Leroy la félicitait chaque fois. « Excellent, Alina. Tu as un véritable talent pour les mathématiques. »

Ce mot, « talent », revenait souvent. Un talent pour le judo, pour le karaté, pour les maths… Mais était-ce réellement un talent, ou simplement beaucoup de travail ? Honnêtement, elle n'en savait rien. Oui, elle travaillait beaucoup. Mais cela ne lui coûtait pas d'efforts. Au contraire, elle appréciait ça. Travailler, progresser, s'améliorer jour après jour, c'était ce qui la motivait.

Troisième heure : français. Madame Fontaine leur faisait découvrir « Le Cid » de Corneille. Là, c'était plus difficile pour Alina. Les métaphores, les symboles, cette part d'incertitude, tout cela la déstabilisait. Elle avait besoin de choses concrètes. Mais elle faisait des efforts : elle lisait, essayait de comprendre. « Rodrigue, as-tu du cœur ? » Cette phrase la faisait sourire. Bien sûr qu'il en avait. Sinon, il n'irait pas combattre.

À midi, elle a déjeuné à la cantine avec Émilie, Sophie et Nadia. Elles discutaient du contrôle de sciences qui approchait, du garçon qui plaisait à Émilie (Thomas, celui de quatrième avec sa guitare), du concert de Téléphone que Sophie ne voulait manquer sous aucun prétexte. Alina écoutait en silence, son plateau devant elle. Ces petits moments paisibles, ces rires, cela lui plaisait.

Mais déjà, elle pensait à autre chose. Encore deux heures, et elle partirait pour l'INSEP. Là-bas, c'était son véritable univers. C'est là

qu'elle se sentait pleinement elle-même. « Tu nous écoutes, Lina ? »

Émilie la taquina en souriant. « Pardon, j'étais ailleurs. - Dans ton dojo, sans doute. » C'était exact. En pensée, elle était déjà sur le tatami, en train de combattre, de gagner.

À treize heures quinze, elle quitta le collège, muni d'une autorisation spéciale. Madame Rousseau, la CPE, la connaissait bien à présent. « Bon entraînement, Alina. N'oublie pas le contrôle de français vendredi. »

Elle a traversé le cinquième arrondissement à pied jusqu'au métro Cardinal Lemoine. Il faisait beau. Les terrasses étaient pleines. Les étudiants discutaient, fumaient, riaient. Paris était animé. Cette ville, elle l'aimait. Elle n'aurait pas pu imaginer vivre ailleurs. Paris, c'était chez elle. Le Quartier Latin, son terrain de jeu.

Elle est descendue par les marches du métro, pris la ligne 7 vers Villejuif, changé à Jussieu pour la 10, puis encore à Gare d'Austerlitz en direction de Vincennes. Quarante minutes de trajet. Au milieu de la foule, elle restait debout, son grand sac de sport coincé entre les jambes, révisant mentalement ses leçons pour le lendemain. Elle avait appris à ne jamais perdre de temps.

Le métro, c'était un spectacle vivant. Des personnes de tous horizons, de tous âges, avec leurs histoires. Un homme lisait le journal, une femme tricotait, deux jeunes partageaient un walkman, un sans-abri dormait avec son chien. Alina observait tout, fascinée. Elle aimait imaginer la vie de chacun.

Parfois, des regards se posaient sur elle. Surtout des hommes. Elle n'aimait pas cela. Ils la regardaient comme si elle était déjà une adulte. Douze ans seulement ! Elle aurait voulu passer inaperçue. Elle préférait, sans se l'avouer trop, les regards des garçons de son âge ou alors un tout petit peu plus vieux, mais des hommes adultes, non, ça la dégoutait. Son corps en avait décidé autrement. Il changeait trop vite, la trahissait. Elle n'avait rien choisi de tout ça.

L'INSEP apparut enfin, immense bâtiment de béton et de verre, juste à la lisière du bois de Vincennes. Alina franchit les grilles, salua le gardien qui la reconnaissait à chaque passage. "Salut la championne !" Il répétait cette phrase à chaque fois, comme une habitude. Elle lui adressait un sourire, un petit geste de la main.

Elle traversa le campus en direction des vestiaires. D'autres jeunes arrivaient, en survêtement, sac sur l'épaule. Certains pratiquaient

l'athlétisme, d'autres la natation, le tennis, l'escrime ou la gymnastique. Alina croisait parfois leur regard. Ils se reconnaissaient tous, cette sorte de groupe à part, celui des jeunes sportifs de haut niveau. Ceux qui mettaient tout de côté pour poursuivre un rêve. Qui vivaient sans cesse entre la douleur et la récompense.

Dans les vestiaires, une dizaine de filles se changeaient. Quatorze, quinze, seize ans. Elles bavardaient, riaient fort. Alina était la plus jeune. Elle parlait peu. Elle écoutait, observait. Les plus grandes racontaient leurs histoires, compétitions, blessures, amours, projets. Elles évoquaient aussi souvent les garçons. Qui était beau, qui les avait abordées, qui sortait avec qui. Alina trouvait cela un peu curieux. Les garçons, pour elle, c'étaient surtout des adversaires potentiels. Ou parfois des partenaires d'entraînement. Rien de plus.

Elle se changea rapidement, enfila son judogi blanc et fit le nœud parfait de sa ceinture bleue. Son kimono sentait bon, le propre, la lessive de sa mère. Léa lavait toujours ses kimonos deux fois par semaine. "Hors de question d'aller au dojo en sentant la sueur !" Elle disait cela en souriant, mais elle le pensait vraiment.

À quatorze heures précises, Alina était sur le tatami avec les autres membres de l'équipe de France junior. Quinze filles et garçons, entre douze et seize ans, déjà impressionnants dans leur discipline. L'élite, en somme. Les meilleurs. Ceux qui, un jour, monteraient peut-être sur un podium olympique.

L'entraîneur arriva. Monsieur Fournier. Un homme mince, la cinquantaine, ancien champion de France, médaille de bronze aux Jeux de Munich en 1972, l'année de l'attentat. Il ne souriait jamais pendant les entraînements. Exigeant, parfois sévère, mais juste. Alina le respectait beaucoup. Il voyait tout, comprenait tout. Un simple regard suffisait.

Il frappa dans ses mains. Le silence se fit aussitôt. L'échauffement commença. Faire le tour du tatami vingt fois. Ensuite, cinquante pompes claquantes. Cent abdominaux. Dix minutes d'étirements. Il fallait que le corps s'échauffe, devienne souple, prêt à tout. Puis les chutes. Ukemi avant, arrière, latéral. Encore. Encore. Jusqu'à ce que le corps réagisse tout seul, jusqu'à ce que tomber devienne aussi naturel que respirer.

Alina transpirait, mais ne laissait rien paraître. Son corps suivait, obéissait. Elle aimait cette sensation de contrôle total, cette discipline qui mettait de l'ordre dans le désordre. Sur le tatami, elle se sentait

chez elle. Ici, sa grande taille était un avantage. Ici, sa force avait de l'importance. On la voyait, on la respectait, un point c'est tout.

Les uchi-komi ont alors commencé. Cent fois, deux cents fois, on répètait les mêmes mouvements de projection. O-soto-gari, encore et encore. Harai-goshi, puis uchi-mata, toujours les mêmes gestes. À force, le corps retient, les muscles comprennent. Quand l'esprit fatigue, le corps continue tout seul. Voilà le secret du judo : devenir un corps qui réfléchit, une pensée toujours en mouvement.

Monsieur Fournier l'a envoyée en randori contre un garçon de quatorze ans, Jérôme. Il venait de Marseille, costaud et trapu. Il était plus lourd qu'elle, mais moins technique. Ils se sont salués, puis accrochés. Les mains agrippées au kimono, chacun cherchait à prendre l'avantage, à déséquilibrer l'autre. Trois minutes de combat. Alina ressentait chaque déplacement, chaque hésitation, chaque tentative de Jérôme. Elle attendait. Patience. Patience. Puis, l'ouverture arriva. Elle tira, pivota, projeta. Jérôme tomba lourdement sur le tatami. Ippon.Monsieur Fournier acquiesça, satisfait. « Bien. Mais tu aurais pu enchaîner au sol. Ne t'arrête jamais à une projection. Va jusqu'au bout. » Ensuite, elle affronte Sylvie, quinze ans, Parisienne comme elle, spécialiste du ne-waza. À la fin, égalité. Monsieur Fournier les félicite toutes les deux. Puis deux autres, des garçons.

Seize heures : pause de quinze minutes. Alina but de l'eau, mangea sa première barre de céréales. Ses muscles brûlaient, mais elle appréciait cette sensation. Elle s'assit en tailleur au bord du tatami, ferme les yeux. Elle respira, se calma, se concentre. Son cœur battait fort, mais tout restait maîtrisé. Son corps voudrait se reposer, mais elle savait qu'il restait deux heures d'effort.

À seize heures quinze, Alina se changea rapidement et se rendit au dojo de karaté. Elle aimait ce changement d'univers. Le judo, c'est le contact, la lutte, le corps à corps. Le karaté, c'est la distance, la frappe, la précision. Les deux disciplines se complètaient, dans sa tête comme dans son corps.

Nouveau groupe, nouveaux visages, mais la même ambiance : intensité, concentration, recherche de la perfection. Elle enfila son karategi blanc et noua sa ceinture bleue. Le karategi, plus léger, plus souple que le judogi. Elle l'appréciait différemment.Le sensei, Maître Tanaka, la quarantaine, japonais, 4ème Dan, au regard perçant. Il parlait peu. Il enseignait surtout par l'exemple. Lorsqu'il démontrait

un mouvement, c'était précis, impeccable. On ne pouvait qu'essayer de l'imiter.

L'entraînement commençait avec les kihon, les bases. Coups de poing, coups de pied, blocages. Tout le monde debout en ligne, on répètait ensemble les mêmes gestes. « Ichi, ni, san, shi… » La voix de Monsieur Tanaka donnait le rythme. Les corps bougaient ensemble. C'était presque hypnotique. Alina se laissait porter, oubliait le reste. Il ne subsistait plus que le mouvement, la respiration, le kiai intérieur qui sortait à chaque frappe.Elle aimait particulièrement le kiai. Ce cri qui venait du ventre, qui libérait l'énergie, qui faisait vibrer son corps. Certaines filles n'osaient pas crier, elles murmuraient, un peu gênées. Pas Alina. Elle criait de toute son âme. Son kiai attirait l'attention, figeait l'instant. « Bien, Alina. C'est ça. « N'aie jamais peur de le ressentir », lui avait dit un jour Monsieur Tanaka. Alina s'en rappelait à chaque début d'entraînement, lorsque tout commençait par les échauffements.

Ensuite venaient les katas. Les cinq de base et maintenant, les supérieurs, pour les initiés. Elle avançait, concentrée sur chaque geste, cherchant à tout exécuter parfaitement : bien tenir la posture, rester stable, trouver le juste équilibre entre force et précision. Chaque mouvement comptait, comme si cela pouvait tout changer. Elle pensait à respirer au bon moment, à accompagner chaque frappe. Pour elle, le kata, c'était cela : essayer d'atteindre la perfection, même si elle semblait inaccessible. On recommençait, encore et encore.

À 17h30, ce fut le moment du kumite. Les combats s'enchaînaient, sans pause. Il fallait garder la souplesse, le contrôle, mais chacun donnait le meilleur de lui-même. Alina affronta trois adversaires à la suite. D'abord un garçon de treize ans, rapide comme l'éclair. Ensuite, une fille de quinze ans, précise, attentive à tout. Puis un garçon de quatorze ans, impulsif, qui attaquait sans réfléchir. Alina gardait ses distances, plaçait ses coups avec assurance, bloquait sans hésiter. Après plus de trois heures, son corps était épuisé, mais son esprit restait lucide. Elle connaissait le véritable secret : ne rien laisser paraître. Garder la tête haute, toujours.

À 18h15, l'entraînement prit fin. Un salut, puis tous se dirigeaient vers les vestiaires. Alina resta sous la douche quelques instants, appréciant l'eau chaude qui détendait ses muscles. Les yeux clos, elle goûtait au calme après l'effort. Son corps était vidé, mais elle se sentait bien. Ce genre de fatigue avait une saveur particulière, presque grisante.

Dans les vestiaires, les filles bavardaient encore. Pauline, seize ans, parlait d'un garçon qu'elle venait de rencontrer. « Il est vraiment beau, je vous assure. Et il fait de l'escrime. C'est élégant, l'escrime, non ? » Les autres riaient, la couvraient de questions. Alina, quant à elle, s'habillait sans rien dire. Les garçons ne l'intéressaient pas. Pas pour l'instant, du moins.

Pour rentrer, elle reprit le métro, mais cette fois, elle trouva une place assise. Elle posa son sac, ferma les yeux un moment. Paris défilait derrière la vitre, station après station : Bastille, Gare de Lyon, Quai de la Rapée. Ce trajet, elle le connaissait par cœur. Le lendemain, elle le referait. Et le jour suivant aussi. C'était son quotidien.Elle descendit du métro à Cardinal Lemoine, remonta vers le Quartier Latin. La nuit tombait sur Paris et les lampadaires s'allumaient un à un.

Il était 19h30. Elle poussa la porte de l'immeuble, gravit les escaliers, les jambes lourdes. Ce matin, elle avait couru. L'après-midi, trois heures et demie de judo et de karaté. Elle aurait dû être épuisée, mais non. Juste cette bonne fatigue. Le lendemain, elle recommencerait.

L'odeur du dîner l'attendait déjà. Un gratin, ou peut-être une blanquette. Sa mère préparait toujours des plats réconfortants et nourrissants. « Pour une sportive, c'est essentiel », disait-elle. Son père ouvrit la porte en souriant. « Te voilà, ma championne. Bonne journée ? - Très bonne journée, papa. »

Sa mère mettait la table. Elle lança à Alina : « Va te laver les mains, ma chérie. On mange dans cinq minutes. »Alina laissa tomber son sac dans le couloir et fila à la salle de bains. Face au miroir, elle se regarda. Les joues rouges, les cheveux encore un peu humides, mais dans ses yeux verts brillait une étincelle. Cette lumière reflétait la satisfaction d'avoir bien rempli sa journée.

Elle revint au salon, s'assit à sa place habituelle. Le dîner était simple, copieux et chaleureux. Alina mangea avec appétit, comme toujours. Elle raconta tout : le contrôle de maths où elle pensait avoir réussi, sa discussion avec Émilie à la cantine, l'entraînement de judo où elle avait battu Jérôme, puis le karaté.

Ses parents l'écoutaient, posaient des questions, s'intéressaient à tout. Marc lui rappela le contrôle de français de vendredi sur « Le Cid ». Alina acquiesça. Elle réviserait le lendemain soir. Après le repas, elle ferait ses devoirs de maths, puis elle lirait un peu avant de se coucher. La routine était toujours la même, simple et rassurante.

Pourtant, ce soir-là, alors qu'Alina terminait son assiette, elle remarqua des regards étranges chez ses parents. Ce n'était pas comme d'habitude. Quelque chose de grave flottait dans l'air, une gêne silencieuse remplissait la pièce.Marc reposa sa fourchette et se racla la gorge. Alina connaissait ce geste : il avait quelque chose d'important à dire. Léa prit la parole à sa suite, sa voix restait douce, mais Alina percevait la tension.

Ils expliquèrent qu'ils avaient reçu un appel de l'hôpital plus tôt dans l'après-midi. Le docteur Lemoine, celui qu'ils avaient consulté le mois dernier, voulait les voir, avec leurs entraîneurs. Les résultats des examens étaient arrivés. Ceux qu'on avait faits parce qu'Alina

grandissait plus vite que la normale, dépassant déjà toutes les courbes.

Alina les écouta, un peu déconcertée. Les examens ? Elle s'en souvenait vaguement : la prise de sang, les radios, toutes ces questions étranges sur ses règles, sur sa croissance… Elle avait presque oublié. Et pourquoi voulait-il voir aussi ses entraîneurs ?

Le médecin avait dit que c'était par précaution, qu'il n'y avait sans doute rien d'anormal. Sa mère poursuivit, cherchant ses mots. Le docteur Lemoine souhaitait les recevoir tous les trois, le lendemain après-midi. Il avait des explications à leur donner, quelque chose d'important concernant Alina.

Soudain, le cœur d'Alina s'accéléra. Une chaleur monta dans sa poitrine. Ce n'était pas le trac d'avant une compétition, mais une inquiétude. Ses parents la regardaient bienveillants. Son père tenta de la rassurer rapidement : il n'y avait probablement rien de grave, simplement une particularité, une explication à sa croissance.

Mais il valait mieux écouter le médecin. « On ira tous les trois, d'accord ? Et tes entraîneurs seront là, eux aussi, ils te suivent de près également »Alina acquiesça sans grande conviction. Une particularité… Elle ne savait pas vraiment ce que cela signifiait.

Et, pour la première fois depuis longtemps, une peur nouvelle s'installa en elle. Une peur inconnue. Pas celle d'un combat ni de l'échec. Non, la peur que son propre corps, ce corps qu'elle aimait, qui la portait vers ses rêves lui cache quelque chose.

Si c'était médical, elle ne comprenait pas pourquoi les entraîneurs avaient été également conviés. Elle se demanda d'un coup si ce n'était pas l'arrêt de sa carrière sportive. Que ferait-elle si tout d'un coup, elle devait arrêter ?

Elle termina son repas en silence, fit la vaisselle avec sa mère comme à l'accoutumée, puis monta dans sa chambre. Elle s'assit à son bureau et ouvrit son cahier de mathématiques. Impossible de se concentrer, les chiffres se brouillaient sous ses yeux.

Par la fenêtre, elle voyait les toits de Paris s'étendre dans la nuit. Sa ville, son quartier, sa vie. Tout lui paraissait encore simple quelques heures plus tôt.

Chapitre 3 : Particularité.

Paris, printemps 1984 – Le lendemain.

Alina avait passé une mauvaise nuit. Elle s'était réveillée à plusieurs reprises, s'agitait dans son lit, repoussait puis remettait drap et couverture. Ses rêves étaient confus, tout semblait désordonné. Elle se voyait sur le tatami, mais son corps ne réagissait plus, comme si quelque chose bloquait.

À six heures, elle renonça à chercher le sommeil. Elle mit son survêtement et sortit courir, comme elle le faisait d'habitude. Mais ce matin-là, ce n'était pas pareil. Ses jambes manquaient d'énergie. Même l'air de Paris lui parut plus lourd. Elle parcourut quand même ses trois kilomètres, par habitude, par discipline, mais le plaisir n'y était plus.

Au petit-déjeuner, le silence régnait. Sa mère préparait les tartines sans vraiment y prêter attention. Son père tournait les pages du journal sans lire. Alina grignotait sans appétit. Pour la première fois depuis longtemps, elle laissa une tartine entière dans son assiette. « Tu ne finis pas ? demanda sa mère, un peu surprise. Alina fit non de la tête. « Je n'ai pas très faim. » Ses parents échangèrent un regard inquiet, mais ne dirent rien.

Au collège, elle n'arrivait pas à se concentrer. Monsieur Blanchard parlait de Napoléon, mais Alina n'écoutait pas. En maths, les équations de Madame Leroy flottaient devant ses yeux, incompréhensibles. Même "Le Cid" lui semblait encore plus obscur que d'habitude.

Émilie l'observait, préoccupée. « Ça va, Lina ? Tu as une drôle de tête. - Ça va. Je suis juste un peu fatiguée. - Tu veux en parler ? - Non. Pas maintenant. »

Au repas à la cantine, Alina raconta tout à son amie, les peurs, l'attente, les interrogations. Emilie la prit dans ses bras pour arrêter les pleurs qui n'étaient pas loin, la réconforta du mieux qu'elle put : « Ne t'inquiète pas, je suis là, et n'oublie pas, tu es ma guerrière aux yeux verts! Je t'aime, grande frangine. Tu me raconteras tout demain ! » Alina baissa les yeux vers son amie, lui sourit de ses yeux humides. « Merci, ma chérie, heureusement que tu es là pour moi. »

À treize heures quinze, Alina ne prit pas le métro pour l'INSEP. Sa mère l'attendait devant le collège, en uniforme d'infirmière, venue spécialement pendant sa pause pour l'accompagner. Son père les rejoignit quelques minutes plus tard, essoufflé d'avoir couru depuis son école.

Ils prirent le métro tous les trois, en silence. Alina, assise entre ses parents, gardait son sac de sport sur les genoux. Il n'y avait pas entraînement ce jour-là, mais elle l'avait pris quand même, par réflexe, ou peut-être pour se rassurer.

Le cabinet du docteur Lemoine se trouvait près de l'hôpital Cochin, dans un immeuble haussmannien du quatorzième arrondissement. Ils montèrent au deuxième étage, les marches usées grinçaient légèrement. La salle d'attente était petite, des diplômes tapissaient les murs, des affiches parlaient de la croissance.

Monsieur Fournier et Monsieur Tanaka étaient déjà là. Ils se levèrent à l'arrivée d'Alina. Son entraîneur de judo lui adressa un sourire rassurant. Son sensei de karaté inclina la tête, respectueusement. Cela apaisa un peu Alina. Leur présence signifiait sans doute qu'il s'agissait d'un problème lié au sport. Peut-être qu'elle grandissait trop vite et qu'il faudrait ralentir quelques mois. C'était ennuyeux, mais pas grave.

La secrétaire les fit entrer presque aussitôt. Le cabinet du docteur Lemoine, baigné de lumière, donnait sur une cour intérieure. Le médecin, la soixantaine, cheveux gris, lunettes rondes, blouse blanche impeccable, leur fit signe de s'asseoir.

Il n'y avait que trois chaises devant le bureau. Monsieur Fournier et Monsieur Tanaka restèrent debout, un peu à l'écart. Alina prit place entre ses parents. Son cœur battait de plus en plus vite. Le docteur Lemoine saisit une grande enveloppe kraft, en sortit plusieurs documents : résultats, radios. Il les consulta un moment en silence, puis regarda Alina.

« Bonjour Alina. Comment tu te sens ? - Bien, docteur.- Pas de douleurs ? Rien de particulier ? - Non, rien.Il acquiesça lentement. « C'est bien. Vraiment bien. »Il se tourna vers ses parents. Je vous ai demandé de venir avec les entraîneurs d'Alina parce que les examens révèlent quelque chose d'important.

Cela explique la croissance exceptionnelle, sa tonicité musculaire légèrement au-dessus de la moyenne, ses globules rouges en

surnombre et le développement physique inhabituel de votre fille.

Un silence pesant s'installa dans la pièce. On n'entendait plus que le tic-tac de l'horloge et les bruits étouffés de la rue. « Alina présente ce que l'on appelle un syndrome Triple X, ou trisomie X. Le caryotype d'Alina révéle trois chromosomes X au lieu de deux »

. Elle ne comprit pas tout de suite ce que cela signifiait. Trois chromosomes ? Mais qu'étaient exactement des chromosomes ? Elle se souvint vaguement de la trisomie 21 étudiée à l'école, des enfants différents, avec certaines difficultés. Son cœur battit plus vite et elle sentit la panique monter.

« Est-ce que… est-ce que je suis malade ? » Sa voix trahissait une légère inquiétude.Le docteur Lemoine lui adressa un sourire rassurant. « Non, Alina. Tu n'es pas malade. Le syndrome Triple X n'est pas une maladie, c'est simplement une particularité génétique. Beaucoup de femmes vivent avec sans jamais le savoir, car il n'y a souvent aucun symptôme. »

« Alors pourquoi… pourquoi nous en parlez-vous ? » Il la regarda dans les yeux : « Parce que, chez toi, cela a des effets visibles. Ta taille, plus élevée que la moyenne, et ton développement physique plus rapide en sont des exemples, ainsi que ta numération globulaire. Il est important que tu le saches, et que tes entraîneurs soient informés. »

La mère d'Alina avait les larmes aux yeux. « Docteur, est-ce que… est-ce qu'elle pourra avoir une vie normale ? Des enfants ? »

« Oui. Bien reprenons tout de manière simple : tout d'abord la taille : si on n'intervient pas médicalement, votre fille risque d'être très grande, mais avec des os plus fragiles dans le temps. Heureusement, pour cela, aujourd'hui, il y a des solutions thérapeutiques » Il leva la main pour interrompre le père qui allait dire quelque chose. « Deuxième point, l'adolescence prématurée : aucune gravité, juste peut-être le regard des autres et aussi éventuellement un suivi psychologique pour que votre fille accepte pleinement les transformations accélérées de son corps » Il se tourna vers Alina : toi, qu'en penses-tu ? Du développement féminin de ton corps ?

Alina baissa les yeux d'un air un peu timide : « Au début, ça me déplaisait, mais maintenant ça ne me gêne plus trop. La seule chose qui m'embête un peu ce sont les regards bizarres de certains hommes adultes. »

Le docteur se redressa : « On ne peut pas empêcher les regards, ils peuvent être curieux. S'ils sont insistants ou trop appuyés, cela tombe sous le coup de la loi. Ton corps t'appartient, il n'y a que toi qui peux décider quoi en faire. Et même pour ça, il y a des règles. Je pense qu'il faudra que tu aies une ou deux séances avec une psychologue. »

Le père d'Alina intervint d'une voix plus assurée. « Et pour le sport ? Est-ce risqué ? Peut-elle continuer ? »

Le docteur se tourna vers Monsieur Fournier et Monsieur Tanaka. « Justement, je souhaitais aborder ce sujet avec vous. Il faudra que vous soyez vigilants durant ses entraînements de sportive de haut niveau. Le problème est qu'elle ne sentira pas ses limites. Il faudra toujours veiller au risque d'accident »

Monsieur Tanaka, calme, posa la question avec son léger accent. « Y a-t-il des risques liés à des entraînements intensifs ? - Non. Le cœur d'Alina est en parfaite santé, ses os sont solides. Elle peut poursuivre le sport à haut niveau. Mais… » Il fit une pause, cherchant ses mots. « Il y a cependant un point auquel il faut prêter attention. »Il sortit une radiographie de l'enveloppe et la plaça sur le négatoscope fixé au mur. « Regardez ici, les cartilages de croissance sont encore très actifs. Alina va continuer à grandir, probablement jusqu'à atteindre plus d'un mètre quatre-vingts. »

« Plus d'un mètre quatre-vingts ? » La mère d'Alina était stupéfaite.

« Oui, c'est une possibilité. Pour cette raison, je vais vous prescrire un traitement : des inhibiteurs de croissance. Sans ce traitement, Alina pourrait mesurer un mètre quatre-vingt-cinq, voire davantage. Cela poserait problème, notamment pour ses os à long terme. Avec ce traitement, sa croissance se stabilisera à un mètre soixante-dix, à peu près, ce qui correspond à sa constitution normale. Au-dessus, on est dans le risque médical.»

Le docteur se tourna vers Alina. « Tu devras prendre un comprimé chaque jour, jusqu'à la fin de ta croissance. C'est très important, il ne faudra pas oublier. »

« Un comprimé tous les jours ? » Alina n'était pas rassurée, elle n'avait jamais pris de médicaments régulièrement.

« Oui, c'est nécessaire. Ta croissance est trop rapide, il faut la ralentir pour que ton corps ait le temps de se développer correctement. »

Monsieur Fournier demanda : « Ce traitement va-t-il nuire à ses performances ? - Non, au contraire. Une croissance trop rapide fragilise les os et les articulations. Ce traitement va vraiment aider le squelette à se renforcer, surtout en ce moment. »Le docteur Lemoine poursuivit. « Il y a aussi la numération globulaire plus élevée, eh bien ça, c'est le côté positif, la compensation aux autres problèmes : meilleure récupération, tonus musculaire un peu plus élevé. »

Il expliqua les effets secondaires possibles, rien de grave, et rappela qu'il faudrait venir tous les trois mois pour un suivi, avec des prises de sang à effectuer. Il donna aussi quelques explications sur le syndrome. « Ah oui, dernière chose ni sa condition, ni son traitement ne la rendront positive aux tests antidopage »

"Parfois, il peut y avoir de petites difficultés d'apprentissage. Ce n'est pas systématique, mais cela arrive. Mais Alina a de très bons résultats à l'école, donc, honnêtement, cela ne semble pas être un problème pour elle."

Le médecin leur remit une ordonnance, des brochures sur le syndrome Triple X, et fixa les prochains rendez-vous.

"Vous avez des questions ?" demanda-t-il.Alina leva la main, un peu hésitante. "Est-ce que je dois le dire aux autres ? Au collège ?"Sa mère secoua la tête, catégorique. "Non, ma chérie. Cela te concerne. Tu n'es pas obligée d'en parler si tu n'en as pas envie. - Mais les autres vont continuer à me trouver bizarre. Ils vont encore me demander pourquoi je suis si grande. »

« Tu leur dis simplement que tu a grandi vite, c'est tout. Tu n'as rien à justifier. Et tu n'es pas la seule, il y a d'autres enfants, enfin, adolescents qui sont grands dans ton collège. Il me semble avoir vu un 4ème qui fait plus d'un mètre quatre-vingt – Oui, il s'appelle Milo, je crois.- Bah tu vois ma chérie, tu n'es pas un cas unique. »

Ils quittèrent le cabinet une demi-heure plus tard. Personne ne parla dans l'escalier. Dehors, le soleil brillait. Paris poursuivait son rythme, comme si de rien n'était.Monsieur Fournier posa la main sur l'épaule d'Alina. « Ce que le docteur vient de dire ne change rien. Tu restes dans l'équipe de France junior. Tu continueras à t'entraîner. D'accord ?-Oui, monsieur. »

Monsieur Tanaka ajouta, calmement : « À demain, Alina. Quatorze heures. N'oublie pas ton karategi.- Non, sensei. Je n'oublie jamais. » Les deux hommes s'éloignèrent en discutant.

La famille resta seule sur le trottoir."On rentre ?" proposa sa mère."Non," répondit Alina, soudain décidée. "Je veux aller au dojo."Ses parents la regardèrent, un peu surpris."Maintenant ? Tu n'as entraînement que demain." Elle sourit : "Je sais. Mais j'ai besoin de bouger. J'ai besoin de… comprendre."Son père saisit aussitôt. « Tu veux être sur le tatami. - Oui.- D'accord. On vient avec toi.

Ils arrivèrent à la Montagne Sainte Geneviève, Marc et Léa s'installèrent dans le couloir sur les chaises réservées aux parents. Alina se changea et se rendit au dojo de karaté où un cours pour adultes avait déjà commencé. Le professeur qu'elle connaissait de vue la remarqua au bord du tatami et lui demanda ce qu'elle voulait. Elle lui dit qu'elle avait absolument besoin de s'entraîner un peu et si elle pouvait intégrer le cours, il sourit, et lui souffla : « ok, échauffe-toi sérieusement. »

Elle s'intégra au cours sans aucun problème, katas, kumite, et cela lui fit un bien fou. Après la douche, en quittant le vestiaire, une jeune femme ceinture noire de trente ans s'adressa gentiment à elle. « Tu es Alina, non ? Tu as vraiment douze ans, seulement ? Tu es exceptionnelle, tu sais. Continue comme ça, bravo »

Chapitre 3 : intégration.

Printemps-été 1984

Le lendemain du rendez-vous, Alina s'était éveillée avec une sensation étrange. Ce n'était plus de l'angoisse, mais plutôt une forme de clarté. À présent, elle savait. Son corps portait un nom : Triple X. presqu'un nom de super héros ! Ce n'était pas une maladie, simplement une particularité. Le médecin n'avait cessé de le répéter.

Elle descendit à la cuisine. Sa mère s'y trouvait déjà, occupée à préparer le petit-déjeuner. Sur la table, près de son bol, un petit flacon orange l'attendait. À côté, un verre d'eau. Elle s'était tournée vers elle, lui avait adressé un sourire doux avant de lui rappeler qu'il fallait prendre un comprimé chaque matin, sans oublier.

Alina s'était assise, avait pris le flacon, l'avait ouvert. Un petit comprimé blanc, tout rond, sans rien d'impressionnant. Elle l'avait posé sur sa langue et l'avait avalé avec une gorgée d'eau. Voilà, c'était fait. Son tout premier comprimé.Sa mère lui avait demandé si elle se

sentait bien. Alina avait acquiescé, oui, tout allait bien.

Son père était arrivé à son tour, encore en pyjama, les cheveux en désordre. Il avait embrassé Alina sur le front et lui avait demandé comment elle se sentait ce matin-là.Elle avait répondu qu'elle allait bien. Vraiment bien.Et c'était vrai. La peur s'était dissipée pendant la nuit. Elle avait compris quelque chose de simple : rien ne changeait réellement. Elle restait Alina. Elle continuait de grandir, de s'entraîner, de vivre. Ce comprimé du matin deviendrait simplement une habitude de plus, comme se brosser les dents ou lacer ses chaussures.

Les semaines suivantes étaient devenues une routine paisible. Chaque matin, Alina prenait son comprimé. Au début, sa mère lui rappelait, puis très vite, elle n'en eut plus besoin. Alina y pensait d'elle-même. Le flacon orange se trouvait sur l'étagère de la salle de bain, à côté de sa brosse à dents. Un geste de plus dans le rituel matinal.

Parfois, en avalant le comprimé, elle se demandait ce qu'il faisait réellement dans son corps. Ralentir la croissance ? Comment un si petit comprimé pouvait-il agir ainsi ? Mais elle repensait à ce qu'avait dit le médecin : les hormones, les cartilages, la densité osseuse. Des mots complexes pour dire que son corps avait juste besoin d'un soutien pour ne pas grandir trop vite.

Elle n'en avait parlé à personne. Sauf à Émilie. Un midi à la cantine, elle lui avait tout raconté : latrisomie X, le traitement, les rendez-vous tous les trois mois. Émilie avait tout écouté sans l'interrompre, puis avait posé sa main sur celle d'Alina. Elle lui avait dit que cela ne changeait rien, qu'elle restait sa grande sœur préférée, sa guerrière. Elles rigolèrent tous les deux, grande sœur, c'est vrai qu'Alina avait deux mois et quatre jours de plus qu'Emilie, cette dernière lui devait donc le respect, avait plaisanté Alina.

Mais Émilie avait raison. Cela ne changeait rien.

Au collège aussi, il y avait du changement. Alina continuait à se sentir différente, mais elle commençait à l'accepter. Sa taille, son corps qui grandissait plus vite que celui des autres, faisaient partie d'elle. Elle ne pouvait pas y échapper. Cela n'avait pas que des inconvénients, chaque fois qu'elle passait devant un miroir, elle admirait cette jeune fille magnifique qu'elle n'osait détailler. Et elle n'était pas la seule. Peu à peu elle devenait une sorte de légende, sa modestie naturelleavait quelquefois du mal à le supporter.

Un après-midi de mai, en attendant dans le couloir avant le cours d'anglais, un garçon s'était approché. Il était grand, vraiment grand. Encore plus qu'elle. Cheveux châtains, yeux marron, sourire timide. Elle l'avait déjà remarqué : Milo, un redoublant de quatrième, un peu à l'écart. Il lui avait adressé un salut. Alina avait levé la tête, surprise de devoir regarder quelqu'un de plus haut qu'elle, et lui avait répondu.

Il lui avait demandé si elle était en cinquième. Elle avait répondu oui.Puis il avait voulu savoir combien elle mesurait.

Cela l'avait surprise. Les gens ne posaient jamais la question aussi directement. Elle avait répondu : « Un mètre soixante-cinq, hier. Et toi ? - Un mètre quatre-vingt-six, » avait-il lancé.Alina s'était exclamée : « T'es immense ! »Il avait pris un air triste et il avait confirmé, expliquant que tout le monde croyait qu'il était en terminale alors qu'il n'avait que quatorze ans.

Alina lui avait raconté qu'on la prenait toujours pour une lycéenne, alors qu'elle n'avait que douze ans.Milo l'avait dévisagée, étonné : douze ans ? Il en avait entendu parler, mais au fond de lui, il espérait qu'elle était plus âgée, quinze ou seize ans peut-être, ce qu'elle paraissait. Elle avait confirmé, c'est ce que tout le monde disait.

Ils étaient restés silencieux un moment. Puis Milo avait repris : « c'est difficile parfois, les gens te jugent sur ton apparence, ils s'attendent à ce que tu sois adulte alors que tu es encore un peu un enfant ».Alina avait parfaitement compris ce qu'il voulait dire et le lui avait dit.

Milo avait souri, puis il avait ajouté, un peu maladroitement : « En tout cas, tu es vraiment magnifique ».Alina avait senti ses joues chauffer. Elle l'avait remercié, un peu embarrassée, puis elle avait murmuré qu'il n'était pas mal non plus, cherchant ses mots. Milo avait laissé échapper un léger rire et lui avait proposé qu'ils se voient de temps en temps pour discuter. « Parler avec quelqu'un qui comprenait, cela faisait du bien, » avait-il dit.

Alina avait hésité. Milo lui plaisait. Il était gentil, sincère. Et il fallait l'avouer, il était beau. Mais elle se sentait trop jeune pour tout ce qui ressemblait à une histoire amoureuse. Douze ans, ce n'est pas l'âge pour cela. Il y avait le sport, l'école, ses parents, Émilie. Un garçon, ce n'était pas prévu. Pas encore.Finalement, elle lui avait

répondu qu'elle était d'accord pour qu'ils soient amis, mais uniquement amis. Elle avait précisé qu'elle était trop jeune pour… enfin, il comprenait. Milo avait assuré qu'il comprenait qu'elle était trop jeune et qu'il souhaitait simplement être amis lui aussi. Il avait souri. Il avait lancé, un peu taquin, que si jamais elle avait eu deux ans de plus, peut-être…Elle avait acquiescé en souriant d'un air coquin, le premier qu'elle n'avait jamais pris.

Milo lui avait tendu la main. Amis ? Elle avait accepté, en répétant : "Amis." Ils s'étaient serré la main, comme un pacte. Puis la cloche avait retenti. Ils étaient partis chacun de leur côté, retournant en classe. Alina se sentait légère. Quelqu'un la comprenait enfin. Quelqu'un vivait la même chose qu'elle, à sa manière.

Au dojo, la situation devenait compliquée. Alina avait toujours été la meilleure de sa catégorie d'âge. Mais désormais, cela devenait trop facile. Elle gagnait tous ses combats en quelques secondes. Les autres de son âge ne faisaient pas le poids. Sa taille, sa force, sa technique, tout jouait en sa faveur. Et cela finissait par causer des problèmes.

Un soir, après l'entraînement, le professeur Fournier l'avait prise à part. Il fallait qu'ils discutent. Alina savait déjà de quoi il s'agissait. Elle s'en doutait depuis un certain temps. Elle avait demandé si c'était à propos des autres enfants.Il avait confirmé. Les parents se plaignaient, disaient que ce n'était pas juste, qu'elle avait trop d'avantages physiques. Certains refusaient même que leurs enfants combattent contre elle.Alina avait baissé les yeux. Elle n'y pouvait rien. Elle n'avait pas triché, elle s'était simplement entraînée, et elle avait grandi plus vite que les autres, c'était tout.

Fournier l'avait rassurée. Il le savait, il ne remettait pas en cause son travail. Mais il fallait trouver une solution. Il avait marqué une pause, puis expliqué qu'il avait discuté avec Monsieur Tanaka et la direction du dojo. Ils pensaient qu'il serait préférable de la faire passer dans la catégorie supérieure, de la faire combattre avec les cadets. Officiellement, ce serait à cause de sa taille, mais en réalité, c'était pour qu'elle ait enfin des adversaires à sa mesure.Alina avait relevé la tête. Les cadets. Quinze, seize ans. Plus grands, plus lourds, plus expérimentés. L'idée lui plaisait. Enfin un véritable défi.Elle s'était contentée de dire qu'elle était d'accord.Monsieur Fournier avait souri. Il s'en doutait. Elle commencerait la semaine suivante. Il lui avait conseillé de bien se préparer, car cette fois-ci, ce serait plus difficile.Alina avait acquiescé. Plus difficile. C'était exactement ce qu'elle attendait.

Le premier entraînement avec les cadets avait été une véritable révélation. Alina était arrivée au dojo avec une excitation qu'elle n'avait pas ressentie depuis longtemps. Elle s'était changée rapidement, avait enfilé son judogi, noué sa ceinture bleue. Dans les vestiaires, les filles de quinze ou seize ans la regardaient, un peu intriguées. Une grande brune, aux yeux vifs, lui lança : "C'est toi, la petite prodige ?"

Alina haussa les épaules. "Je suis juste Alina." La fille insista, voulut savoir si elle avait vraiment douze ans. Alina le confirma. "Ils t'ont viré de chez les petits ? Tu vas combattre avec nous, alors ?" Alina fit oui de la tête. La fille sourit et lui souhaita la bienvenue parmi les grandes.

Sur le tatami, Monsieur Fournier la présenta au groupe. Les cadets la scrutèrent. Quelques-uns semblaient sceptiques, d'autres paraissaient curieux. Elle était la plus jeune, mais pas la plus petite. Plusieurs garçons ne la dépassaient que d'un cheveu.

L'entraînement commença. Ils s'échauffèrent, chutèrent, firent des uchi-komi, puis passèrent aux randoris. Monsieur Fournier envoya Alina contre Sandrine, seize ans, ceinture marron. Les deux filles se saluèrent, se saisirent. Trois minutes de combat. Alina perdit. Ippon pour Sandrine, sur un très bel uchi-mata.Alina se releva, essoufflée, le cœur battant. Elle venait de perdre. Cela ne lui était pas arrivé depuis des mois. Et, à vrai dire, elle adorait cela.Monsieur Fournier s'approcha et lui demanda ce qu'elle en pensait.Alina sourit, rayonnante. "C'était génial !" Il hocha la tête et lui expliqua : "Tu vois, c'est ça le vrai judo. Se battre contre des adversaires qui t'obligent à te dépasser."

Alina avait compris. Les semaines suivantes, elle s'entraîna avec les cadets, enchaîna les séances. Parfois elle gagnait, souvent elle perdait. Chaque combat lui apprenait quelque chose. Sa technique s'affina, elle comprit mieux le jeu. Elle observa les autres, analysa leurs mouvements, leurs tactiques. Elle progressa rapidement.

En juin, Monsieur Fournier lui annonça la nouvelle : elle participerait à la Coupe de Paris. Une grande compétition, qui ouvrait la Soirée des Arts Martiaux — l'événement où se retrouvaient les meilleurs judokas et karatékas de la région. Alina serait inscrite en karaté et en judo, chez les cadets.Il précisa qu'il y aurait beaucoup de monde, des journalistes aussiSi elle réussissait, on la remarquerait,

c'était certain. Alina sentait l'excitation lui monter à la tête. Cette fois, c'était du sérieux. Ce n'était pas un simple entraînement, ni un petit duel amical. C'était une vraie compétition, avec tout ce que cela impliquait.

Les semaines qui précédèrent la Coupe de Paris furent intenses. Alina s'entraînait encore plus. Six jours sur sept, parfois deux séances par jour. Judo le matin à l'INSEP, karaté l'après-midi au dojo. Elle rentrait complètement épuisée, mais satisfaite. Sa mère s'inquiétait, lui demandait souvent si elle n'en faisait pas trop. Alina répondait que non, que tout allait bien. Et, en réalité, c'était vrai. Son corps suivait le rythme. Le traitement fonctionnait : sa croissance ralentissait, ses os se renforçaient. Le docteur Lemoine, lors du rendez-vous de mai, avait souri, satisfait. Tout va bien, tu continues comme ça, lui avait-il dit.

Le jour J arriva enfin. Un samedi de juin, chaud et ensoleillé. La compétition se tenait au Palais des Sports de la Porte de Versailles. Une salle immense, des milliers de places. Alina arriva tôt avec ses parents et Monsieur Fournier. Monsieur Tanaka les rejoignit un peu plus tard.

L'ambiance était impressionnante. Des centaines de jeunes judokas et karatékas couraient partout, s'échauffaient, parlaient à voix haute, se préparaient. Les tatamis étaient alignés, bien ordonnés, chacun réservé à une catégorie. Les gradins se remplissaient lentement. Parents, amis, curieux, journalistes. Alina sentit son cœur s'accélérer. Elle n'avait encore jamais combattu devant autant de monde.

La première épreuve était le karaté. D'abord les katas. Alina s'inscrivit, s'échauffa. Quand son nom fut appelé, elle monta sur le tatami, salua les juges, se mit en position. Un silence total s'installa. Elle commença.Heian Sandan. Chaque mouvement, chaque blocage, chaque frappe, elle les voulut parfaits. Surtout, ne pas trembler. Ne pas hésiter. Respirer au bon moment. Un kiai puissant, le regard fixé. Elle enchaîna, fluide, précise. Elle ne pensait plus à rien. Elle était le kata, simplement.Lorsqu'elle eut terminé, elle salua une dernière fois. Les juges délibérèrent. Les notes tombèrent. Deuxième place. Médaille d'argent. Une petite déception, mais elle ne comptait pas s'arrêter là. Les katas n'étaient pas elle préférait. Ce qu'elle aimait, c'était le combat.

L'après-midi, ce furent les combats. Alina affronta quatre adversaires. Toutes des filles de quinze ou seize ans, expérimentées,

ceintures marron ou noires. Le premier combat fut très serré. Elle l'emporta grâce à un yoko-geri bien placé. Au deuxième, elle domina du début à la fin : enchaînements précis, bonne distance, rythme maîtrisé. Le troisième fut difficile. Son adversaire était rapide, très rapide.

Alina dut tout donner pour remporter la victoire. La finale fut un vrai duel. Trois minutes intenses : feintes, contres, échanges rapides. Alina l'emporta sur un ippon parfait, un mawashi-geri direct en pleine poitrine.

Médaille d'or. Championne de la Coupe de Paris en karaté, catégorie cadets. Elle monta sur le podium, la médaille autour du cou. Elle chercha ses parents dans la foule. Ils étaient là, debout, à applaudir. Émilie était venue aussi, brandissant une pancarte faite maison : « Allez Lina, ma guerrière ! » Alina sourit. Elle avait gagné.

Le judo commença en fin d'après-midi. À peine une heure de pause entre les deux compétitions. Elle était fatiguée, certes, mais motivée. L'or en karaté, pourquoi pas en judo ?Trois adversaires à affronter. Le premier combat fut expédié en moins de trente secondes, ippon direct. Le deuxième fut plus disputé. Elle gagna aux points, mais son adversaire l'avait bien mise en difficulté. Puis vint la finale. Ce fut une autre histoire.

En face, Claire. Seize ans, ceinture marron, déjà plusieurs titres à son actif. Grande, athlétique, technique. Alina savait que ce ne serait pas facile. Le combat commença. Elles s'accrochaient, se jaugeaient. Claire tenta un o-soto-gari, Alina esquiva. Alina essaya un harai-goshi, Claire bloqua. Deux minutes s'écoulèrent sans qu'aucune ne prenne l'avantage. Puis, à une minute de la fin, Claire réussit un superbe uchi-mata. Alina tomba lourdement. Waza-ari. Claire prenait l'avantage.Alina se releva, frustrée. Il restait une minute. Tout pouvait encore changer. Elle attaqua, encore et encore. Claire tenait bon, défendait sans faiblir. Le temps s'égrena. Vingt secondes, dix secondes, cinq secondes… Alina tenta un dernier balayage, presque désespéré. Claire la contra, projeta Alina au sol. Ippon.

C'était terminé. Claire avait gagné. Alina resta un moment au sol, le souffle court. Elle avait perdu la finale. Alina venait de remporter la médaille d'argent en judo. Monsieur Fournier l'aida à se relever et lui adressa un large sourire : « Tu as été formidable, tu sais. Ne sois pas déçue. Tu as affronté des filles qui avaient quatre ans de plus que toi et tu es allée jusqu'en finale dans les deux sports de combat. C'est énorme.»

Alina acquiesça, les larmes aux yeux. Ce n'était pas la défaite qui la rendait triste, mais ce point qu'elle n'avait pas réussi à remonter. Pourtant, Monsieur Fournier avait raison. Elle avait fait un parcours remarquable. Sur le podium, elle reçut sa médaille d'argent. Claire, la gagnante, lui serra la main. « Franchement, t'es très forte. D'ici quelques années, plus personne ne pourra te battre. » Alina lui sourit et la remercia.

Après la compétition, Alina rejoignit ses parents dans les couloirs du Palais des Sports. Un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux gris, avec un appareil photo autour du cou, s'approcha. Il se présenta comme Julien Marchand, journaliste pour Le Parisien.

Il expliqua qu'il couvrait la Soirée des Arts Martiaux et qu'il avait remarqué Alina. Il la trouvait impressionnante. Douze ans, déjà deux médailles, dont une en or. Et elle était la plus jeune de la catégorie cadets.

Il demanda s'il pouvait lui poser quelques questions. Alina regarda ses parents. Son père lui fit signe qu'elle pouvait accepter si elle le souhaitait. L'entretien fut rapide, sans difficulté. Depuis quand elle pratiquait le judo, combien d'heures elle s'entraînait, quels étaient ses objectifs.

Alina répondit calmement, en prenant le temps de bien choisir ses mots. Il ne fut pas question de son syndrome. Elle parla seulement de son sport, de sa passion, de son envie de devenir championne du monde. Le journaliste prit quelques photos et promit un article dans le journal du lundi, accompagné d'une belle image.

Alina sourit. Un article sur elle, dans Le Parisien. C'était incroyable. Le lundi, l'article parut. Une demi-page, avec une photo d'Alina sur le podium, la médaille d'or autour du cou, un grand sourire sur le visage. Le titre était : « Alina, 12 ans, prodige des arts martiaux ». L'article retraçait son parcours, ses entraînements, ses résultats. Il évoquait aussi son surclassement chez les cadets, sa détermination, son rêve olympique. Rien sur sa trisomie, seulement l'histoire d'une jeune fille passionnée.

Au collège, cela fit sensation. Tout le monde avait lu l'article ou en parlait. Les professeurs la félicitaient, les élèves la regardaient différemment. Même ceux qui se moquaient d'elle auparavant semblaient changer d'avis. Émilie était très enthousiaste. Pour elle, sa meilleure amie était devenue une star. Alina en riait, affirmant qu'elle n'était pas une star, simplement une fille qui aimait le sport. Au fond,

elle était fière. Fière de son parcours. Fière d'avoir prouvé qu'elle pouvait rivaliser avec des adversaires plus âgées et l'emporter.

L'été approchait. Les grandes vacances arrivaient. Deux mois de liberté, en théorie. Mais pour Alina, l'été s'annonçait aussi intense que le reste de l'année. Monsieur Fournier lui avait préparé un programme d'entraînement particulier : stages intensifs à l'INSEP, compétitions régionales, séances de perfectionnement technique. Elle n'aurait pas beaucoup de temps pour se reposer.

Cela ne la dérangeait vraiment pas. Elle aimait profondément cette vie : vivre pour le sport, repousser ses limites, progresser chaque jour un peu plus. C'était tout son univers, et elle y puisait son énergie.

Un soir de fin juin, alors qu'elle rentrait de l'entraînement, trempée de sueur, Émilie lui proposa : « Tu veux venir dormir à la maison ce week-end ? On pourrait organiser une soirée pyjama, manger des bonbons, regarder des films, se confier nos secrets… comme deux vraies sœurs. »Alina accepta immédiatement. Elle attendait ces moments avec Émilie presque autant que ses compétitions. Il n'y avait rien à prouver, aucune médaille à gagner. Juste deux filles qui riaient ensemble, loin du bruit et de la pression.

Le vendredi soir, elle arriva chez Émilie avec son sac de couchage. L'appartement des parents d'Émilie lui parut immense, chaque enfant avait sa propre chambre. Émilie avait une petite sœur, Camille, à peine âgée de six ans, qui la regardait comme si elle avait devant elle une héroïne.

Camille lui demanda tout de suite si c'était elle, la championne dont Émilie parlait sans cesse. Alina sourit et confirma, oui, c'était bien elle. Camille voulut voir comment elle se battait. Émilie leva les yeux au ciel et lui dit d'arrêter d'embêter Alina, mais celle-ci rit. Cela ne la gênait pas.

Alors elle montra à Camille les bases : la garde, le coup de poing, le coup de pied. Camille essaya de reproduire les gestes, maladroite mais très enthousiaste. Émilie les observait, un sourire attendri sur le visage.Plus tard, après le dîner, les deux amies se retrouvèrent dans la chambre d'Émilie. Elles mirent un vieux film, E.T., qu'Émilie avait enregistré à la télévision. Puis, allongées côte à côte sur le lit, elles discutèrent. De tout, de rien. L'école, les garçons, l'avenir.

Émilie demanda à quoi elle pensait sur le tatami, si elle avait peur de perdre. Alina répondit que non, qu'elle ne pensait pas vraiment.

Elle se concentrait uniquement sur le mouvement, sur son adversaire. Son corps agissait sans qu'elle ait besoin de réfléchir.Émilie trouva cela étrange. Elle, elle réfléchissait trop, tout le temps, avoua-t-elle. Alina rit et lui dit que c'était sûrement pour cette raison qu'Émilie était meilleure qu'elle en français. Émilie répondit que peut-être, mais qu'Alina, elle, était meilleure dans tous les autres domaines.

Un silence s'installa. Émilie reprit, plus doucement, et lui confia qu'Alina était pour elle comme une grande sœur. Sa vraie grande sœur, même si elles n'avaient pas le même sang et presque le même âge.Alina lui répondit qu'elle le savait, qu'Émilie était aussi sa petite sœur. Émilie, demanda : « pour toujours ? » Alina répondit sans hésiter : « Pour toujours. »Elles s'endormirent ainsi, main dans la main, comme deux sœurs.

Peu à peu, ces soirées pyjama devinrent une habitude. Une fois par mois, parfois davantage. Parfois chez Émilie, parfois chez Alina. Elles enchaînaient les films, lisaient des magazines, écoutaient Kate Bush, Téléphone, Michael Jackson. Elles parlaient de leurs rêves, de ce qui les inquiétait, de ce qu'elles espéraient.Pour Alina, ces moments comptaient plus que tout.

Avec Émilie, elle n'avait pas à jouer un rôle. Ni la championne, ni la fille exceptionnelle, ni la grande perche. Simplement Alina. Alina avait douze ans. Elle aimait beaucoup les bonbons, les films d'aventure, et surtout, passer du temps à rire avec sa meilleure amie.

Un soir, alors qu'elles étaient chez Alina, la petite Émilie s'était lancée : "Ça te dérange, toi, d'être différente ?"Alina avait levé un sourcil. "Différente comment ?" Émilie avait précisé, un peu gênée : "Grande, forte, tu sais, avec des seins, et tout… Alina lui répondit : « Les autres filles du groupe ne pensent qu'aux garçons ou aux vêtements. Moi, je pense au judo."

Alina avait poussé un soupir. En réalité, parfois, cela la dérangeait. Elle aurait aimé être comme les autres, juste pour savoir ce que cela faisait. Mais au fond, elle appréciait la personne qu'elle était. Elle aimait le sport, elle aimait se battre, c'était ce qui la rendait heureuse.

Émilie avait souri. Elle trouvait justement formidable de ne pas ressembler à tout le monde. Unique, en quelque sorte. Alina avait souri à son tour, touchée par ces mots. Émilie s'était rapprochée d'elle. "T'inquiète, grande sœur, ce n'est rien."

En juillet, la mère d'Alina avait pris rendez-vous chez une

psychologue, comme le docteur Lemoine l'avait suggéré. Madame Rousseau, qui avait son cabinet dans le dixième arrondissement, près du canal. Alina n'était pas vraiment enthousiaste à l'idée de raconter sa vie à une inconnue. Mais si cela pouvait l'aider… pourquoi pas.

La première séance lui avait laissé une impression étrange. Madame Rousseau devait avoir une cinquantaine d'années, portait les cheveux courts et avait un sourire rassurant. Elle avait installé Alina dans un fauteuil confortable et avait commencé doucement : "Comment tu te sens ? Qu'est-ce que tu aimes faire ? Et l'école, ça va ?"

Alina avait répondu, mais en restant sur la réserve. Pourquoi toutes ces questions ? Où voulait-elle en venir ?Peu à peu, Madame Rousseau avait abordé les sujets importants : le syndrome Triple X, les traitements, le regard des autres. Alina avait fini par se détendre. Cette femme ne la jugeait pas, elle écoutait, tout simplement.

Madame Rousseau lui avait expliqué que ce qu'elle vivait n'était pas facile. Son corps changeait plus vite que sa tête. Elle n'avait que douze ans, mais les gens la prenaient pour une fille de quinze ou seize ans. Alina leva la tête. Oui, parfois, elle se sentait vraiment trop jeune, presque comme une enfant. Les autres de son âge l'agaçaient. Ils jouaient à des jeux qu'elle trouvait sans intérêt, parlaient de sujets qui ne l'intéressaient pas du tout. Sauf Émilie. Émilie, au moins, la comprenait.

Madame Rousseau demanda comment cela se passait avec les élèves plus âgés. Alina haussa les épaules. En réalité, c'était étrange. Les plus grands lui parlaient comme si elle était l'une des leurs, mais ce n'était pas le cas, elle était plus jeune. Parfois, elle ne comprenait rien à ce qu'ils racontaient.

Madame Rousseau acquiesça et expliqua que cela s'appelait un décalage. Alina avait l'air d'une adolescente, mais en réalité, elle était plus jeune. Cela créait parfois des situations gênantes.Alina acquiesça à son tour, c'était exactement ce qu'elle ressentait.

Parfois, elle aurait aimé être plus âgée. Ou plus jeune. Elle ne savait même pas, juste… normale.À ce moment-là, Madame Rousseau la regarda et lui dit quelque chose d'important : "Mais tu es normale, Alina. Tu as simplement une particularité. Cela ne fait pas de toi quelqu'un d'anormal."

Ces mots la touchèrent. Normale. Oui, normale. Simplement un peu

différente, c'était tout.Les rendez-vous avec Madame Rousseau continuèrent tout l'été, un toutes les deux semaines. Petit à petit, Alina commença à apprécier ces moments. Elle pouvait parler franchement, sans craindre le regard des autres. Elle lui confia ses peurs : grandir trop vite, devoir abandonner le sport de haut niveau, ne jamais trouver sa place.

Madame Rousseau l'écoutait vraiment. Elle la rassurait, l'aidait à mettre des mots sur ce qu'elle ressentait. Elle lui répétait que c'était normal, qu'elle traversait une période de changements, que son corps et son esprit évoluaient en même temps, que c'était déstabilisant mais qu'elle s'en sortait bien.

Elle rappelait aussi à Alina qu'elle avait une famille qui l'aimait, des amis, une passion. C'était déjà beaucoup.Alina acquiesçait, mais avouait qu'elle se sentait parfois seule. Comme si personne ne comprenait vraiment ce qu'elle vivait.

Madame Rousseau reconnaissait que c'était vrai, peu de personnes pouvaient comprendre exactement ce qu'elle traversait. Mais elle n'était pas seule. Avec le temps, elle apprendrait à accepter cette différence. Cela faisait partie d'elle, oui, mais ce n'était pas tout ce qu'elle était.

Alina repensa à ces mots. "Elle ne te définit pas entièrement." Voilà, c'était cela. Elle n'était pas seulement "la fille avec le syndrome Triple X". Elle était Alina. Judokate, karatéka, élève, amie, sœur.

Un matin d'août, en avalant son comprimé comme chaque jour, Alina se regarda dans le miroir de la salle de bain. Elle vit une belle fille aux cheveux roux, aux yeux verts, avec un corps d'athlète et des formes très féminines. Une fille qui grandissait vite, peut-être trop vite, mais qui apprenait à s'aimer.

Elle sourit à son reflet, lui lança un "Salut" à voix basse, lui demanda si cela allait aujourd'hui.Son reflet lui sourit aussi.Elle n'était plus la petite fille insouciante du début. Elle n'était plus l'adolescente perdue. Elle était Alina. Unique. Différente. Et fière de l'être.Elle referma le flacon orange, le rangea sur l'étagère. Le lendemain, elle prendrait un autre comprimé. Et encore le jour d'après. Tous les jours, jusqu'à la fin de sa croissance. C'était devenu normal, comme le jogging du matin, les entraînements, les devoirs. Simplement une habitude.

Elle sortit de la salle de bain et descendit prendre son petit-

déjeuner. Ses parents étaient déjà là, dans la cuisine. Son père lisait le journal, sa mère préparait les tartines. Tout paraissait normal. Tout allait bien.Son père lui demanda si elle était prête pour l'entraînement cet après-midi.Alina sourit et répondit : "Toujours prête, papa."Et c'était vrai. Elle était prête. Prête à avancer, à se battre, à grandir. À sa façon, à son rythme.

L'été allait bientôt se terminer. Bientôt la rentrée. Quatrième année au collège. Classe de 4ème. Treize ans dans quelques mois. Il y aurait de nouveaux défis, des compétitions, sûrement des victoires. Peut-être aussi quelques défaites.Mais cela n'avait pas d'importance.

Elle était Alina. La combattante aux yeux verts. Et rien, vraiment rien, ne pourrait l'arrêter.

Chapitre 4 : Agression.

Paris, septembre 1987

Le portail du lycée Henri-IV se dressait devant Alina, imposant et chargé d'histoire. Trois siècles d'excellence, affirmait-on. Ces murs avaient vu passer Voltaire, Victor Hugo, et bien d'autres encore. Aujourd'hui, c'était à son tour. Alina Moreau, quinze ans, un mètre soixante-quinze, double championne de France junior en judo et en karaté.

Elle franchit le portail, son sac à dos sur l'épaule, son grand sac de sport heurtant sa jambe. Tout autour, une foule dense d'élèves se pressait pour la rentrée. Certains la regardaient avec insistance, d'autres murmuraient à son passage. Elle avait l'habitude. Depuis l'article paru dans L'Équipe en juin, puis celui du Parisien en juillet, beaucoup de gens la reconnaissaient. La prodige des arts martiaux. La future championne olympique. Tous ces titres qu'on lui attribuait la mettaient toujours mal à l'aise.

Elle traversa la cour en cherchant le panneau des listes de classes. Un surveillant s'approcha, presque timidement, pour lui demander si elle cherchait quelqu'un.Alina répondit qu'elle cherchait simplement sa classe, car elle entrait en seconde.Le surveillant parut surpris, puis s'excusa, avouant qu'il l'avait prise pour une jeune enseignante stagiaire.

Elle esquissa un sourire poli. Cela arrivait fréquemment. Avec sa taille et sa carrure, on la croyait souvent plus âgée. Elle précisa qu'elle

avait quinze ans et qu'elle venait du collège Lavoisier.Un peu embarrassé, le surveillant hocha la tête et lui montra le panneau. Seconde C. Professeur principal : Madame Leblanc, français.

Alina le remercia et se dirigea vers le bâtiment. Derrière elle, quelques murmures reprenaient. Elle reconnut son nom, puis les mots « championne », « karaté », « judo ». Elle ne réagit pas et poursuivit son chemin, la tête haute.La salle de classe se situait au deuxième étage. Alina entra, jeta un rapide coup d'œil à la recherche d'une place libre. Presque tous les élèves étaient déjà assis, échangeant des conversations animées sur les vacances. Elle trouva une place au fond, près de la fenêtre, et s'installa.

À peine assise, une élève se tourna vers elle. Cheveux blonds courts, lunettes rondes, un sourire sincère. Elle se présenta : Chloé, ancienne élève de Fénelon, passionnée de sciences, souhaitant devenir médecin.Alina se présenta à son tour, sans évoquer le sport.Chloé la regarda attentivement, puis demanda si c'était bien elle, la sportive dont tout le monde parlait, celle qui avait remporté les championnats, et est-ce qu'elle était ceinture noire, dans les deux ?

Alina confirma d'un simple « oui ».Chloé s'exclama que c'était incroyable, qu'elle l'avait vue à la télévision pendant les championnats, que c'était impressionnant.Alina la remercia, un peu embarrassée. Elle n'aimait pas attirer l'attention. Sur le tatami, cela ne lui posait aucun problème, mais en classe, c'était différent.

Madame Leblanc entra. Âgée d'une cinquantaine d'années, cheveux gris tirés en chignon, regard attentif. Elle posa son cartable, observa la classe en silence, puis commença l'appel. Lorsqu'elle arriva au nom d'Alina, elle releva la tête et la fixa longuement.

Après l'appel, elle annonça qu'elle était fière d'accueillir une élève au parcours remarquable, précisant qu'Alina Moreau était double championne de France et représentait l'excellence sportive du lycée.Tous les regards se tournèrent vers Alina. Elle sentit ses joues s'enflammer et aurait préféré disparaître. Mais Madame Leblanc poursuivit, rappelant qu'elle attendait la même exigence sur le plan scolaire – à Henri-IV, il n'y avait pas de faveur, même pour les sportifs de haut niveau.

Alina acquiesça. Elle le savait déjà. Elle avait toujours eu de bons résultats. Ses parents y tenaient beaucoup. Surtout son père, qui répétait que le sport ne durait qu'un temps, mais que les études ouvraient toutes les portes.La matinée passa sans qu'Alina s'en

aperçoive. Français, mathématiques, histoire. Les enseignants étaient exigeants, le niveau était réellement élevé. Elle prenait des notes, très attentive, concentrée sur les cours. À midi, elle retrouva Émilie devant le lycée.

Émilie, quant à elle, était élève au lycée Fénelon, situé à quelques rues de là. Elles s'étaient promis de déjeuner ensemble aussi souvent que possible, afin de préserver le lien qui les unissait depuis l'enfance.

Émilie la serra dans ses bras. Trois ans s'étaient écoulés, elle avait changé. Elle avait grandi, certes, mais à côté d'Alina elle paraissait toujours menue. Un mètre cinquante-huit, fine, toute en délicatesse, avec son carré brun et ses grands yeux noisette. Elle était devenue jolie, avec un sourire rayonnant.

D'ailleurs, avec les garçons, c'était elle qui avait commencé : Elle avait rencontré un certain Stéphane l'année dernière, un petit blond mignon et ils étaient sortis ensemble assez vite et continuaient de se fréquenter.

Un soir, Alina les avait rejoints et là, Stéphane n'était pas venu seul, il était venu avec son grand frère, Quentin, de deux ans plus vieux. Ils avaient passé la soirée ensemble tous les quatre, et vers 10 heures, Emilie et Stéphane s'étaient éclipsés, pour soi-disant discuter de littérature. Alina et Quentin s'étaient retrouvés seuls tous les deux et il avait proposé qu'ils aillent marcher un peu le long des quais. Alina l'avait alors regardé, à peu près sa taille, de beaux yeux, un visage assez masculin et s'était dit : « Pourquoi pas ? »

Toujours pratique, elle avait alors déplié mentalement son emploi du temps surchargé, en avait exploré les recoins, petite synthèse et s'était alors retourné vers Quentin : « Je peux te consacrer le mercredi soir de 18h à 21h et le samedi après-midi de 14h à 20h, une semaine sur deux. Et une fois par mois, le dimanche matin de 6h à 11h. Ça te va ? » Il avait rigolé, un peu interloqué et avait déclaré, amusé « Ok, Lina, par contre le dimanche, je ne peux pas, j'ai rugby. »

Et il avait ajouté, amusé : « Donc, je peux te prendre dans mes bras ? » Et ça durait comme ça depuis six mois, il était certainement plus amoureux qu'elle ;pour elle, il prenait deux cases assez agréables de son emploi du temps de lycéenne et de sportive de haut niveau, mais cela fonctionnait. Emilie disait en riant que maintenant, elles étaient deux fois frangines de cœur puisqu'elles sortaient avec deux frères. Alina y mettait le holà, en ce qui concernait les frangins.

Elles remontèrent la rue jusqu'à un petit café sur Soufflot et s'installèrent en terrasse. Émilie voulait tout savoir sur la matinée d'Alina à Henri-IV.Alina raconta l'incident avec le surveillant qui l'avait prise pour une enseignante, Madame Leblanc qui l'avait présentée à la classe, les regards curieux des autres élèves.Émilie rit. Elle lui dit qu'il faudrait qu'elle s'habitue, qu'elle était désormais connue, que tout le monde avait entendu parler d'elle.

Alina leva les yeux au ciel. Elle répondit qu'elle n'avait rien demandé, qu'elle souhaitait simplement pratiquer son sport.Émilie posa sa main sur la sienne. Elle lui rappela que c'était le prix à payer, que lorsque l'on est la meilleure, il est normal d'attirer l'attention.Alina savait qu'elle avait raison. Mais cela ne rendait pas la situation plus facile.

L'après-midi, Alina n'avait pas cours. Elle prit le métro en direction de Vincennes. L'INSEP. Son second foyer. Peut-être même le premier, étant donné le temps qu'elle y passait. Six jours par semaine, quatre à six heures par jour. Judo le matin, karaté l'après-midi, parfois un peu de musculation ou de course à pied pour compléter.Dans les vestiaires, elle retrouva les autres membres de l'équipe de France junior. Certaines étaient devenues des amies. Pas comme Émilie, bien sûr, mais des complices sur le tatami, des partenaires d'entraînement. Elles partageaient la même passion, la même rigueur, parfois les mêmes difficultés.

Sandrine, dix-huit ans, ceinture noire premier dan, lui demanda comment s'était déroulée la rentrée.Alina répondit que tout se passait bien, que les enseignants étaient sympathiques et que le niveau était élevé.Sandrine sourit et lui dit qu'elle verrait bien, qu'à Henri-IV, d'où elle venait aussi, les exigences étaient différentes, qu'il faudrait travailler davantage.Alina acquiesça. Elle était prête. Elle l'avait toujours été.

L'entraînement commença. Monsieur Fournier n'était jamais absent. Il avait davantage de cheveux gris, quelques rides supplémentaires, mais restait aussi exigeant. Il leur fit faire des échauffements, puis travailler les enchaînements et enfin les randoris.Alina affronta trois adversaires. Elle remporta les trois combats. Monsieur Fournier approuva, satisfait, mais précisa qu'elle devait améliorer ses transitions au sol, car elle relâchait trop vite après une projection.

Alina en prit note. Il avait raison, une fois de plus. Elle en avait conscience, c'était son point faible.

Après le judo, elle enchaîna directement avec le karaté. Monsieur Tanaka l'attendait dans le dojo voisin. Lui aussi avait vieilli, son visage était plus marqué, mais son regard demeurait perçant. Il lui fit travailler les katas pendant une heure, puis le kumite. Alina combattit deux garçons de dix-sept ans, tous deux ceintures noires, comme elle. Elle gagna à nouveau.

Monsieur Tanaka l'arrêta et lui dit qu'elle était trop confiante, qu'elle prenait des risques inutiles, et qu'en compétition cela pouvait lui coûter cher.Alina s'inclina et promit d'y prêter attention.

Il était déjà dix-neuf heures lorsqu'elle quitta l'INSEP. Fatiguée, mais satisfaite. Une bonne journée. Le lycée le matin, l'entraînement l'après-midi. Sa vie ordinaire.Elle reprit la ligne 1, puis changea à Bastille pour la ligne 5. Le métro était bondé, c'était l'heure de pointe.

Elle resta debout, son sac de sport coincé entre les jambes, tenant la barre. Autour d'elle, des personnes fatiguées qui rentraient chez elles après une longue journée.

Elle descendit à Cardinal Lemoine et remonta vers le Quartier Latin. Les rues étaient animées. Étudiants, touristes, Parisiens pressés. Elle aimait cette agitation, le bruit, toute cette vie. Paris était sa ville.Elle tourna dans la rue Monge, puis dans la petite rue menant à son immeuble. Là, l'atmosphère était plus calme. Les lampadaires éclairaient doucement les façades, quelques voitures étaient garées.

Elle se trouvait à une cinquantaine de mètres de chez elle lorsque deux hommes sortirent d'une porte cochère.Deux jeunes hommes, dans la vingtaine. Vêtus de survêtements sombres, capuche sur la tête. L'un était grand et mince, l'autre plus petit et robuste.Le grand s'approcha et lui demanda son sac.

Alina s'arrêta. Son cœur accéléra. Mais il ne s'agissait pas de peur. C'était l'adrénaline, la même qu'avant un combat.Elle répondit calmement qu'elle n'avait rien à donner. Le plus jeune s'approcha à son tour et insista. « Arrête de faire la maligne, donne-nous juste le sac, tout ira bien. »

Alina recula d'un pas, posa son sac de sport au sol, mais garda son sac à dos sur les épaules. Elle observa la situation. Ils étaient deux face à elle. Plus âgés, sûrement plus forts. Mais elle, elle avait l'entraînement, la technique, l'habitude.

Le plus grand perdit patience. Il avança et tenta de lui arracher son sac à dos. Alina réagit instinctivement. Elle pivota, bloqua son bras d'un mouvement sec, frappa la gorge d'un geste précis. Le grand recula, essoufflé, les bras levés.Le plus jeune sortit un objet de sa poche. Un couteau. La lame brilla sous le lampadaire.Il cria : "Salope ! Tu vas voir !"

Il se précipita sur elle. Alina esquiva, suivit le coup avec sa main gauche en tournant et dans le même mouvement un coup de coude (interdit en compétition) dans la tempe, empi ochi. Il s'écroula, inconscient.

Le plus grand revint, furieux, ayant repris son souffle. Il tenta de la plaquer contre le mur. Alina utilisa son élan, le déséquilibra avec uneprojection parfaitement exécutée. Il s'écrasa sur le trottoir. Elle enchaîna avec un coup de pied puissant dans les côtes. Un craquement sec se fit entendre. Il poussa un cri, resta sur le sol, cloué par la douleur en geignant..

Le plus jeune avait un peu repris ses esprits et tentait de se relever le couteau toujours à la main. Alina ne lui laissa aucune chance. Elle s'élança, lui décocha un coup de pied latéral au front qui le projeta violemment au sol. Sa tête heurta le pavé. Il ne bougea plus. Les gens autour, la regardaient, interloqués.

Le silence revint soudainement. Alina resta debout, haletante. Les deux hommes gisaient à ses pieds. Le plus grand tentait de se relever, les mains sur les côtes. Le plus jeune restait allongé, inconscient. Une fenêtre s'ouvrit juste au-dessus, une vieille dame pencha la tête. Alina lui demanda de prévenir la police et les secours.

Alina avait la tête qui tournait. Son cœur cognait violemment dans sa poitrine. Elle regarda ses mains. qui tremblaient violemment, elle avait envie de vomir. Qu'avait-elle fait ?

Les pompiers arrivèrent les premiers. Puis la police, avec deux voitures et les gyrophares allumés. Des voisins sortaient, la tête à la fenêtre, inquiets, curieux. Un policier s'approcha d'Alina. Vous allez bien ? Elle acquiesça. Elle n'avait rien, pas même une égratignure. Il voulut savoir ce qui s'était passé. Alina raconta. L'agression, le couteau, la riposte. Sa voix était plate, distante, comme si elle parlait de quelqu'un d'autre.

Le policier prit des notes. Il jeta un coup d'œil aux deux hommes. Les pompiers s'occupaient d'eux. Le plus jeune reprenait difficilement conscience, le nez cassé, probablement une commotion ou fracture du crâne. Le plus grand avait deux côtes fracturées, dont une ouverte et un problème à la trachée.

Un autre policier ramassa le couteau et le plaça dans un sachet plastique. Une arme. Une preuve.

Le premier policier lui dit qu'elle n'y était pas allée de main morte et demanda à Alina siellepratiquait des arts martiaux. Elle hésita un instant, puis répondit finalement qu'elle pratiquait le judo et le karaté. Il souhaitait obtenir plus de détails. Elle précisa alors qu'elle était championne de France junior dans les deux disciplines. À ce moment-là, le policier interrompit sa prise de notes. Il la regarda différemment, visiblement surpris, et ajouta qu'il comprenait mieux.

Les deux agresseurs furent conduits à l'hôpital, escortés par la police. Alina dut accompagner les agents jusqu'au commissariat du cinquième arrondissement pour expliquer ce qui s'était passé. Ils contactèrent ses parents, qui arrivèrent une bonne demi-heure plus tard, très inquiets. Sa mère éclata en sanglots en serrant Alina dans ses bras. Son père, d'un ton direct, demanda si elle allait bien, si elle n'était pas blessée.

Elle les rassura. Non, elle n'avait rien. Ceux qui avaient été conduits à l'hôpital, c'étaient les agresseurs. Marc insista, il voulait comprendre ce qui s'était passé. Alina baissa les yeux et raconta tout. Les coups, les prises, les coups, les deux hommes à terre.

Léa porta la main à sa bouche, choquée. Marc resta silencieux un moment, puis posa la main sur l'épaule de sa fille. Il lui dit qu'elle avait agi comme il fallait, qu'elle s'était défendue, que c'était de la légitime défense.Mais Alina ne se sentait pas mieux pour autant. Elle se sentait coupable. Elle les avait vraiment blessés. L'un risquait un traumatisme crânien, l'autre avait des côtes fracturées. Elle aurait pu les tuer.

La déposition dura deux heures. Alina raconta tout, sans rien omettre : l'agression, le couteau, sa réaction. Le policier qui l'interrogeait se montra compréhensif. Il affirma clairement qu'il s'agissait de légitime défense, qu'ils avaient trouvé le couteau, des témoins, tous les éléments nécessaires.Mais il ajouta que l'enquête allait se poursuivre, que le procureur serait saisi, et qu'il pourrait y avoir une confrontation. Alina acquiesça. Elle comprenait. Mais la peur ne la quittait pas. Elle craignait les conséquences, avait peur de tout perdre : les championnats, sa carrière, tout cela.Marc demanda s'il était nécessaire de prendre un avocat. Le policier répondit que ce n'était pas obligatoire pour l'instant, mais que cela pourrait s'avérer utile si la situation se compliquait.

Ils rentrèrent vers minuit. Alina monta directement dans sa chambre. Elle s'allongea, toute habillée, et fixa le plafond dans l'obscurité. Les images défilaient sans cesse dans son esprit. Le

couteau, les coups, les deux hommes à terre. Elle ferma les yeux, mais les souvenirs persistaient. Elle ne dormit pas de la nuit.

Le lendemain matin, elle n'avait aucune envie de se rendre au lycée. Mais Marc insista. Il fallait reprendre le cours de la vie, ne pas se laisser aller.

Au lycée Henri-IV, tout le monde était déjà au courant. Une agression, deux blessés à l'hôpital, et Alina Moreau qui avait neutralisé ses agresseurs à mains nues. Dans les couloirs, les regards se tournaient vers elle, partagés entre admiration et gêne. Certains l'évitaient, d'autres voulaient tout savoir.Chloé vint la voir entre deux cours. Elle lui demanda si l'histoire était vraie. Alina confirma, sans entrer dans les détails. Puis Chloé voulut savoir si elle allait bien. Alina haussa les épaules. Physiquement, oui, cela allait.

Chloé comprit immédiatement qu'Alina n'avait pas envie d'en parler. Elle n'insista pas. Elle se contenta de poser doucement la main sur son bras et de lui murmurer qu'elle serait là si jamais elle avait besoin de se confier.Alina la remercia, presque à voix basse.

L'après-midi, elle se rendit à l'entraînement, comme si de rien n'était. Toutefois, juste avant qu'elle monte sur le tatami, Monsieur Fournier l'arrêta. Il venait d'avoir la police au téléphone. Il était déjà au courant de toute l'histoire.Il lui demanda de le suivre dans son bureau. Ils s'assirent face à face, dans un silence un peu pesant. Monsieur Fournier croisa les mains sur le bureau et la regarda longuement, comme s'il cherchait ses mots.

Finalement, il lui expliqua qu'il comprenait ce qu'elle avait fait, qu'elle s'était défendue, qu'elle n'avait pas eu d'autre choix. Mais soudain, il ajouta une phrase qui glaça Alina : « Tu dois comprendre, Alina, que ce qui s'est passé hier soir va avoir des conséquences. Pas seulement pour toi. Pour tout le monde. Pour le dojo. Pour la fédération. Pour le sport en général. »

Alina ne voyait pas de quelles conséquences il parlait. Elle le lui demanda.Il expliqua alors que les médias allaient forcément s'emparer de l'affaire, que les gens commenceraient à se demander si les arts martiaux n'étaient pas dangereux, que certains parents pourraient hésiter à inscrire leurs enfants.

Il précisa aussi que la fédération risquait d'ouvrir une enquête interne afin de vérifier qu'Alina n'avait pas employé une force

excessive.Alina sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle murmura qu'elle s'était simplement défendue.Monsieur Fournier acquiesça, il répéta qu'il le savait, que tout le monde le savait, mais que, malheureusement, la situation était plus complexe.

Il lui conseilla de contacter un avocat, de préparer sa défense et de ne plus parler à qui que ce soit sans l'accord de ses parents ou de son avocat.Alina sortit du bureau complètement bouleversée. Elle ne comprenait pas. Elle s'était juste défendue, rien de plus. Pourquoi devait-elle maintenant se justifier ?Le soir, Son père téléphona à un ami avocat, Maître Dupont. Ils fixèrent un rendez-vous pour le lendemain.

Maître Dupont était un homme d'une soixantaine d'années, à la voix posée et rassurante. Il écouta Alina raconter toute l'histoire sans jamais l'interrompre. Puis il enchaîna les questions, de façon directe : le couteau, les témoins, la chronologie ; il voulait connaître tous les détails.

À la fin, il se redressa dans son fauteuil et expliqua qu'au regard de la loi, Alina était en situation de légitime défense. Cependant, ses deux ceintures noires étaient considérées comme des armes, donc, il pouvait y avoir reclassement des poursuites. Cependant, comme elle était mineure, cela était peu probable. Il n'y avait aucun doute : les agresseurs étaient armés et il y avait des témoins.

Cependant, il précisa que le véritable problème ne venait pas de la justice, mais des médias et de la fédération.Il ajouta que les journalistes seraient sans doute très intéressés par cette histoire. Une double championne de France de quinze ans qui envoie deux individus à l'hôpital, c'est le genre de titre qui attire l'attention.Et que la fédération, elle, allait vouloir se protéger, montrer qu'elle prenait l'affaire au sérieux.

Il conseilla à Alina de rester discrète, de ne pas parler à la presse, de laisser les choses se calmer.Alina acquiesça. Elle n'avait de toute façon aucune envie de parler à qui que ce soit.

Le jeudi, trois jours après l'agression, l'article parût dans Le Parisien. Une demi-page. Photo d'Alina en kimono, prise lors d'une compétition

L'article racontait l'agression, la riposte d'Alina, les deux hommes

hospitalisés. Il précisait qu'elle était double championne de France junior, qu'elle s'entraînait six jours par semaine, qu'elle était promise à un grand avenir.Le ton était plutôt favorable. Le journaliste soulignait son courage, sa maîtrise, son sang-froid. Mais il mentionnait aussi les blessures graves des deux agresseurs, posant la question de la proportionnalité de la riposte.

Au lycée, l'article fit l'effet d'une bombe. Tout le monde en parlait. Certains félicitaient Alina. D'autres la regardaient avec méfiance.Un professeur, Monsieur Girard, qui enseignait la philosophie, lui demanda de rester après le cours. Il referma la porte et lui dit qu'il comprenait qu'elle ait réagi ainsi, mais qu'elle devait aussi réfléchir aux implications éthiques de ses actes.

Il lui posa une question : "Avais-tu vraiment besoin de frapper si fort ?"

Alina ne sut pas quoi répondre. Elle murmura qu'elle avait eu peur, qu'elle n'avait pas réfléchi, qu'elle avait juste réagi.Monsieur Girard acquiesça et lui dit qu'il comprenait, mais qu'avec un grand pouvoir venait une grande responsabilité, qu'elle devait apprendre à doser sa force.

Alina sortit de la salle, troublée. Avait-elle frappé trop fort ? Aurait-elle pu faire autrement ?

Le vendredi, elle reçut une convocation de la Fédération Française de Judo. Une audition. Ils voulaient l'entendre.Son père l'accompagna. Maître Dupont aussi. Ils se rendirent au siège de la fédération, dans le quinzième arrondissement. Une grande salle de réunion. Quatre personnes assises autour d'une table. Le président de la fédération, deux membres du conseil d'administration, et une femme qu'Alina ne connaissait pas.Le président prit la parole. Il expliqua que la fédération prenait cette affaire très au sérieux, qu'ils devaient s'assurer qu'Alina avait agi conformément aux valeurs du judo, que le judo était un art de défense, pas d'attaque.Maître Dupont intervint immédiatement. Il rappela qu'Alina avait été agressée, qu'elle avait un couteau sous la gorge, qu'elle s'était défendue, que c'était de la légitime défense pure et simple.

Le président acquiesça, mais précisa qu'ils devaient quand même comprendre ce qui s'était passé.On demanda à Alina de raconter. Elle raconta. Encore. Pour la énième fois. Les deux hommes. Le couteau. Sa réaction. Les coups. Les projections.L'un des membres du conseil d'administration lui demanda si elle avait conscience de la gravité des

blessures qu'elle avait infligées.Alina sentit sa gorge se serrer. Elle répondit qu'elle ne voulait pas leur faire de mal, qu'elle voulait juste qu'ils s'arrêtent.

La femme, jusque-là silencieuse, prit la parole. Elle se présenta : psychologue sportive, missionnée par la fédération. Elle voulait savoir comment Alina se sentait depuis l'incident.Alina hésita, puis avoua qu'elle ne dormait pas bien, qu'elle revoyait la scène sans arrêt, qu'elle se sentait coupable.La psychologue acquiesça et dit que c'était normal, que c'était un traumatisme, qu'elle devait en parler, se faire aider.L'audition dura une heure. À la fin, le président annonça que la fédération allait rendre un avis dans les jours suivants.

En sortant, Marc serra Alina dans ses bras et lui dit que tout irait bien, qu'ils n'avaient rien à leur reprocher.Mais Alina n'en était pas si sûre.

Le lundi suivant, la Fédération Française de Karaté convoqua Alina à son tour. Même scénario. Même questions. Même culpabilité.Monsieur Tanaka était présent cette fois. Il prit la parole et défendit Alina avec fermeté. Il expliqua que le karaté était un art d'autodéfense, qu'Alina avait parfaitement appliqué les principes qu'on lui avait enseignés, qu'elle avait neutralisé une menace.Le président de la fédération de karaté acquiesça, mais répéta que la violence devait toujours être le dernier recours.

Alina ne dit rien. Elle avait l'impression d'être jugée. Comme si elle avait fait quelque chose de mal.Deux semaines plus tard, les deux fédérations rendirent leur avis. Elles concluaient toutes deux qu'Alina avait agi en situation de légitime défense, qu'elle n'avait pas commis de faute. Elles rappelaient cependant l'importance de la maîtrise et du contrôle, et recommandaient qu'Alina suive un accompagnement psychologique.

Alina accueillit la nouvelle avec soulagement. C'était fini. Elle pouvait continuer à s'entraîner, à concourir.Mais quelque chose avait changé en elle. Elle ne se sentait plus aussi invincible. Elle avait compris que sa force pouvait blesser. Gravement. Et que ça avait des conséquences.

Le soir même, elle retrouva Émilie dans leur café habituel rue Soufflot. Émilie la serra dans ses bras, longuement, sans rien dire.

Puis elle lui demanda comment elle allait, vraiment.Alina eut envie de dire que ça allait, que tout était réglé, que tout redeviendrait

normal.Mais elle ne put pas. Elle éclata en sanglots. Toute la tension accumulée pendant deux semaines s'échappait d'un coup. Elle pleura dans les bras d'Émilie, incapable de s'arrêter.Émilie la berçait doucement, murmurant : "Je suis là, grande frangine. Je suis là."Quand Alina se calma enfin, Émilie lui dit qu'elle comprenait, que c'était dur, que c'était normal d'avoir peur, d'avoir des doutes.Alina murmura qu'elle ne voulait pas faire de mal, qu'elle voulait juste faire du sport.

Émilie acquiesça et lui répondit : "Je sais. Mais parfois, la vie nous met dans des situations qu'on n'a pas choisies. Tu as fait ce qu'il fallait. Tu t'es défendue. Tu n'as rien à te reprocher."Alina voulait la croire. Elle essayait.Un mois plus tard, l'enquête policière fut classée sans suite. Légitime défense. Les deux agresseurs furent condamnés pour tentative de vol avec arme. Ils écopèrent de peines de prison avec sursis.

Petit à petit, la vie reprit son cours. Les entraînements, les compétitions, le lycée. Mais quelque chose avait changé. Alina était devenue plus prudente. Plus méfiante aussi. Elle évitait de rentrer seule le soir. Elle prenait des rues plus fréquentées.Et surtout, elle avait compris quelque chose : être forte n'était pas juste une question de technique ou de muscles. C'était aussi une question de responsabilité.

Chapitre 5 : Japon.

Alina poussa la porte du service d'endocrinologie de l'hôpital Cochin, un geste devenu presque automatique au fil des années. Ce couloir, elle le reconnaissait sans même y penser, chaque détail lui était familier. Cinq années à arpenter ces lieux, tous les trois mois, sans exception. Cinq années à subir des prises de sang régulières, à passer d'innombrables radios, à répondre aux mêmes questions sur sa croissance, le rythme de ses règles, ses habitudes alimentaires. Cinq années à avaler, chaque matin, les comprimés prescrits. Cette routine avait façonné son quotidien, rythmé ses saisons, imposé sa cadence à ses projets.

Mais aujourd'hui tout avait une saveur particulière. Cette fois, elle savait que ce serait peut-la dernière. Derrière cette porte se profilait la fin d'un long chapitre, un changement profond, presque irréel après tant d'habitudes ancrées.

Le docteur Lemoine l'attendait, fidèle à lui-même, son sourire accueillant adoucissant toujours l'atmosphère du cabinet. Lui aussi, le temps l'avait marqué : de nouvelles rides s'étaient dessinées au coin de ses yeux, ses cheveux s'étaient encore clairsemés. Pourtant, son regard, derrière ses lunettes rondes, demeurait aussi bienveillant et attentif que lors de leur première rencontre.

Il l'invita à s'installer face à lui, puis il tira vers lui un volumineux classeur : tout le dossier médical d'Alina, gonflé de résultats d'examens, de courbes de croissance, de notes rapides, parfois presque illisibles. C'était toute son histoire médicale, condensée sur des centaines de pages, retraçant le parcours de son corps, ses évolutions, ses doutes, ses progrès.

Le médecin entra immédiatement dans le vif du sujet, préférant commencer par les bonnes nouvelles. Les toutes dernières radios étaient positives : ses cartilages de croissance s'étaient entièrement ossifiés. La croissance d'Alina était désormais achevée. Elle atteignait un mètre quatre-vingts, à peu près la taille qu'il avait estimée cinq ans auparavant.

Alina acquiesça en silence. Elle s'en doutait déjà, cela faisait des mois qu'elle avait arrêté de grandir. Ses vêtements lui allaient toujours aussi bien, elle n'avait plus besoin de racheter des kimonos tous les six mois. Cette stabilité la rassurait, elle y voyait la confirmation que son corps trouvait enfin son équilibre.

Le docteur poursuivit en abordant d'autres résultats : sa densité osseuse était excellente, aucun signe de fragilité. Son taux d'hémoglobine, légèrement supérieur à la moyenne, restait parfaitement stable. Quant à ses bilans hormonaux, ils étaient irréprochables. En somme, elle était en pleine santé, tous les indicateurs étaient au vert.

Après avoir refermé le dossier, le médecin leva les yeux vers elle, par-dessus ses lunettes, et lui annonça la nouvelle qu'elle espérait tant : elle pouvait arrêter le traitement. Son organisme n'en avait plus besoin, il avait trouvé sa propre stabilité. Elle pouvait désormais vivre sans traitement médical.

Alina sentit une tension profonde se dissiper. Tout était terminé, pour de bon. Plus de comprimés à prendre chaque matin, plus de rendez-vous réguliers à l'hôpital, plus de piqûres ou d'examens de contrôle. Elle retrouvait sa liberté, celle de ne plus penser chaque jour à sa santé comme à une menace.

Le docteur Lemoine se leva alors, lui tendit la main avec chaleur. Il la félicita pour sa persévérance, sa discipline et son courage tout au long de ces années. Il lui exprima sa fierté d'avoir pu l'accompagner et souligna qu'elle avait été une patiente remarquable.Alina serra sa main avec gratitude, le remercia sincèrement. Elle savait que sans son aide, sans ce suivi rigoureux, elle aurait sans doute grandi bien au-delà, atteignant un mètre quatre-vingt-dix, voire davantage, avec toutes les difficultés que cela aurait pu engendrer, tant dans le quotidien que dans la pratique de ses sports, et sur le plan médical avec une densité osseuse faible.

En quittant l'hôpital ce jour-là, Alina fut submergée par un sentiment complexe, à la fois un immense soulagement et une forme de nostalgie. Une page venait de se tourner. Son corps était désormais celui qu'elle aurait pour toujours ; elle entrait dans une nouvelle étape de sa vie, libérée d'un poids, mais consciente aussi de tout ce que ce parcours lui avait appris sur elle-même.

Deux semaines plus tard, Alina remportait à nouveau les championnats de France junior de judo, décrochant pour la quatrième fois consécutive la première place. Une semaine après cette victoire, elle s'imposait également lors des championnats de France de karaté, confirmant sa réputation d'athlète imbattable dans sa catégorie. Son nom continuait à circuler dans les milieux sportifs, et tous savaient qu'elle était la compétitrice à affronter.

Pourtant, cette année, ses ambitions dépassaient les frontières nationales. Les championnats d'Europe junior approchaient à grands pas ; ils auraient lieu en septembre, à Prague. Alina rêvait désormais de décrocher l'or, non pas dans une seule discipline, mais dans les deux : judo et karaté.Ses deux entraîneurs, Monsieur Fournier pour le judo et Monsieur Tanaka pour le karaté, étaient parfaitement informés de ses projets. Ils avaient conçu pour elle un programme d'entraînement spécifique pour l'été, plus exigeant, plus technique, visant à la préparer au niveau international. Alina devait s'adapter à une intensité accrue, affiner ses gestes, renforcer sa résistance physique et mentale.

Pourtant, un soir de juin, à la fin d'une séance particulièrement éprouvante, Monsieur Tanaka lui demanda de venir le rejoindre dans son bureau. Son expression, habituellement détendue, était grave, presque solennelle.Il commença par la féliciter sincèrement, soulignant la solidité de sa technique et la qualité de son engagement. Il lui rappela qu'elle avait déjà accompli des choses remarquables et qu'il était fier de la voir progresser ainsi.

Alina, attentive, pressentait qu'il avait quelque chose d'important à ajouter. Elle savait que derrière chaque compliment se cachait une annonce ou un nouveau défi à relever.Monsieur Tanaka poursuivit. Il était toujours en contact avec son Senseï, qui l'avait formé au Japon. Dans une de ses lettres, il lui avait parlé de sa meilleure disciple, elle. Son maître lui avait lors parlé d'un stage qu'il organisait pour des passages de ceintures noires et qu'il voulait bien la recevoir. Il lui parla alors de l'immense honneur qui lui était fait de pouvoir recevoir l'enseignement du meilleur maître actuel mondial. Enfin une deuxième Dan japonaise était considérée comme le saint graal et lui ouvrirait les portes de la plupart des académies actuelles.

Le Sensei Nakamura, dirigeait un dojo renommé, le Seishin-Kan, à Osaka. Ce dojo, réputé pour son exigence et la qualité de son enseignement, était une référence dans toute la région du Kansai.Sensei Nakamura avait accepté de recevoir Alina pour un stage intensif de deux mois, de juillet à la fin août. Là-bas, si elle se montrait à la hauteur des attentes, si elle prouvait sa valeur et sa détermination, elle aurait l'opportunité de passer l'examen du deuxième dan au terme de son séjour.

Ce projet avait ouvert un tout nouvel horizon à Alina. Tout d'abord, c'était un immense honneur ? D'un seul coup, elle se retrouvait face à des perspectives qui jusque-là lui semblaient inaccessibles. Elle pouvait envisager d'autres manières d'apprendre, de s'entraîner, de

vivre, découvrir des cultures différentes, repousser encore davantage ses limites. L'idée de s'éloigner aussi loin la laissa interdite quelques instants. Le Japon. Deux mois entiers à l'autre bout du monde. Loin de Paris, loin de ses parents, loin d'Émilie, loin de Quentin. Deux mois sans les repères familiers qui, jusque-là, jalonnaient son quotidien.

Mais, en contrepartie, ces deux mois signifiaient aussi la chance unique de s'immerger dans un véritable dojo, de suivre un entraînement intensif chaque jour. Elle aurait peut-être l'opportunité de devenir deuxième dan à seulement dix-sept ans, ce qui représentait une réelle reconnaissance de ses efforts et de son niveau. Ce n'était pas à négliger.

Elle avait demandé à Monsieur Tanaka si elle pouvait prendre le temps de réfléchir. Il avait acquiescé d'un signe de tête, précisant qu'elle disposait d'une semaine pour se décider, car le stage débutait dès le début du mois de juillet et qu'il serait nécessaire de s'organiser rapidement, notamment pour l'achat des billets d'avion.

Le soir venu, Alina avait abordé le sujet avec ses parents. Ses parents l'avaient écoutée attentivement, sans l'interrompre, puis avaient posé de nombreuses questions. Où se rendrait-elle vraiment précisément ? Qui l'accueillerait sur place ? Dans quelles conditions vivrait-elle ? Ce projet était-il vraiment certain, bien organisé ?Alina avait répondu du mieux qu'elle pouvait. Elle irait à Osaka, dans le dojo Seishin-Kan, dirigé par Sensei Nakamura, qui avait été le maître de Monsieur Tanaka. Elle logerait sur place, comme les autres élèves, et l'entraînement serait quotidien, six jours sur sept, du matin au soir.

Son père s'était enquis du coût de cette aventure. Alina avait dû admettre qu'elle ne connaissait pas encore tous les détails, mais que Monsieur Tanaka lui transmettrait bientôt les informations nécessaires. Sa mère, pour sa part, s'était inquiétée de savoir si Alina voyagerait seule. Alina avait confirmé que oui, elle partirait seule, mais Monsieur Tanaka resterait en contact régulier avec Sensei Nakamura. Elle ne serait donc pas livrée à elle-même, et il y aurait toujours quelqu'un pour veiller sur elle.

Ses parents s'étaient échangé un regard. Finalement, son père avait pris la parole, affirmant qu'ils ne s'opposeraient pas à ce départ si elle souhaitait vraiment partir. C'était une occasion exceptionnelle, et peu de jeunes pouvaient prétendre à une telle expérience. Toutefois, il insistait sur le fait que ce devait être sa décision à elle, et qu'elle devait être sûre de son choix. Deux mois, ce n'était pas rien.

Alina avait acquiescé. Elle mesurait bien la portée de cette décision.

Le lendemain, elle avait retrouvé Émilie au café habituel. Émilie était plongée dans les révisions pour le baccalauréat de français: des fiches de résumés, de dissertations, d'analyses de texte s'étalaient devant elle, entre des surligneurs multicolores.Alina lui avait tout raconté : le Japon, le stage, la possibilité de passer le deuxième dan.Émilie avait posé son stylo, les yeux agrandis par la surprise. Elle avait demandé : « C'est pour quand ? »

Alina avait répondu : Début juillet, pour deux mois.Émilie était restée silencieuse quelques secondes. Puis elle avait soufflé que c'était extraordinaire, une chance incroyable, qu'Alina devait absolument saisir cette opportunité. Pourtant, Alina avait perçu une pointe de tristesse dans sa voix. Deux mois sans se voir. Jamais auparavant elles n'avaient été séparées aussi longtemps.Il semblait qu'Émilie avait deviné les mêmes sentiments chez son amie. Elle lui avait pris la main, l'encourageant à ne pas s'inquiéter, affirmant qu'elles s'écriraient régulièrement, que deux mois passeraient vite.Alina avait souri, un peu rassurée. Elles s'étaient étreintes avec tendresse. Elle savait qu'Émilie disait vrai, même si cela n'atténuait pas vraiment la tristesse de la séparation à venir.

Le soir, Alina avait téléphoné à Quentin. Il était chez lui, lui aussi absorbé par les révisions des examens de première année d'université. Ils étaient toujours ensemble, comme une routine qui s'était installée naturellement entre eux. Ils se voyaient deux soirs par semaine, avaient un peu commencé à explorer quelques limites. Quentin aurait rêvé d'aller au bout de leur relation, il était fou amoureux d'elle. Alina, elle, l'aimait bien, elle appréciait ses caresses, ses baisers, mais n'éprouvait pas le besoin d'aller plus loin. Elle savait bien qu'il était malheureux de savoir qu'ellen'était pas aussi amoureuse que lui, mais, au contraire de lui, n'envisageait absolument pas de passer sa vie avec lui.

Elle lui avait annoncé la nouvelle : elle allait partir au Japon pour deux mois.Un silence avait suivi. Quentin avait alors demandé si elle avait déjà pris sa décision.Pas tout à fait, avait répondu Alina, mais elle en avait très envie.Quentin avait poussé un léger soupir. Il comprenait l'importance de ce projet, la chance que cela représentait pour elle.

Cependant, il avait ajouté qu'elle lui manquerait, que deux mois étaient longs, et qu'ils n'avaient jamais été séparés si longtemps.Alina avait ressenti un pincement au cœur. Elle lui avait mentiun peu en

disant qu'il lui manquerait également, qu'elle penserait à lui. Ils avaient encore échangé quelques mots, puis ils avaient raccroché. Alina était restée un instant dans sa chambre, le téléphone à la main, réfléchissant à tout ce qui l'attendait. Elle savait qu'elle venait de faire son choix.

Une semaine plus tard, elle avait confirmé à Monsieur Tanaka qu'elle voulait partir. Il avait souri, manifestement heureux de sa décision, et lui avait fourni tous les détails concernant le voyage : vol pour Osaka le 3 juillet, arrivée prévue le 4 au matin, quelqu'un du dojo viendrait la chercher à l'aéroport.

Le stage ne coûtait pas très cher. Le dojo prenait en charge le logement et les repas des élèves, pour une somme vraiment modique. Monsieur Tanaka s'était déjà occupé des frais d'inscription. Il ne restait donc plus à ses parents qu'à payer le billet d'avion et quelques centaines de Francs.

Alina ressentait un étrange mélange d'excitation et d'appréhension. Partir deux mois loin de chez elle, au Japon, représentait bien plus qu'un simple voyage : elle avait l'intuition profonde que cette expérience bouleverserait son existence. Après avoir remercié brièvement, encore un peu déboussolée par l'ampleur de ce qui l'attendait, elle se rappela qu'elle devait désormais se concentrer sur les préparatifs.

Les semaines précédant le départ s'étaient écoulées à une vitesse vertigineuse. Entre les entraînements intensifs au club, les journées chargées au lycée et les longues heures consacrées aux révisions du baccalauréat de français, Alina avait l'impression de courir sans cesse, le temps lui filant entre les doigts. Elle se sentait souvent dispersée, l'esprit déjà tourné vers ce pays lointain, mais elle tenait bon, animée par une énergie nouvelle.

À la fin du mois de juin, les épreuves du bac de Français étaient enfin arrivées. L'examen écrit d'abord, puis l'oral, où elle s'était efforcée de donner le meilleur d'elle-même. Elle n'avait pas l'impression d'avoir parfaitement réussi, mais elle savait avoir assuré l'essentiel. L'idée que les résultats tomberaient pendant qu'elle serait à l'autre bout du monde ajoutait une pointe d'irréalité à cette période de transition.

Le 2 juillet, Alina s'attela à la préparation de ses affaires. Elle choisit un grand sac de voyage dans lequel elle rangea soigneusement trois judogis, trois karatégis, quelques vêtements confortables, sa trousse de

toilette, un dictionnaire français-japonais, un carnet pour écrire ses impressions, ainsi que plusieurs stylos. Chaque objet déposé dans son sac semblait la rapprocher un peu plus de l'aventure à venir.

En fin d'après-midi, Émilie passa lui dire au revoir. Les deux amies partagèrent une soirée douce, ponctuée de rires et de confidences, où elles évoquèrent tout ce qui leur passait par la tête, comme elles en avaient l'habitude. Au moment de se quitter, Émilie la serra longuement dans ses bras, les yeux humides, et lui murmura d'être prudente, de ne pas se dépasser au point de se blesser, et de revenir saine et sauve.

Alina promit de faire attention, consciente de l'importance de ces mots.

Plus tard, ce fut au tour de Quentin de venir lui dire au revoir. Ils marchèrent en silence le long de la Seine, main dans la main, savourant la quiétude du moment. Arrivés devant la maison d'Alina, Quentin l'embrassa tendrement, comme s'il voulait retenir le temps. Il lui confia qu'il l'aimait et qu'il l'attendrait à la rentrée, ses mots résonnant comme une promesse rassurante.Alina répondit pour lui faire plaisir qu'il lui manquerait.

Le 3 juillet au matin, Alina partit pour Roissy en compagnie de ses parents. Ils prirent le RER, silencieux mais unis dans cette dernière étape avant le départ. À l'aéroport, la foule était impressionnante : des voyageurs venus du monde entier, des familles, des hommes d'affaires, tous pressés ou émus. Au milieu de cette agitation, Alina, malgré sa grande taille, se sentit soudain toute petite, consciente du pas immense qu'elle s'apprêtait à franchir.

Après avoir enregistré son bagage principal et confié son volumineux sac aux agents de la compagnie, il ne lui resta qu'un petit sac à dos pour le vol. Ses parents l'accompagnèrent jusqu'aux contrôles de sécurité, où il fallut se dire au revoir. Sa mère la serra dans ses bras, les yeux embués de larmes, et lui répéta de bien manger, de se reposer, de penser à donner des nouvelles. Son père l'embrassa sur le front et lui confia qu'il était fier d'elle, qu'elle allait vivre une expérience exceptionnelle, et qu'il fallait en profiter pleinement.

Alina acquiesça, la gorge nouée par l'émotion. Elle leur dit au revoir, puis franchit la porte menant à la zone d'embarquement. Avant

de disparaître, elle se retourna une dernière fois : derrière la vitre, ses parents étaient encore là, la main levée, lui adressant un ultime geste d'encouragement. Elle leur répondit d'un signe, puis se laissa porter par la foule qui la menait vers l'inconnu.

Le vol Paris-Osaka dura treize longues heures, avec une escale à Moscou. Malgré la fatigue, Alina ne parvint pas à trouver le sommeil. Elle alterna la lecture, les regards distraits à travers le hublot, et les pensées qui se bousculaient dans sa tête, entre inquiétude et impatience face à tout ce qui l'attendait dans ce pays inconnu.

Le 4 juillet, à six heures du matin, elle atterrit enfin à l'aéroport du Kansai, alors que l'aube colorait à peine le ciel. Après avoir récupéré son sac et franchi la douane, elle pénétra dans le hall des arrivées. Là, parmi la foule, un homme l'attendait, tenant une pancarte où son nom, "ALINA MOREAU", était inscrit en lettres romaji.Il était de petite taille, au physique robuste, d'une cinquantaine d'années, le crâne rasé, vêtu d'un survêtement noir orné du logo du dojo Seishin-Kan. Tanaka Hiroshi s'approcha d'Alina avec assurance, s'inclina respectueusement, puis se présenta en anglais, avec une légère hésitation dans la voix : Tanaka Hiroshi, assistant de Sensei Nakamura.

Son regard étonné se leva sur sa silhouette. Il ne s'attendait pas à trouver une si grande jeune fille. D'ailleurs elle dominait tout le monde d'une bonne tête ou deux, et beaucoup de regards s'attardaient sur elle, ceux des hommes un peu plus admiratifs.

En retour, Alina s'inclina à son tour et prononça, en japonais soigneusement articulé, la formule qu'elle avait répétée tout au long du vol : Hajimemashite. Yoroshiku onegaishimasu. Elle espérait que son accent n'était pas trop maladroit. (Enchantée. Je compte sur votre bienveillance.) La surprise illumina le visage de Tanaka-san. Il lui adressa un sourire chaleureux, hocha la tête d'un air approbateur, puis lui fit signe de le suivre sans plus attendre.

Ils quittèrent ensemble l'aéroport, franchissant les portes automatiques qui s'ouvraient sur l'humidité de l'été japonais. L'air extérieur, presque mouillé et pesant, semblait s'accrocher à la peau dès le premier pas. Alina sentit une perle de sueur glisser le long de son dos, alors qu'elle respirait cette atmosphère nouvelle, si différente de tout ce qu'elle connaissait.

Tanaka-san la conduisit jusqu'à une camionnette blanche, garée au fond du parking. Il chargea son sac à l'arrière, ouvrit la portière passagère, à gauche, avec une politesse tranquille.

Ils prirent la route, s'enfonçant dans la ville d'Osaka. Alina, le front appuyé contre la vitre, découvrait un univers foisonnant : les tours de verre et d'acier s'élançaient vers le ciel, les néons coloraient les façades, et la foule animait les trottoirs dans un mouvement ininterrompu. Elle songea à Paris, à ses avenues familières, mais ici, tout paraissait plus vaste, plus dense, plus vivant. Osaka, puis Tokyo, représentaient pour elle un autre monde, presque irréel.

Au fil des kilomètres, le paysage urbain se transforma. Les grandes artères cédèrent la place à des rues plus étroites, bordées d'arbres et de maisons basses. Ils traversèrent des quartiers résidentiels paisibles, aperçurent des temples discrets dissimulés derrière des haies, des échoppes minuscules où s'activaient des commerçants. Enfin, la camionnette s'arrêta devant un vaste portail de bois sombre. Suspendu au-dessus, un panneau portait trois kanji : 清心館 – Seishin-Kan. Alina devina, grâce à ses lectures, qu'il s'agissait du « dojo du cœur pur ».

Tanaka-san descendit, ouvrit le portail qui grinça légèrement. Derrière, une cour pavée s'étendait, bordée d'un jardin zen où reposaient des pierres soigneusement disposées sur un lit de sable ratissé. Tout au fond, se dressait un bâtiment traditionnel en bois, coiffé d'un toit de tuiles noires, qui dégageait une impression de sérénité et de force.

Ils pénétrèrent dans le dojo. À l'intérieur, la fraîcheur contrastait avec la chaleur extérieure. Le sol était recouvert de tatamis impeccables, les murs blancs étaient ornés de calligraphies élégantes, et l'air portait une odeur singulière, mélange de bois, d'encens et de l'effort des pratiquants.

Ils traversèrent la grande salle d'entraînement, puis un couloir étroit, avant de gravir un escalier raide menant à l'étage. Tanaka-san fit glisser une porte et lui montra une petite chambre simple : quatre tatamis au sol, un futon roulé dans un coin, une table basse et une fenêtre donnant sur le jardin. Rien de superflu, mais une atmosphère paisible régnait dans cette pièce épurée.

En anglais, Tanaka-san lui expliqua que cette chambre serait la sienne. Il lui montra ensuite les sanitaires, la salle de bain commune ainsi que la cuisine, en prenant soin de préciser chaque usage. Enfin, il lui recommanda de se reposer ; le premier entraînement aurait lieu à seize heures précises.

Alina le remercia d'un signe de tête et d'un sourire. Tanaka-san s'inclina de nouveau, puis referma doucement la porte derrière lui.Restée seule, Alina posa son sac et s'assit sur les tatamis, laissant son regard errer par la fenêtre. Elle observa le jardin zen, les pierres silencieuses, le sable que le râteau avait sculpté en motifs ondulés, et le petit érable dont les feuilles frémissaient dans la brise.

Ses pensées la ramenèrent vers Paris, vers ses parents, vers Émilie et Quentin, qu'elle avait quittés la veille. Mais, très vite, la curiosité reprit le dessus. Elle se leva, défit son sac, commença à ranger ses affaires méthodiquement, appréciant le calme tout neuf qui l'enveloppait.Elle y était. Réellement. Au Japon. Une nouvelle étape de sa vie commençait, faite d'inconnu, de promesses et d'espérances.

Vers quinze heures trente, Alina descendit vers le dojo. Déjà, une dizaine d'élèves s'échauffaient en silence sur les tatamis, concentrés, leurs gestes précis. Elle remarqua qu'ils étaient tous asiatiques ; certains la regardèrent ouvertement, intrigués par sa présence inhabituelle. Sa taille, ses cheveux roux et ses yeux verts la rendaient immédiatement reconnaissable. Elle sentait sur elle la curiosité et l'étonnement qu'elle inspirait, mais elle tenta de ne pas s'en formaliser.

À seize heures piles, une porte coulissante s'ouvrit sans bruit. Un homme entra dans la salle. Il était de petite taille, mince, le visage marqué par l'âge et par une vie d'efforts. Son regard perçant semblait tout voir. Il portait un keikogi noir, et une ceinture noire mélée de fils rouges était nouée à sa taille.

Sensei Nakamura.

Aussitôt, tous les élèves se mirent en ligne, s'agenouillèrent et s'inclinèrent avec respect. Alina imita leurs gestes, attentive à bien reproduire la cérémonie.

Sensei Nakamura s'agenouilla face à eux. Il les salua d'un signe de tête, puis prononça quelques phrases en japonais. Alina ne comprit pas chaque mot, mais elle perçut l'importance des notions évoquées : discipline, respect, effort, des valeurs fondamentales pour la pratique du budo.

Après cette introduction, il se tourna vers elle et s'exprima en anglais, d'une voix posée. Il lui souhaita la bienvenue, rappela qu'elle venait sur la recommandation de Tanaka-sensei de Paris et exprima ses attentes quant à son engagement. Il précisa aussi que le Seishin-

Kan n'était pas un lieu destiné aux visiteurs en quête d'exotisme. L'entraînement serait exigeant, parfois rude. Si elle ne suivait pas le rythme ou manquait de détermination, il n'hésiterait pas à lui demander de repartir.

La gravité de ses paroles impressionna Alina, mais elle sentit en elle une détermination nouvelle. Elle n'était pas venue si loin pour abandonner. C'est ici que la véritable aventure avait commencé, dans ce dojo silencieux, sous le regard attentif du Sensei.Alina s'était inclinée, répondant en japonais avec respect : « Hai. Ganbarimasu. » (Oui. Je ferai de mon mieux.) Sensei Nakamura avait acquiescé d'un léger signe de tête, laissant passer dans son regard une lueur d'approbation.

L'entraînement avait débuté. Les deux premières semaines s'étaient révélées d'une rigueur extrême. Alina pensait être préparée. À Paris, elle s'entraînait six jours sur sept, quatre à six heures par jour. Elle était championne de France, reconnue pour sa technique, sa rapidité, sa force.

Mais ici, tout était différent, plus dur, plus intense et empreint de solennité.Le rythme était implacable. Les journées s'ouvraient sur une séance à six heures du matin, deux heures de pratique intense. Après une courte pause, l'entraînement reprenait, repas de céréales, et de seize à vingt heures, sans interruption. Les samedis étaient aussi exigeants, entraînement spécial de huit heures à dix-huit heures, avec seulement une heure consacrée au déjeuner.

Les exercices étaient répétitifs, épuisants. Mille coups de poing, mille coups de pied. Les mêmes katas, sans cesse répétés, jusqu'à ce que chaque geste soit d'une précision irréprochable. Ici, l'approximation n'avait pas sa place. Il fallait atteindre la perfection.

Jamais Sensei Nakamura ne laissait échapper un sourire. Ses corrections étaient silencieuses, parfois marquées d'un geste sec ou d'un regard perçant. Lorsqu'un élève persistait dans l'erreur, il élevait la voix, corrigeait plus durement. Si cela ne suffisait pas, il le faisait recommencer. Dix fois. Vingt fois. Aussi longtemps que nécessaire.Quant aux autres élèves, ils ne parlaient pas. Ils s'appliquaient à s'entraîner, sans échanger la moindre parole superflue, sans plainte, sans détour. Seuls l'effort, la sueur, et parfois la douleur les unissaient.

Alina souffrait de la tête aux pieds. Ses muscles la brûlaient, ses articulations craquaient. Ses mains et ses pieds s'étaient durcis de

callosités. La nuit, elle dormait d'un sommeil lourd, sans rêves, terrassée par la fatigue.Mais elle tenait bon. Elle s'était juré de ne pas abandonner, pas après tout ce chemin parcouru.

Et l'entraînement continua, au bout de deux semaines, elle avait commencé à percevoir un changement. Les routines répétitives commençaient à porter leurs fruits. Des cals s'étaient formés sur ses mains et ses pieds, elle pouvait frapper plus fort, plus longtemps. Un jour, alors qu'elle s'entraînait à frapper sur les planches de bois enroulées de corde, le bois cassa net, se fendant jusqu'au bout. Tous les élèves s'arrêtèrent instantanément, Senseï s'approcha, resta silencieux un moment et murmura : « Perfect hit, un coup parfait… »

Le soir, Sensei Nakamura l'appela à la fin du cours. Il lui confia qu'elle progressait. Sa technique s'était affirmée, son esprit aussi.Puis il avait ajouté une phrase qui l'avait marquée : « Tu es forte. Mais tu ne comprends pas encore ce qu'est la vraie force. Tu en as eu un aperçu quand tu as brisé la planche. »

Alina avait eu envie de demander ce qu'il voulait dire, mais il s'était déjà éloigné, silencieux.

Ce soir-là, elle s'était interrogée assise sur son lit, se posant mille questions. Qu'était-ce que la force, au fond ? Elle croyait savoir : la technique, la vitesse, la puissance, la victoire. Elle comprit ce qui s'était passé cet après-midi, c'était la technique parfaite, la combinaison entre vitesse et force qui lui avait permis de trouver la fréquence exacte pour casser le bois.

À la fin du deuxième mois, Sensei Nakamura avait réuni tout le monde pour faire une annonce. Alina passerait l'examen du deuxième dan le dernier samedi du stage.L'épreuve se tiendrait devant un jury de trois senseis, dont Nakamura lui-même. Elle devrait démontrer sa maîtrise des katas avancés, combattre plusieurs adversaires, et répondre à des questions sur la philosophie du karaté.

Alina ressentait une certaine appréhension. Deux mois de préparation ? C'était peu. Les autres candidats se préparaient depuis des années.Mais Sensei Nakamura lui avait affirmé qu'elle était prête. Il n'aurait pas proposé l'examen sinon.

Le jour de l'examen était arrivé.

Alina s'était réveillée à l'aube, le ventre noué par l'angoisse. Cette

nuit-là, c'étaient les bras de Yuki qui l'avaient bercée et réconfortée, elle lui avait caressé les cheveux et le visage jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Elle avait avalé un petit-déjeuner léger, puis avait enfilé son karategi le plus blanc, soigneusement repassé.

Le dojo était déjà en place. Le jury, trois senseis, alignés, impassibles.

Ils étaient cinq candidats. Alina était la seule femme, la seule étrangère, la plus jeune, la plus grande. Elle passa en troisième.

D'abord, les katas. Elle avait exécuté Bassai Dai, puis Kanku Dai. Chaque mouvement, chaque respiration comptait. Peu à peu, elle avait cessé de réfléchir, s'abandonnant au rythme du kata, ne faisant plus qu'un avec lui.

Ensuite, les combats. Trois adversaires, tous des hommes, tous deuxième dan ou plus. Alina s'était jetée dans l'action, concentrée. Elle avait remporté le premier combat, perdu le second, puis terminé le dernier sur une égalité.

Enfin, l'entretien. Heureusement, les questions étaient posées en anglais. Elles portaient sur les principes fondamentaux du karaté : respect, discipline, maîtrise de soi. Alina avait répondu avec application, choisissant chaque mot avec soin.

Derrière la tension, sous la fatigue, elle sentait qu'un pas avait été franchi. À ce moment-là, le résultat de l'examen n'avait plus réellement d'importance pour elle. Au fil de l'épreuve, dans l'effort soutenu et la persévérance,

Alina avait découvert quelque chose de bien plus précieux qu'un simple succès : une force nouvelle, enracinée au plus profond d'elle-même, bien différente de la victoire attendue. Cette force, silencieuse et intime, la poussait à continuer, à se dépasser, à croire en ses capacités au-delà des limites imposées par le doute.

Puis, le silence tomba brusquement sur la salle. Tout s'immobilisa ; le jury se leva pour délibérer, laissant derrière lui une tension palpable. Une demi-heure s'écoula, interminable, comme si le temps s'étirait indéfiniment. Les candidats restaient à genoux, le souffle court, plongés dans leurs pensées, chacun mesurant l'enjeu de l'instant. Aucun mot n'était prononcé, seuls les regards échangés trahissaient l'inquiétude et l'espoir.

Lorsque le jury fit son retour, tous les regards se tournèrent vers

Sensei Nakamura, dont la voix grave brisa le silence. Il énonça les résultats, un par un, avec solennité. Trois candidats avaient réussi. Deux n'avaient pas franchi l'étape. Alina entendit son nom : Alina Moreau. Deuxième dan. C'est accordé.

À cet instant, son cœur s'emballa ; elle s'inclina profondément, tentant de maîtriser l'émotion qui montait en elle. Elle sentit les larmes affleurer, mais les retint avec dignité. C'était accompli. À dix-sept ans, elle venait d'obtenir son deuxième dan de karaté, fruit de tant de travail et de détermination.

Sensei Nakamura la reçut une dernière fois dans son bureau, un lieu chargé de souvenirs. Il lui remit son diplôme, symbole concret de son accomplissement, puis la regarda longuement, avec une gravité bienveillante. Il lui adressa alors ces mots, qu'elle grava dans sa mémoire : « Tu es forte, Alina. Mais rappelle-toi toujours : la vraie force, ce n'est pas de battre les autres. C'est de se battre soi-même. »

Alina s'inclina respectueusement, touchée par la justesse de cette leçon. Elle se promit de ne jamais oublier ces paroles, conscientes qu'elles la guideraient bien au-delà du tatami.

Le 2 septembre, Alina atterrit à Roissy. Dès qu'elle aperçut ses parents dans le hall d'arrivée, elle sentit une vague de soulagement l'envahir. Elle courut vers eux, se jeta dans leurs bras ; la fatigue accumulée par les semaines d'entraînement et les émotions de l'examen sembla soudain s'évaporer, remplacée par une joie simple et profonde. Ses parents l'enlacèrent, fiers et émus de retrouver leur fille transformée.

Émilie et Quentin, sa sœur de cœur et son petit copain, étaient venus eux aussi. Ils la saluèrent avec enthousiasme, la serrant dans leurs bras, se réjouissant de son retour. Ils lui dirent combien elle leur avait manqué et qu'ils étaient impatients de tout entendre sur son séjour et ses exploits. Alina leur adressa un sourire sincère, reconnaissante pour leur présence. Oui, elle leur raconterait tout, les défis surmontés, les rencontres, les doutes, les instants de bonheur aussi. Mais pas tout de suite. Pour l'instant, elle aspirait seulement à rentrer chez elle, à retrouver Paris, à réintégrer ce quotidien dont elle avait tant rêvé pendant son absence.

Les championnats d'Europe à Prague approchaient, prévus dans deux semaines à peine. Mais en cet instant précis, Alina n'était rien de plus qu'une jeune fille de dix-sept ans, revenue d'un long voyage, marquée par l'expérience, renforcée par chaque épreuve traversée.

Elle se sentait différente, grandie, prête à affronter de nouveaux défis.

Elle s'appelait Alina Moreau. Elle mesurait un mètre quatre-vingts. Double championne de France. Deuxième dan de karaté. Première dan de judo. Forte de son parcours, elle se sentait résolument prête pour la suite, confiante dans la force qu'elle avait découverte en elle-même. Elle avait fait un stage d'arts martiaux au Japon.

Chapitre 6 : révélations.

Dans la voiture qui les reconduisait chez eux, Alina observait le paysage défiler sans vraiment

le voir, plongée dans un tourbillon de pensées confuses. Ses parents, installés à l'avant, discutaient paisiblement de sujets anodins, échangeant des anecdotes ou commentant la météo, sans sembler remarquer l'atmosphère plus tendue qui régnait à l'arrière. À gauche, Quentin ne tenait pas en place. Il gardait sa main droite serrée dans celle d'Alina avec insistance, tandis que de l'autre, il cherchait à réduire la distance entre eux, profitant du peu d'espace disponible sur la banquette. À deux reprises, sa main effleura le haut du corps d'Alina, s'aventurant un peu trop près d'elle. La deuxième fois, elle retira brusquement sa main et le repoussa, murmurant d'une voix ferme mais basse : « Quentin, ça suffit ! Laisse-moi tranquille, tu exagères. » Pris de court, Quentin la fixa, surpris par sa réaction, puis détourna le regard vers la vitre, vexé, et se mura dans un silence boudeur.

Sur la droite, Emilie n'avait rien manqué de la scène. Elle jeta un regard attentif à Alina, cherchant à comprendre ce qui se passait, et lui souffla discrètement : « Qu'est-ce qu'il se passe ? » Alina soupira, se sentant à la fois fatiguée et soulagée d'avoir mis un terme à l'insistance de Quentin. Elle passa un bras autour des épaules d'Emilie, qui se rapprocha d'elle, visiblement inquiète.

Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrêta devant les maisons d'Emilie et de Quentin. Ce dernier, encore froissé par la réaction d'Alina, descendit sans un mot, le visage fermé. Alina, ne souhaitant pas le laisser sur une mauvaise impression, tenta de le réconforter par quelques mots gentils, espérant apaiser la tension. Elle se rendit alors compte qu'elle n'avait pas vraiment pensé à lui pendant leur séparation, comme si son absence ne lui avait pas manqué. Elle l'appréciait, bien sûr, mais d'un attachement tranquille, presque routinier, comme une présence familière dont on ne saurait se passer, mais qui ne bouleverse pas le cœur.

Quentin, toujours vexé, tendit la joue pour un baiser d'au revoir, jetant un dernier regard blessé. Les parents échangèrent un regard, un peu déconcertés, mais ils préférèrent garder pour eux leurs

interrogations et ne rien dévoiler de ce qu'ils venaient de percevoir. Durant le dîner, Alina ne cessa de parler, animée par un enthousiasme débordant. Elle relata en détail presque toutes ses aventures. Elle présenta fièrement son diplôme de deuxième Dan à ses parents, évoqua le respect qu'elle portait à ses Senseï, raconta un peu sa vie avec Yuki, et décrivit avec humour la planche qu'elle avait brisée sous les yeux ébahis de ses camarades.

Son père, impressionné, lui lança sur un ton mi-sérieux, mi-amusé, qu'elle finirait sans doute sur un plateau de télévision, invitée à démontrer sa force en brisant des briques devant les caméras. Sa mère, tout sourire, ajouta en plaisantant que l'idée n'était pas si saugrenue : il y avait peu de temps, une agence de mannequins les avait contactés en prétextant vouloir l'inviter à une émission de sport. Mais très vite, elle avait compris que ce qui intéressait surtout l'agence, ce n'étaient pas les exploits sportifs d'Alina, mais bien son apparence. L'homme au téléphone avait insisté sur l'importance de séances photos en tenue de sport, mentionnant même les vestiaires et les douches. Léa, un peu méfiante, avait aussitôt mis fin à la conversation, mais elle avait tout de même conservé le numéro, au cas où sa fille manifesterait de la curiosité. "Hors de question !" Réagit vivement Alina, le visage fermé par une légère irritation.

La soirée avançait et il fallut bientôt songer à aller se coucher. Progressivement, l'excitation d'Alina retomba, ses phrases se firent plus espacées, puis elle se tut complètement. "Allez, zou, au lit, jeune guerrière," souffla son père, d'une voix douce. Alina les embrassa tendrement, se glissa sous la douche, puis s'arrêta devant le miroir embué. A travers la buée, elle distingua une jeune fille aux cheveux flamboyants, aux yeux verts étincelants, avec un regard singulier, presque envoûtant. Son petit nez retroussé, les taches de rousseur qui parsemaient tout son visage, et ses lèvres naturellement rouges lui donnèrent soudain une allure presque étrangère à ses propres yeux. Son regard descendit lentement sur ses épaules arrondies par l'effort, sa poitrine affirmée, ses hanches à la fois féminines et athlétiques. Elle se surprit à penser, non sans gêne : "Stop, je suis en train de me dire que cette nana n'est pas mal du tout…" Un peu de modestie, ma chère.

Alina gagna sa chambre, s'allongea, mais le sommeil la fuyait. Elle se promit mettre les choses au point avec Quentin la semaine suivante. Rien qu'à cette pensée, elle sentit poindre une culpabilité diffuse. Elle devait être honnête avec ce garçon. Elle savait combien il tenait à elle

; elle se demanda si elle n'aurait pas dû mieux prendre en compte ses sentiments. Toutes ces questions tourbillonnaient dans son esprit alors qu'elle cherchait le sommeil. La frontière lui semblait floue et mouvante. Puis, le sommeil finit par l'emporter, non sans lui offrir des rêves étranges. La nuit se poursuivit, peuplée de figures confuses.

Au matin, Alina s'éveilla avec une sensation inhabituelle. Ce n'était pas simplement la fatigue d'un long voyage, mais plutôt une inquiétude sourde, comme un nœud au creux du ventre. Elle descendit prendre son petit-déjeuner dans le silence, tandis que sa mère l'observait avec curiosité, cherchant peut-être à deviner ce qui agitait sa fille. Son père, quant à lui, était déjà parti à une réunion à l'Inspection Académique, laissant derrière lui une maison encore imprégnée du calme matinal.

Alina avait senti dès le matin que cette journée serait différente des autres. Quelque chose en elle s'était modifié, de façon irréversible. Face à elle, Léa posa sa tasse avec douceur et lui demanda si tout allait bien, si le décalage horaire ne la mettait pas à bout. Alina répondit que oui, prétextant la fatigue du voyage, mais au fond d'elle, elle savait que ce n'était pas du tout ça. Ce qui la troublait, c'était ce tumulte intérieur, ce désordre de pensées qui s'entrechoquaient depuis la veille, comme une tempête qui refusait de s'apaiser.

Après avoir tourné en rond dans l'appartement, elle téléphona à Émilie vers dix heures. À peine avait-elle composé le numéro qu'Émilie décrocha, sa voix chaleureuse à l'autre bout du fil. Sans hésiter, elle proposa de se retrouver au café de la rue Soufflot, leur refuge, ce lieu familier où elles avaient partagé tant de souvenirs, de rires et de secrets, assises à leur table favorite près de la grande baie vitrée. Là, le temps semblait parfois suspendu, et tout semblait plus facile à dire.

Une heure plus tard, Alina était installée face à son amie. Deux expressos fumaient entre elles, répandant un parfum rassurant. Émilie tenait sa tasse à deux mains, attentive, mais Alina percevait une légère inquiétude dans son regard. L'air pourtant chargé de la patience d'une amie prête à écouter, quoi qu'il arrive. Alina hésita, ne sachant comment commencer. Seul le tintement monotone de la cuillère dans sa tasse rompait le silence, écho à son agitation intérieure.

Ce fut Émilie qui, d'un geste doux, posa sa main sur celle d'Alina pour arrêter ce mouvement nerveux. Elle lui assura qu'elle pouvait

tout raconter, sans crainte, qu'elle resterait à ses côtés, que rien ne viendrait jamais altérer leur amitié.Alina leva enfin les yeux. Dans les prunelles chaleureuses d'Émilie, elle lut une confiance absolue, une affection profonde, offerte sans conditions. Ce regard la rassura, et elle trouva le courage de se confier.

Alina poursuivit, osant mettre en mots ses doutes les plus profonds. Elle avoua ne plus rien comprendre à ce qu'elle ressentait, « Alina, je t'aime, grande sœur ! – Moi aussi, petit bouchon » Elles éclatèrent de rire, leur complicité retrouvée. Le fou rire les prit, attirant l'attention des tables voisines : « Veuillez nous excuser, ma frangine est folle. »

La conversation reprit, sérieuse. Alina confia aussi le trouble devant son propre reflet, cette façon nouvelle de se trouver jolie, et l'agacement que lui causait Quentin, ses gestes devenus envahissants. Alina admit qu'elle ne savait plus qui elle était, ni ce qu'elle désirait vraiment.

Quand elle eut terminé, elle demeura silencieuse, les yeux fixés sur son café devenu froid. Émilie, après un long silence, inspira profondément. Puis, d'une voix calme, elle prononça des mots simples mais essentiels, qui apaisèrent aussitôt Alina.

Un profond soulagement envahit Alina, comme si un poids invisible s'envolait de ses épaules. Elle répondit par un sourire timide, puis, d'une voix hésitante, elle demanda comment on pouvait être sûr de qui l'on est vraiment, comment on savait ce que l'on ressentait pour de bon.Émilie haussa les épaules avec simplicité, l'air de dire que la réponse était évidente. Elle expliqua qu'il n'existait qu'une seule manière de le découvrir : il fallait vivre, essayer, écouter son corps et son cœur, se donner le temps de comprendre. Mais, selon elle, l'essentiel était d'être honnête, d'abord envers soi-même, puis envers les autres.

Alina acquiesça lentement, prenant le temps de peser chaque mot. Puis, presque à voix basse, elle avoua qu'elle pensait devoir revoir Quentin, pour essayer, pour vérifier si elle éprouvait encore quelque chose pour lui, ou si tout était vraiment terminé entre eux, sans retour possible.Émilie fronça les sourcils, visiblement soucieuse. Elle lui demanda si elle faisait cela uniquement pour elle, ou aussi pour Quentin. Car si c'était seulement pour se rassurer, ce n'était pas juste pour lui, et il méritait mieux que d'être utilisé comme une simple confirmation.

Alina baissa les yeux, mal à l'aise. Elle savait qu'Émilie disait vrai,

même si elle avait du mal à l'admettre. Pourtant, elle ressentait le besoin de comprendre, de trouver des réponses à ses propres doutes.Émilie poussa un soupir et lui conseilla de faire attention, de ne rien promettre à la légère, et surtout, de ne pas donner de faux espoirs à Quentin si, au fond d'elle, elle sentait déjà que leur histoire était finie. Elle lui rappela doucement que la sincérité était la clé, même si cela faisait mal.

Deux jours plus tard, Alina retrouva Quentin. Il l'avait appelée la veille ; il semblait encore un peu froissé à cause de ce qui s'était passé dans la voiture, mais il se réjouissait à l'idée de la revoir. Ils s'étaient donné rendez-vous dans un petit parc, à quelques rues de chez lui, en fin d'après-midi, alors que la lumière dorée du soleil filtrait à travers les arbres.

Quentin arriva avec un large sourire et un bouquet de roses, qu'il tendit à Alina d'un geste maladroit mais touchant. Elle accepta les fleurs, un peu gênée, ne sachant pas trop comment réagir face à tant d'attention. Ils s'assirent ensuite sur un banc, à l'ombre d'un grand chêne, laissant le silence s'installer un instant.

Quentin brisa la glace en lui confiant qu'elle lui avait manqué, que ces deux mois lui avaient paru interminables, et qu'il avait pensé à elle chaque jour. Il posa sa main sur la sienne, la regardant avec une sincérité désarmante, mélange d'espoir et de tendresse.Le cœur d'Alina se serra. Quentin était d'une gentillesse rare, il ne cachait rien de ce qu'il ressentait. Elle se rendit compte qu'il était peut-être trop sincère, trop confiant en l'avenir, là où elle-même doutait de tout.

Elle répondit qu'il lui avait manqué aussi, même si, au fond, ce n'était pas tout à fait vrai. Puis, pour échapper à cette situation pesante, elle proposa d'aller marcher un peu à travers le parc.Ils parcoururent lentement les allées bordées de buissons et de fleurs, main dans la main. Quentin se mit à parler de ses examens, de sa première année à la faculté, de ses projets pour l'été, évoquant des voyages, des soirées entre amis, des envies d'ailleurs. Alina l'écoutait distraitement, perdue dans le flot confus de ses propres pensées, cherchant des signes, des certitudes qu'elle ne trouvait pas.

Au détour d'un sentier, Quentin s'arrêta près d'un petit bosquet isolé, à l'abri des regards, et attira doucement Alina contre lui. Il l'embrassa, d'abord avec douceur, puis avec plus d'intensité, comme s'il voulait rattraper le temps perdu et effacer ses doutes. Sa main

glissa lentement dans son dos, remonta jusqu'à sa nuque, puis il tira délicatement sur ses cheveux, cherchant à retrouver la complicité qu'ils partageaient autrefois.Alina se laissa faire, partagée entre la nostalgie de ce qu'ils avaient vécu et l'incertitude de ce qu'elle voulait vraiment.

Le contact de Quentin lui semblait à la fois familier et lointain, comme une mélodie dont elle aurait oublié la suite. Malgré ses efforts, elle ne parvenait pas à retrouver la chaleur d'autrefois. Tout en elle vacillait, comme si un vent invisible menaçait de la faire tomber à chaque instant. Elle avait peur de blesser Quentin, redoutait de voir la tristesse envahir son regard, mais elle sentait qu'elle ne pouvait plus continuer à se mentir à elle-même, ni à lui.

Quand il se pencha vers elle et posa ses lèvres sur les siennes, Alina répondit à son baiser, presque machinalement, cherchant à retrouver ce qu'elle avait cru ressentir autrefois. Le souvenir du désir, du plaisir, tout ce qui, avant, lui semblait naturel, lui échappait à présent. Elle s'appliquait à retrouver cette chaleur, ce frisson, comme on tente de réveiller une sensation oubliée.

Quentin, de son côté, s'accrochait à elle. Son baiser se fit plus pressant, il chercha sa langue, sa main glissa le long de sa taille pour venir se poser sur ses hanches. Il la serra contre lui avec une intensité presque désespérée, comme s'il voulait la retenir, la ramener à lui. À cet instant, Alina comprit. Oui, c'était agréable, son corps répondait, elle sentait la chaleur monter en elle. Ce n'était pas ce besoin irrépressible de se perdre dans l'autre, de s'oublier dans une étreinte. Tout simplement l'amour n'était paslà. Oui elle pouvait avoir envie de lui, d'ailleurs son corps n'était pas indifférent à ses baisers, ses caresses, son étreinte, elle sentait le désir monter.

Quentin finit par s'arrêter, le souffle un peu court, le regard brillant d'espoir et d'attente. Il lui proposa d'aller chez lui, lui confiant que ses parents n'étaient pas là. Alina sentit une hésitation la traverser. Elle savait exactement ce qu'il espérait : une nuit ensemble, enfin, comme un aboutissement de leur histoire. Mais elle n'arrivait pas à se projeter dans cette intimité, pas avec lui, pas dans ces circonstances.

Elle lui répondit d'une voix tremblante qu'elle ne savait pas, qu'il lui fallait un peu de temps. Elle avait besoin de réfléchir. Le visage de Quentin se referma aussitôt, son sourire s'effaça, remplacé par une expression d'incompréhension mêlée de déception. Il lui demanda si quelque chose n'allait pas, s'il avait mal agi dans la voiture, s'il avait été trop brusque ou maladroit.

Alina secoua la tête, cherchant ses mots. Non, ce n'était pas ça. Elle avait simplement besoin de temps pour comprendre ce qu'elle ressentait, pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Mais Quentin insistait, refusant de lâcher prise. Il voulait comprendre ce qui la rendait si distante depuis son retour, voulait savoir ce qui s'était passé, ce qui lui échappait.

Les mots affluaient en Alina, luttant contre le barrage de sa gorge nouée. Elle ne pouvait plus se taire, plus continuer à faire semblant, elle sentait que ce n'était pas juste, ni pour lui, ni pour elle. Elle prit une grande inspiration, les mains moites, et lui dit qu'il fallait qu'ils parlent sérieusement.

Ils allèrent s'asseoir sur un banc, à l'écart. Alina fixait ses mains, incapable de croiser son regard. Quentin, à côté d'elle, restait silencieux, replié sur lui-même. Elle commença à parler, lentement, choisissant chaque mot avec soin. Elle lui expliqua qu'elle l'aimait bien, qu'elle tenait sincèrement à lui, qu'il était quelqu'un de bien, qu'ils avaient partagé de beaux souvenirs, qu'elle ne regrettait rien de ce qu'ils avaient vécu ensemble.

Mais Quentin la coupa, d'une voix sèche. Il ne voulait pas entendre ce genre de discours. Pour lui, ces mots annonçaient immanquablement une rupture, un adieu déguisé. Il sentit la menace planer, et refusa de se voiler la face.Alina resta muette quelques secondes, puis hocha la tête, les larmes lui montant aux yeux. Oui, c'était bien ça. Elle n'arrivait plus à continuer, à prétendre que tout allait bien. Elle se sentait étrangère à elle-même.Quentin se figea, la mâchoire crispée. Il chercha à comprendre ce qu'il avait fait de travers, s'il avait commis une erreur irréparable. Il voulait savoir pourquoi elle le quittait, ce qui justifiait ce brusque éloignement.

Alina le regarda avec douceur. Elle lui assura qu'il n'avait rien fait de mal, au contraire. Elle lui expliqua que le problème venait d'elle, de ce qu'elle avait découvert sur elle-même. Elle avait changé, sans l'avoir voulu, et ce qu'elle ressentait pour lui n'était plus le même, elle ne retrouvait plus cette connexion qui les unissait auparavant.

Alina se leva à son tour, cherchant à le retenir, que tout cela était bien plus complexe, qu'elle-même avait été surprise par ce qu'elle avait découvert au fond d'elle-même. Elle voulait qu'il comprenne qu'il ne s'agissait pas d'un manque de respect ou d'un simple écart.Alors, elle lui proposa quelque chose de terrible qu'elle allait regretter longtemps : S'il voulait, là, elle pouvait le suivre chez lui, elle ne l'aimait plus d'un amour aussi profond que le sien, mais elle

pouvait encore avoir envie de lui et elle pouvait, s'il le voulait, lui offrir ce qu'elle avait de plus précieux, qu'il soit sa première fois, mais qu'il réfléchisse bien, cela serait certainement une soirée d'adieu .

Il la regarda, amer : « Tu veux me quitter, mais tu veux qu'on fasse l'amour avant ? – Je sais que tu en as envie plus que tout. – Oui, mais après, comment je vais faire ? – Je ne suis pas la seule fille de Paris, il y en a d'autres. -Oui, mais c'est toi que je veux ! » Il commençait à s'énerver, mais elle voyait bien qu'il était tenté. Elle lui dit que ce n'était pas obligé, qu'il pouvait refuser, mais que là, elle en avait envie. Elle vit bien que son regard se teintait d'espoir, cependant elle voulait peut-être savoir si elle pouvait encore éprouver du plaisir. Dans son esprit, une toute petite voix lui criait «Arrête ! », mais elle ne l'entendait pas.

Il hocha la tête, juste lui dit : « viens, alors ». Quand ils arrivèrent à l'appartement, sans rien dire, il la conduisit dans sa chambre, hésitant. Elle se déshabilla, se tint nue devant ses yeux émerveillés et vit son désir monter. Elle n'en était pas indifférente, ils se rapprochèrent et commencèrent à se caresser et s'embrasser. Son plaisir était là, mais son esprit ne suivait pas. Cependant, elle savait qu'elle ne pouvait pas le laisser comme ça, il était trop tard et elle le laissa continuer. La vague arriva, les emporta, lui très loin, elle moins.

Il s'endormit dans ses bras, souriant, alors qu'elle était en train de penser qu'elle avait fait la plus belle connerie de sa vie. Elle resta comme ça avec son beau corps d'homme étendu contre elle, pendant qu'elle réfléchissait.. Mais cette réponse allait avoir un prix douloureux, elle commençait à le craindre…Il dormait toujours, alors elle se dégagea de son étreinte passionnée, se rhabilla, laissa un mot « Oublie-moi » et sortit dans la rue.

Elle alla chez Emilie, salua sa mère quand elle lui ouvrit. Puis elle demanda si Emilie était là, oui, et si elle pouvait la voir. Emilie se leva quand elle entra dans sa chambre, porte ouverte, et Alina se jeta dans ses bras en pleurant. « Qu'est-ce qu'il y a, ma grande ? - j'ai fait une connerie, j'ai couché avec Quentin. Et c'est fini avec lui. » Emilie se recula, interdite : « Tu es folle ! – Il me faisait tellement pitié, je voyais qu'il en avait tellement envie, et on a passé des bons moments ensemble, je voulais le rendre heureux une dernière fois. »

Alina n'avait jamais vu Emilie aussi en colère : « Vite, viens avec moi. Maman, on a besoin de toi,

Alina, appelle ta mère, tout de suite, dis-luide nous retrouver tout de suite chez Quentin, elle connaît

l'adresse – oui, mais pourquoi ma mère ? » Emilie soupira, excédée : « parce que ta mère, espèce de

sœur idiote et inconsciente, est infirmière et on risque d'avoir besoin d'elle ! »

Ils partirent à toute vitesse, entrèrent dans l'appartement, se dirigèrent en courant vers la chambre. Quentin n'était plus là. Des meubles renversés et un miroir taché de sang témoignait de sa détresse quand il s'était réveillé seul, dans le lit où l'amour de sa vie était nue contre lui quelque instants auparavant. « vite, la salle de bain ! » Il était là, allongé par terre, plein de boites de cachets de toute sorte vides autour de lui.

Léa, la mère d'Alina les avait rejoints et n'avait pas perdu de temps : elle avait mis Quentin sur le côté, et le faisait vomir pendant que la mère d'Emilie appelait les secours. Alina était prostrée par terre répétant sans arrêt : « mais qu'est-ce que j'ai fait ? » « Je suis folle. Je suis mauvaise… » Emilie la consolait du mieux qu'elle pouvait, alors que pour la première fois de sa vie, elle avait envie de frapper son amie.

Alors les choses avaient suivi leur cours. Les pompiers étaient arrivés et l'avaient emmené en Gastrologie où on lui avait fait des lavages d'estomac. Les parents de Quentin étaient arrivés, au début agressifs, puis soulagés ensuite lorsqu'ils avaient compris que leur fils était hors de danger. Alina avait fait une crise de nerfs, écrasée par la culpabilité et avait aussi dû être mise en observation. Elle pleurait sans arrêt, tantôt dans les bras de son père, de sa mère ou d'Emilie. Quentin avait repris conscience, mais il semblait vidé de toute énergie, entouré de ses parents à qui il souriait faiblement.

Le lendemain, Alina retourna au dojo, discrètement, se mit en tenue et s'entraîna cours après cours, judo, karaté, jusqu'à épuisement et que les professeurs interviennent et lui disent d'arrêter. Ses parents vinrent la chercher, la nourrirent comme un bébé, la couchèrent, restèrent près d'elle une bonne partie de la nuit. Elle dormit sans rêves un jour et demi.

Deux jours après, accompagnée d'Emilie qui l'attendait dehors, elle revit Quentin dans l'après-midi, franchit le regard noir de ses parents

et se présenta à lui, le suppliant de la pardonner de lui avoir fait tant de mal. Il la regarda dans les yeux et lui dit simplement : « Oui, mais maintenant, va-t'en. » Elle partit la tête basse et suivit Emilie jusqu' à leur café où elles discutèrent longtemps.

Chapitre 8 : Choix

Paris, septembre 1989

Ces trois jours s'étaient écoulés lentement, chacun paraissant plus long que le précédent pour Alina. Elle se réveillait chaque matin sans comprendre comment elle avait pu trouver le sommeil. Elle mangeait ce qu'on lui posait devant elle, sans réellement en sentir le goût. Elle s'habillait machinalement, répondait d'un mot ou deux lorsqu'on lui adressait la parole. En vérité, elle n'était plus vraiment là. Son corps continuait par habitude, par réflexe, mais son esprit s'était retiré, réfugié derrière un mur qu'elle avait dressé elle-même pour ne plus rien ressentir.

Ses parents faisaient tout pour ne pas la brusquer. Le matin, sa mère tentait de la réconforter du seul moyen qu'elle connaisse : en préparant tous les plats préférés d'Alina. Crêpes au chocolat, pain perdu, grosses tartines de confiture de framboise maison. Toutes ces choses de son enfance. Alina en goûtait à peine, se contentant de déplacer la nourriture sur son assiette et d'avaler quelques bouchées pour donner le change. Son père, lui, essayait d'engager la conversation au petit-déjeuner, parlant de l'actualité, des Jeux olympiques de Séoul l'année précédente, du nouveau gouvernement, de tout et de rien, simplement pour briser le silence. Mais leurs échanges tournaient court après quelques phrases. Alina se contentait de répondre par « oui », « non », « peut-être ».

Elle savait qu'ils étaient inquiets. Elle le voyait à leur façon de se mouvoir autour d'elle, aux regards anxieux qu'ils échangeaient au-dessus de sa tête, pensant qu'elle ne les remarquait pas. Ils avaient peur qu'elle s'effondre complètement. Peur qu'elle ne se relève jamais de ce qui s'était passé avec Quentin. Peur que leur fille, celle qui avait toujours su se battre, avec ses yeux verts, soit désormais brisée pour de bon.

Le mardi matin, Alina s'était réveillée avant l'aube. Six heures. L'heure de courir. Son réveil n'avait pas encore sonné, mais son corps savait, des années de discipline l'avaient formée ainsi. Elle était restée quelques minutes dans l'obscurité, à écouter le silence de l'appartement, le bruit lointain d'une voiture dans la rue. Puis,

soudain, elle s'était levée, comme si elle devait fuir ses propres pensées.

Elle avait enfilé son vieux survêtement—celui qui s'arrêtait trop haut sur les chevilles, celui qu'elle aurait dû remplacer depuis longtemps mais qu'elle gardait malgré tout. Ses baskets étaient usées sur les côtés. Elle était descendue l'escalier en prenant soin d'éviter la troisième marche, celle qui grinçait. Dehors, Paris dormait encore. Le ciel était d'un gris pâle, ce moment suspendu entre la nuit et le jour, où la ville semble retenir son souffle.

Ses pas l'avaient menée sur son itinéraire habituel, sans qu'elle ait besoin d'y penser. La rue Mouffetard était déserte, les volets clos, les poubelles alignées devant les boutiques. Le marché n'ouvrirait pas avant deux heures. Elle avait accéléré l'allure, puis s'était mise à courir. Pas à son rythme ordinaire— régulier, maîtrisé. Non, cette fois, c'était différent. Elle courait trop vite, comme si elle pouvait distancer ce qui la poursuivait.

Le Panthéon se dressait dans la lumière grise, mais elle ne ralentit pas comme à son habitude. Elle poursuivit sa course, descendit vers les jardins du Luxembourg. Les grilles étaient encore fermées, mais elle longea le mur, continua d'avancer. Trois kilomètres, comme d'ordinaire. Mais elle ne s'arrêta pas. Six kilomètres. Neuf. Ses poumons la brûlaient, son cœur cognait dans sa poitrine, ses jambes menaçaient de céder. Pourtant, elle continuait.

Elle courait pour ne plus penser. Elle courait parce que la douleur de son corps, celle qu'elle pouvait comprendre, celle qu'elle pouvait contrôler, était préférable à l'autre. Celle qui lui tordait l'estomac chaque fois que le visage de Quentin lui revenait en mémoire, avec son regard plein d'amour et d'espoir. Celle qui la réveillait la nuit, avec l'image de son corps sur le carrelage de la salle de bains, entouré de boîtes de comprimés vides.

Lorsqu'elle rentra enfin, trempée de sueur, les jambes tremblantes, si épuisée qu'elle tenait à peine debout, son père l'attendait dans la cuisine. Il était assis à la table, encore en pyjama, une tasse de café fumant devant lui. Il avait dû l'entendre rentrer. Il ne disait rien. Il s'était simplement levé, avait traversé la cuisine, puis l'avait prise dans ses bras.

Alina sentit les larmes monter, brûlantes, tout au fond, derrière ses

paupières. Sa gorge se serra. Mais elle les retint. Encore une fois. Comme toujours. Parce qu'elle savait que si elle commençait à pleurer, rien ne pourrait l'arrêter. Elle resta donc immobile, coincée dans les bras de son père, respirant cette odeur de café et d'après-rasage qu'elle connaissait parfaitement, s'accrochant à ce repère solide.

Lorsqu'il la relâcha, il lui demanda à voix basse si elle comptait s'entraîner aujourd'hui. Sa voix était douce, sans reproche, il s'agissait simplement d'une question.Elle acquiesça. Oui. Elle n'avait pas le choix. Prague approchait. Deux semaines. Quatorze jours pour s'entraîner, se reconstruire, retrouver Alina Moreau, la karatéka. Quatorze jours pour se rappeler qui elle était.

À quatorze heures, après le Lycée, elle franchit les portes de l'INSEP. Le bâtiment, massif et familier, reflétait le gris du ciel de septembre sur ses vitres. Elle traversa le hall, salua le gardien qui lui adressa son sourire habituel, à la fois complice et encourageant. Dans les couloirs, elle croisa d'autres athlètes, certains en jogging, d'autres déjà en tenue, tous plongés dans leurs pensées, concentrés sur leur objectif.

Dans les vestiaires, une dizaine de filles étaient déjà en train de se changer. Même ambiance que d'habitude, des éclats de voix, des discussions qui se croisaient. Mais quand elle entra, tout se tut un instant. Puis les conversations reprirent, mais plus discrètement, avec des regards furtifs.

Quelques filles la regardaient, partagées entre curiosité et gêne. Tout le monde était au courant. Quentin à l'hôpital, tentative de suicide. Alina mêlée à cette histoire, d'une manière ou d'une autre. Les rumeurs circulaient, se transformaient au fil du temps. Certains disaient qu'elle l'avait quitté brutalement. D'autres affirmaient qu'elle l'avait trompé. D'autres encore prétendaient qu'elle lui avait avoué ne l'avoir jamais aimé. Chacun avait sa version.

Alina, elle, ne disait rien. Elle se changeait en silence. Elle retira son survêtement, le plia soigneusement, le rangea dans son casier. Elle enfila son karatégi blanc, lavé et repassé la veille. Le tissu était raide, sentait la lessive. Elle noua sa ceinture noire, le même nœud qu'elle faisait depuis ses huit ans, des milliers de fois. Des gestes mécaniques, précis, rassurants, presque une prière.Elle évitait les regards, gardant les yeux baissés. Elle ne voulait ni leur pitié, ni leur curiosité. Tout ce qu'elle désirait, c'était le tatami, le silence de l'entraînement, la paix que l'on trouve dans l'effort.

Sur le tatami, Monsieur Tanaka l'attendait déjà. Il se tenait debout,

les bras croisés, son karategi noir impeccable. Quand elle entra, il se contenta d'un signe de tête. Pas un mot, pas de question sur son état, rien de gênant. Juste ce regard, ce respect silencieux pour sa présence.Dans ses yeux, c'était évident : elle était là, et c'était bien. À présent, il fallait travailler. Le travail soigne, le travail donne un sens. Le travail ne pose pas de questions.

Elle s'échauffa avec les autres, une dizaine de karatékas, tous niveaux confondus. Ils firent le tour du tatami, vingt fois, puis des étirements, des assouplissements. Ensuite, les kihon, les bases. En ligne, tous ensemble, répétant les mêmes gestes, au même rythme.

Mille coups de poing. Tsuki après tsuki, dans le vide, le bras partant de la hanche et filant droit devant, le poing qui tourne juste à la fin. Un kiai montait du ventre à chaque dixième. Ichi, ni, san, shi, go, roku, shichi, hachi, ku, ju. La voix de Tanaka comptait en japonais, donnant le rythme. Les corps bougeaient à l'unisson, parfaitement synchronisés.

Mille coups de pieds ensemble. D'abord venait le mae-geri, ce coup de pied frontal où la jambe montait rapidement, le genou se pliait, le pied partait comme un ressort. Ensuite, il y avait le yoko-geri, le coup de pied latéral. On devait garder son équilibre sur une seule jambe, le corps pivotait. Puis venait le mawashi-geri, le coup de pied circulaire. Puis les plus difficiles de tous, les plus efficaces en combat, les ura, les mêmes mais inversés, les plus dangereux aussi, car difficilement contrôlables. Ceux-ci exigeaient une grande souplesse et une précision remarquable.

Réaliser ces gestes l'apaisait. Tout devenait clair et ordonné dans son esprit. Chaque mouvement avait son importance, sa place, sa raison d'être. Un coup de poing était direct, sans mensonge. Un blocage était précis, sans hésitation, sans arrière-pensée. Il ne restait que la technique, pure et simple.

Ensuite, ils passèrent aux katas. Monsieur Tanaka leur fit travailler Bassai Dai en premier, le kata du passage de la forteresse. Alina se plaça au centre du tatami. Salut, position de départ, puis elle commença.Tout comptait : chaque geste, chaque respiration. Le premier blocage était puissant, destiné à repousser un adversaire invisible. Un pas en avant, le poing frappait. Pivot sur les talons, parade haute. Le corps s'abaissait, elle esquivait. Les mains bloquaient, frappaient, repoussaient.

Alina se concentra jusqu'à ne plus penser au reste. Il n'y avait plus de vestiaire, plus de regards curieux. Plus de Quentin à l'hôpital. Plus cette culpabilité qui lui pesait sur l'estomac. Il ne restait qu'elle et le kata. Juste le mouvement et la respiration. Juste l'instant présent.Lorsqu'elle eut terminé, elle salua et regagna sa place. Elle était essoufflée, mais son esprit n'avait jamais été aussi clair depuis plusieurs jours.Monsieur Tanaka hocha la tête. Il ne dit rien, ni compliment ni reproche. Ce simple geste suffisait : elle avait bien travaillé, il fallait continuer.

Après, ils firent Kanku Dai. Le kata du regard vers le ciel. Long, complexe, rempli de sauts, de positions basses, d'enchaînements rapides. Alina le connaissait parfaitement, elle l'avait répété des centaines de fois. Mais ce jour-là, il avait une autre signification. Chaque mouvement semblait affirmer quelque chose. Je suis là. Je suis vivante. Je suis forte.

À la fin du cours, alors que les autres se dirigeaient vers les vestiaires, Monsieur Tanaka l'arrêta. Il lui demanda de le suivre dans son bureau. Sa voix restait calme, mais Alina sentit une légère appréhension.Elle le suivit dans le couloir, passant devant les salles où résonnaient les bruits d'autres sports — basket, escrime, natation. Le bureau de Monsieur Tanaka était sobre, presque austère. Un bureau en bois, quelques chaises, et, au mur, des photos de ses anciens élèves, immortalisés lors de leurs victoires.

Monsieur Fournier était déjà là, assis dans un coin. Son entraîneur de judo, depuis son enfance. Celui qui l'avait vue débuter sur le tatami à huit ans. Qui l'avait soutenue après chaque défaite, félicitée après chaque victoire. Monsieur Tanaka avait refermé la porte derrière elle, avait contourné son bureau et s'était assis dans son fauteuil. Monsieur Fournier, quant à lui, était resté debout, adossé contre le mur, les bras croisés. Son visage affichait un air sérieux, mais non dénué de bienveillance, comme celui d'un père s'apprêtant à annoncer une nouvelle difficile, mais nécessaire.

Un silence s'était installé. Alina était restée debout, au centre de la pièce, les bras le long du corps, sa ceinture noire encore serrée à la taille.Tanaka avait pris la parole. Sa voix était calme, presque douce. Il avait rappelé qu'elle était une athlète exceptionnelle, aussi bien en judo qu'en karaté. Qu'elle possédait un talent rare et travaillait avec une détermination que peu de personnes avaient. Qu'elle avait déjà accompli des choses remarquables. Qu'elle était quadruple championne de France dans les deux disciplines, qu'elle était la première. Mais tout cela, elle le savait déjà.

Il s'était interrompu quelques instants, joignant les mains sur le bureau.Le problème, il l'avait exposé sans détour, était qu'elle atteignait un niveau où il devenait impossible de continuer les deux disciplines. Pas avec un tel degré d'exigence. Pas avec les compétitions internationales qui approchaient. Pas avec un rythme qui allait encore s'intensifier dans les années à venir.

Les entraînements étaient trop éprouvants, avait-il expliqué. Quatre heures de judo par jour, quatre heures de karaté. Son corps avait tenu jusqu'à présent, elle en avait fait la preuve. Mais cela ne pourrait pas durer indéfiniment. Les compétitions s'enchaînaient dans les deux sports, parfois à seulement quelques jours d'intervalle. Il fallait se préparer à chaque fois, être prête au bon moment. C'était tout simplement impossible de le faire pour deux disciplines en même temps.

Son corps résistait encore, avait poursuivi Tanaka, mais pour combien de temps ? Elle avait dix-sept ans. Sa croissance était terminée, les docteurs l'avaient confirmé.

Mais les cartilages, les tendons, les articulations, tout subissait une pression énorme. Un jour, cela finirait par lâcher. Une blessure pouvait survenir. Peut-être grave. Peut-être irréversible.

Fournier avait pris la suite, sa voix grave résonnant dans le petit bureau. Il avait expliqué qu'ils discutaient de la situation depuis des mois, lui et Tanaka. Ils observaient, prenaient des mesures, avaient consulté des médecins du sport. Ils avaient envisagé toutes les possibilités.

Au début, avait poursuivi Fournier, ils pensaient attendre encore un an. Lui laisser le temps de terminer le lycée, de passer le baccalauréat, de profiter un peu plus de cette double pratique qui la rendait si particulière. Mais la situation avait changé.

Il avait expliqué pourquoi. Prague approchait ; dans deux semaines, une grande compétition nécessitait une préparation intense. L'année de terminale commençait, avec son lot de stress, d'examens, de pression scolaire. Ses parents tenaient à ce qu'elle obtienne le bac, c'était non négociable. Et puis, il avait ajouté avec douceur, il y avait tout ce qu'elle traversait en ce moment. Tout ce qui s'était passé ces dernières semaines.

Ils ne voulaient pas ajouter de difficultés. Ils ne voulaient pas qu'elle flanche sous le poids de trop de responsabilités, de trop d'attentes.

Pour eux, c'était le moment. Le moment de simplifier. Le moment de choisir.Alina avait posé la question, bien qu'elle en connaisse déjà la réponse. Sa voix était faible. Le moment de quoi ?Tanaka avait répondu sans détour, comme il l'avait toujours fait. C'était le moment de choisir. Judo ou karaté. Elle ne pouvait plus poursuivre les deux disciplines. Pas à ce niveau. Pas si elle voulait aller au bout de ses ambitions.

Dans le bureau, le silence s'imposa, dense, irrévocable. On percevait au loin le son d'un sifflet provenant d'une salle voisine, des voix étouffées dans le couloir. Mais ici, rien. Seulement ce calme pesant, presque oppressant.

Alina baissa les yeux. Elle aurait dû se sentir désemparée, hésiter des jours entiers, pleurer, protester, demander du temps. Le judo représentait tout son passé. Les souvenirs sur le tatami, l'odeur rugueuse du judogi, les premières chutes répétées jusqu'à ce que son corps apprenne de lui-même. Les projections, cet instant où elle percevait l'équilibre de l'adversaire, utilisait sa force contre lui. Et puis Monsieur Fournier, qui l'avait vue grandir depuis qu'elle était une enfant rousse aux yeux trop grands.

Le judo, c'était aussi les victoires. Quatre titres de championne de France à son actif. Les médailles accrochées au mur de sa chambre. Tout cela gravé en elle, dans ses muscles, dans ses réflexes. Bien sûr, elle avait les mêmes en karaté, mais ça avait été plus facile, c'était venu simplement, alors qu'en judo, elle avait dû se battra à chaque fois jusqu'à la dernière seconde.

Pourtant, à ce moment, elle ne ressentit ni tristesse, ni hésitation. Seulement une sorte de lucidité, inattendue, presque étrange.Elle releva la tête. Elle adressa un regard à Monsieur Tanaka, puis à Monsieur Fournier. Le choix était fait. Il l'avait toujours été, au fond. Depuis le Japon. Depuis ces deux mois passés au dojo Seishin-Kan, cette intensité du karaté qu'elle n'avait jamais connue auparavant. Depuis son deuxième dan. Depuis qu'elle avait compris ce que Sensei Nakamura s'efforçait de lui transmettre.

Elle prononça un mot, d'une voix claire, sans trembler : « Karaté. »

Fournier acquiesça lentement, comme s'il s'y attendait depuis longtemps. Un sourire triste, mêlé de fierté et de mélancolie, effleura

ses lèvres. Il lui confia qu'il s'en doutait, qu'il l'avait deviné dans son regard ces dernières semaines, dans sa façon de se déplacer sur le tatami. Son cœur n'y était plus.

Tanaka demanda si c'était depuis le Japon. Elle acquiesça d'un simple signe de tête.

Fournier quitta le mur, s'approcha d'elle. Il posa une main sur son épaule, ce geste paternel qu'il avait eu tant de fois. Il lui dit qu'elle avait fait le bon choix, que le karaté, c'était elle, depuis toujours.Il ajouta qu'il l'avait remarqué dès le début. Toute petite, à peine huit ans, elle s'entraînait déjà dans les deux disciplines. Elle aimait le judo, cela se voyait. Elle y était douée, elle y prenait du plaisir. Mais le karaté, c'était différent. Elle le vivait pleinement. Chaque kata, chaque coup, chaque mouvement, chaque combat, surtout, elle les incarnait. Ce n'était pas uniquement un sport pour elle. C'était sa langue, sa manière d'exister.

Alina sentit les larmes monter, brûlantes. Cette fois, elle les laissa couler. Silencieuses, lentes. Elle ne chercha même pas à les essuyer.Elle souffla qu'elle était désolée, sa voix se brisa.Fournier fronça les sourcils, presque surpris. Désolée de quoi ? Elle n'avait rien à se reprocher. On ne regrette pas de grandir, ni de changer. On avance, tout simplement.Il poursuivit, lui assurant qu'elle continuerait à être remarquable, mais dans une seule voie. Que cela lui apporterait de la force, de la concentration. Qu'elle deviendrait la meilleure. Il en était convaincu. Et que de toute façon, elle n'oublierait pas son judo, que c'était un de ses faces.

Fournier ouvrit les bras. Alina s'y réfugia, s'accrocha à lui comme à une bouée. Il la serra contre lui, la main posée dans ses cheveux, comme l'aurait fait un père.Elle murmura contre son épaule, la voix étouffée dans le tissu du kimono, qu'elle le remerciait. Pour tout. Pour toutes ces années. Pour avoir cru en elle quand elle n'était qu'une enfant maladroite. Pour l'avoir soutenue dans les moments difficiles. Pour avoir toujours été présent.

Il répondit, la voix légèrement rauque, que c'avait été un honneur. Qu'elle avait été une élève exceptionnelle. Voir Alina grandir avait été l'un des plus beaux cadeaux de sa carrière d'entraîneur.

Cependant, avant qu'elle sorte, Tanaka intervint une dernière fois. Il précisa quelque chose : Au japon, elle avait commencé à explorer une autre voie : la force. Senseï Nakamura lui avait parlé de la planche en bois. C'était exceptionnel, mais dangereux, si ce coup bien particulier

avait atteint un adversaire, il aurait été dévastateur. Il fallait qu'elle ait conscience qu'un jour, elle pourrait blesser gravement un adversaire. Il lui fallait encore développer son contrôle. Cela allait devenir paradoxal, le juste milieu entre efficacité et respect de l'adversaire était la chose la plus difficile à atteindre.

Lorsqu'Alina était sortie du bureau, dix minutes plus tard, après avoir rempli les papiers, parlé de la manière d'annoncer la nouvelle à la fédération, discuté des derniers entraînements qu'elle effectuerait avant d'arrêter officiellement le judo, elle s'était sentie étrangement légère.

Comme si un poids lui avait été ôté. Elle n'avait plus à se diviser entre deux sports. Fini la course sans fin entre deux dojos, deux groupes, deux emplois du temps, deux techniques, deux états d'esprit. La culpabilité de ne jamais pouvoir tout donner, partout, s'était dissipée.

Le soir, elle était rentrée chez elle. Dans le métro, elle était restée silencieuse, plongée dans ses pensées. Une fois à la maison, elle était montée directement dans sa chambre. Elle s'était assise sur son lit, avait regardé son téléphone. Elle avait hésité, puis avait composé le numéro d'Émilie.Émilie avait répondu tout de suite, comme si elle attendait cet appel. Sa voix chaleureuse avait résonné à l'autre bout du fil : comment tu vas ?Alina avait répondu qu'elle allait bien. Enfin… non. En réalité, elle ne savait pas vraiment.

Sans hésiter, Émilie lui avait proposé de venir. Pas de questions, juste : « j'arrive. » C'était cela qu'Alina appréciait chez elle. Cette façon d'être présente, sans jamais demander d'explications.Alina lui avait demandé si elle pouvait vraiment venir. Émilie avait répondu qu'elle prenait son sac et qu'elle serait là dans vingt minutes.

Vingt-trois minutes plus tard, la sonnette avait retenti. Alina avait descendu les escaliers et ouvert la porte. Émilie était là, son sac sur l'épaule, un sourire un peu inquiet. Avant même d'avoir le temps de dire un mot, Alina s'était jetée dans ses bras.Émilie avait vacillé sous la surprise, puis avait serré Alina contre elle, une main dans son dos, l'autre dans ses cheveux. Elle avait murmuré doucement, demandant ce qui se passait, ce qui n'allait pas.

Elles étaient montées dans la chambre d'Alina, sans croiser les parents, ils s'étaient éclipsés discrètement. Émilie s'était assise sur le lit et avait tapoté la place à côté d'elle. Alina s'était laissé tomber, les jambes repliées contre sa poitrine.Elle avait dit, sans détour : j'ai

arrêté le judo.Émilie avait cligné des yeux, surprise. Elle avait demandé : aujourd'hui ? Là, tout de suite ? Alina précisa. On lui avait demandé de choisir. Judo ou karaté. Il était impossible de continuer les deux, pas à ce niveau. Alors elle avait tranché. Le karaté.

Émilie prit un instant, laissa l'information s'installer. Puis elle demanda comment elle se sentait, vraiment. Alina haussa les épaules. Elle admit qu'elle était soulagée. C'était étrange, non ? Elle aurait cru qu'elle serait triste. Déchirée. Le judo, c'était son premier amour. Ses premières médailles. Des années d'entraînement. Pourtant, elle se sentait… légère. Comme si on venait de lui ôter un poids énorme des épaules. Émilie lui adressa ce sourire qui montrait qu'elle comprenait. Elle expliqua que non, ce n'était pas étrange. C'était normal. Alina avait pris la bonne décision, la véritable. Depuis le Japon, tout le monde l'avait remarqué. Alina avait changé. Plus calme, plus sûre d'elle. Davantage guerrière.

Alina demanda si c'était dans le bon sens. Émilie répondit que oui, dans le vrai sens. Qu'elle était enfin elle-même, totalement. Qu'elle avait trouvé sa voie. Elles restèrent silencieuses un moment. Elles écoutaient les petits bruits de l'appartement : une porte qui claquait, la télévision étouffée dans le salon, une sirène lointaine dans la rue. Ensuite, Émilie reprit la parole, plus bas, et demanda des nouvelles de Quentin.

Alina ferma les yeux, inspira profondément. Elle expliqua qu'il allait mieux, physiquement du moins. Les parents de Quentin avaient informé, par l'intermédiaire de la mère d'Alina, qu'il était sorti de l'hôpital la veille. Qu'il était rentré chez lui. Il aurait un suivi psychologique pendant plusieurs mois, mais le plus difficile était passé. Émilie voulut savoir si elle pensait le revoir. Alina secoua la tête. Non. Il ne souhaitait pas la voir. Les parents l'avaient clairement indiqué. Et elle-même, elle ne le pouvait pas. Pas maintenant. Peut-être jamais. Elle ne savait même pas comment le regarder en face, ni comment supporter ce qu'elle lirait dans ses yeux.

Émilie remarqua, sans poser la question, qu'Alina se sentait encore coupable. Alina confirma, la gorge nouée. Émilie commença à parler, mais Alina l'interrompit. Elle savait déjà ce qu'Émilie allait dire. Que ce n'était pas sa faute. Qu'elle avait été maladroite, mais pas mauvaise. Que Quentin avait aussi fait ses choix. Qu'on n'est pas responsable des réactions des autres. Tout cela, elle le savait. En théorie, elle avait compris. Mais rien n'y faisait. Elle aurait dû prévoir, être plus attentive, plus douce.

Émilie demanda doucement ce qu'elle aurait pu faire différemment. Rester avec lui alors qu'elle ne l'aimait plus ? Continuer à mentir, à faire semblant, des mois, des années ? Le laisser construire sa vie sur des illusions ? Alina admit que non, ce n'était pas cela. Mais elle n'aurait jamais dû proposer de coucher avec elle. C'était cruel. C'était égoïste. Elle avait seulement voulu se rassurer, comprendre ce qu'elle éprouvait réellement, et pour cela, elle s'était servie de lui. Émilie poussa un long soupir, passa un bras autour de ses épaules et la serra contre elle.

Elle lui demanda d'écouter, d'écouter vraiment, pas simplement d'entendre les mots pour ensuite passer à autre chose. Il fallait aussi croire, c'était essentiel.Ce qu'elle avait fait, c'était maladroit. Émilie insista sur ce point. Très maladroit, en effet, elle ne le niait pas. Mais tout ce qui était arrivé ensuite ne relevait pas de sa responsabilité. Quentin avait pris les comprimés. C'était sa décision à lui. Personne ne l'y avait forcé. Ce choix lui appartenait, douloureux, désespéré, mais c'était le sien, non celui d'Alina.

Alina murmura qu'elle l'avait abandonné. Elle était partie pendant qu'il dormait, laissant seulement un mot griffonné : « Oublie-moi. » Quelle cruauté, pensa-t-elle.Émilie l'interrompit aussitôt : « Tu as mis un terme à une histoire qui ne te rendait pas heureuse. Ce n'est pas la même chose. Tu avais le droit de partir. Tu as toujours le droit de partir. »

Alina voulait la croire. Elle s'efforçait d'y parvenir. Pourtant, la culpabilité restait là, lourde, accrochée à elle, comme un poids sur la poitrine qui l'empêchait de respirer.Émilie changea de sujet, intentionnellement. Ce sujet était trop douloureux, il valait mieux le laisser de côté pour l'instant. Elle lui demanda quand elle partait pour Prague.Dans dix jours, répondit Alina. Le 24 septembre. Départ dimanche matin, compétition le samedi suivant.

Émilie voulut savoir si elle était prête.Alina prit le temps de réfléchir. Physiquement, oui. Elle s'entraînait intensivement, Tanaka ne la lâchait pas d'une semelle. Son corps était prêt, ses mouvements assurés. Mais dans sa tête… c'était différent. Comment pouvait-elle être prête quand elle se réveillait en sueur la nuit, qu'elle revivait les mêmes scènes sans cesse tout au long de la journée, qu'elle se demandait sans arrêt si elle n'était pas en train de devenir quelqu'un de mauvais ?

Émilie l'arrêta aussitôt. Elle allait gagner, un point c'est tout. Elle le disait comme une évidence, avec calme et assurance, comme

toujours.Alina esquissa un sourire fatigué. Comment peux-tu en être aussi certaine ?Émilie énuméra sur ses doigts : « Parce que tu es Alina Moreau. Parce que tu as surmonté tout ce qu'on t'a imposé ces dernières semaines et que tu es encore là, debout. Parce que tu es la personne la plus forte que je connaisse, même si tu ne le vois pas. Et surtout, parce que tu es ma grande sœur, et que mes grandes sœurs, elles ne perdent jamais. »

Alina éclata de rire. Pas un petit sourire forcé, un vrai rire, qui venait du fond du ventre et qui faisait du bien. Elle dit à Émilie qu'elle l'aimait, que sans elle, elle se serait déjà effondrée.Émilie répondit qu'elle l'aimait aussi, grande perche. Puis, d'un ton plus léger, elle ajouta qu'Alina avait intérêt à ramener une médaille, car elle comptait bien la porter au lycée pour impressionner tout le monde.Elles rirent à nouveau. Et, pendant un instant, rien qu'un instant, Alina se sentit presque normale.

Chapitre 9 : Takechi.

Lorsque Alina s'était éveillée ce matin-là, elle avait immédiatement perçu que quelque chose n'allait pas, bien avant même d'ouvrir les yeux. Le silence inhabituel, dépourvu du moindre bruit de circulation, l'avait frappée. À la place, de nouveaux sonsavaient envahi l'espace : le hennissement lointain d'un cheval, le caquetage assourdi de quelques poules, et le murmure du vent dans le feuillage des arbres. Une odeur inédite flottait dans l'air, bien différente de celle de la ville à laquelle elle était habituée. Elle distinguait la fraîcheur de la terre, le parfum délicat des cerisiers en fleurs, la senteur boisée du bambou séché, et celle du bois sec, réchauffé par le soleil.

Sous elle, le confort de son matelas Epeida-Multispires n'était plus qu'un souvenir ; à sa place, elle sentait une couche dure, à la manière traditionnelle, comme celles qu'elle avait déjà expérimentées lors de son séjour au Japon. Pendant un court instant, elle avait pensé être transportée à nouveau dans ce pays, revivant les sensations de son stage d'études. Pourtant, tout semblait encore plus réel, plus intense que dans ses souvenirs.

Tous ces détails, à la fois énigmatiques et précis, avaient déclenché en elle une vive inquiétude. Elle avait ouvert les yeux brusquement et découvert au-dessus d'elle un plafond tressé de fibres de bambou, une œuvre artisanale soignée et raffinée. Elle avait immédiatement remarqué qu'elle ne portait plus sa chemise de nuit habituelle. À la place, elle était vêtue d'un kosodo, une sorte de robe d'intérieur japonaise d'autrefois, reconnaissable à ses motifs sobres et à sa coupe élégante. Ce vêtement, elle l'avait identifié sans hésitation, comme si une partie de sa mémoire s'était éveillée en même temps que son corps.

Poussée par la curiosité et un sentiment d'urgence, Alina s'était levée d'un bond. Elle s'était approchée de la fenêtre, écartant doucement le panneau coulissant. Ce qui s'était offert à son regard l'avait émerveillée et déroutée tout à la fois : devant elle s'étendait une campagne vallonnée, parsemée de cerisiers en pleine floraison, leurs pétales rosés flottant dans l'air comme une pluie silencieuse. Un jardin miniature, taillé avec une précision remarquable, s'étalait au pied de la maison. Plus loin, elle avait aperçu des paysans vêtus de costumes traditionnels et, sur un chemin de gravier, des jeunes gens en kimono couleur paille s'exerçaient à l'art du combat, leurs gestes

précis et concentrés. En arrière-plan, des montagnes verdoyantes cachées dans la brume.

En passant devant un miroir fixé au mur, Alina s'arrêta brusquement. Son reflet s'imposa à elle. Toujours ce visage rond, doux, avec ce nez légèrement retroussé et ces lèvres pleines, un peu rosées. Rien de nouveau, à première vue. Pourtant, quelque chose n'allait pas. Son corps paraissait identique, certes, mais ses yeux… ils étaient différents. On aurait dit qu'elle portait du maquillage, presque un regard oriental. Elle leva la main pour frotter ses paupières, puis tout lui revint en mémoire. Avant le mariage, il y avait eu la cérémonie du tatouage. Les aiguilles fines, l'encre autour de ses yeux. On l'avait transformée, lui donnant ce visage de femme japonaise pour dissimuler ses origines gaijin.

Son corps, lui, n'avait pas changé. Sa grande silhouette était toujours là, un mètre quatre-vingt-trois, toujours très féminine et généreuse. Mais le kosode qu'elle portait à présent, bien plus strict que les vêtements du XXe siècle, la modifiait quelque peu.

Soudain, des voix s'élevèrent dans la pièce voisine. Une simple cloison translucide les séparait. Des personnes venaient d'entrer et discutaient en japonais, avec énergie. À cet instant, Alina réalisa qu'elle comprenait chaque mot, chaque nuance, même les sous-entendus, comme si elle avait toujours parlé cette langue. Plus étrange encore, ses pensées elles-mêmes se formaient en japonais, sans effort, comme si cela avait toujours été ainsi.

Complètement déconcertée, elle se demanda ce qui lui arrivait. Rêvait-elle, ou bien s'était-elle réveillée dans une autre époque, une autre vie ? Les voix continuaient derrière la cloison, et Alina fouilla sa mémoire, cherchant une explication rationnelle. Mais non, tout semblait réel ici : les sensations, les odeurs, la lumière du matin filtrant à travers les panneaux de papier. Cela avait la consistance de la réalité, une réalité qui la troublait. L'inquiétude montait en elle, accompagnée d'une forme d'excitation étrange. Elle fit un pas en arrière, attentive aux voix. Ils évoquaient la cérémonie qui devait avoir lieu ce matin. Elle reconnut le ton solennel de sa mère adoptive, la voix grave de son père, et une autre voix masculine.

Elle sut immédiatement : c'était son mari, Takeshi. Son image apparut, grand, moins qu'elle, certes, trente ans environ, musclé, le corps délié, le regard dur mais qui devenait doux quand ils étaient ensemble. Elle ne l'avait pas choisi, il l'avait demandée à son père adoptif, il était le seul à trouver belle cette grande fille à la taille fine,

aux cheveux de cette couleur carotte, aux seins hauts et ronds, aux hanches rondes et finement dessinées, si loin des standards des autres femmes du clan, plutôt petites et menues. C'était, il ya deux ans, dans cet univers.

Son mari. Ce mot résonnait en elle avec une évidence singulière. Elle le connaissait, elle l'aimait. Les souvenirs affluaient, se mêlant à ceux d'Alina Moreau. Tout restait flou, presque impossible à distinguer. Myalina était la fille adoptive du seigneur Nakamura Hideaki et de son épouse Akiko. Elle était aussi l'épouse de Takeshi, guerrier loyale au clan Nakamura. C'était bizarre, elle était toujours Alina, mais elle était aussi Myalana. C'était la même chose pour les actions, elle pouvait prendre le contrôle quand elle le voulait, mais sinon, c'était comme un pilotage automatique. Elle se posa une question, cette version onirique d'elle-même avait-elle conscience de son intrusion ?

Pour Myalana, ce matin-là, tout semblait différent. Aujourd'hui marquait un tournant dans sa vie : le jour tant attendu où elle recevrait enfin ses sabres, où elle deviendrait officiellement une onna-musha, une femme guerrière, dévouée à son clan. Une légère tension serrait sa poitrine, mélange d'excitation et d'appréhension.

Durant des années, elle avait travaillé sans relâche, supporté regards et murmures, affronté les doutes de ceux qui n'acceptaient pas qu'une étrangère, qui plus est, une femme, puisse prétendre au titre de guerrière. Elle se souvenait vaguement de sa vie d'avant, une immense silhouette rousse, sa mère, la protégeant de son corps, et un homme très grand blond immobile sur le sol rouge, des cavaliers avec des masques étranges et là, tout devenait flou. Alina secoua la tête, étonnée de ces souvenirs si intenses qui n'étaient pas les siens.

Soudain, la cloison s'ouvrit dans un glissement net. Une servante entra, s'inclina profondément et l'informa que le bain était prêt, que ses habits de cérémonie l'attendaient dans l'antichambre, et qu'il fallait se hâter car le maître souhaitait commencer la cérémonie avant midi.

Alina acquiesça d'un signe de tête, les mains posées sur ses genoux. Elle suivit la servante à travers les longs couloirs de bois ciré, où la lumière du matin filtrait entre les lattes, projetant des motifs mouvants sur le sol. Les pas feutrés des deux femmes n'étaient troublés que par les discrets craquements du bois sous leurs pieds. Arrivées dans la salle de bain, Alina respira profondément. L'eau chaude emplissait le bassin de cèdre, d'où montait une vapeur

apaisante, parfumée d'essences boisées. C'était une invitation à la quiétude, un instant volé au tumulte de ses pensées.

Sans un mot, elle se dévêtit, laissant tomber les couches de tissu une à une, puis s'immergea lentement dans l'eau brûlante. La chaleur enveloppa tout son corps, détendant ses muscles fatigués, effaçant pour un temps la tension accumulée. Elle ferma les yeux, écouta le silence ponctué seulement du chant lointain d'un oiseau. Soudain, le doute l'effleura : était-elle vraiment ici, dans cette demeure où l'honneur et la tradition régnaient en maîtres ? Ou était-elle encore Alina, cette femme venue d'ailleurs, qui avait fui la douleur et la culpabilité, rêvant de devenir quelqu'un d'autre ?

Pourtant, tout était tangible. L'odeur du cèdre, la caresse de l'eau chaude sur sa peau, la sensation des cheveux mouillés contre sa nuque. Même ses pensées se formaient désormais en japonais, sans effort, comme si cette langue était devenue la sienne. Si c'était un rêve, il était exceptionnel.

Lorsque le bain prit fin, deux servantes l'aidèrent à se préparer. D'abord, elles lui passèrent un kosode blanc, immaculé, qui semblait capter la lumière. Puis un hakama indigo, ample, presque majestueux, dont les plis soigneusement repassés témoignaient du respect porté à la cérémonie. Les servantes coiffèrent ses cheveux en un chignon haut, fixé par des épingles de bois finement gravées.

Elle inspira profondément, se rappelant le chemin parcouru, les épreuves surmontées, la solitude parfois ressentie, mais aussi l'amour et la confiance reçus de ses parents adoptifs.On la conduisit alors vers la cour principale. La lumière éclatante du soleil inondait la scène. Sous les branches délicates d'un cerisier en fleurs, on avait dressé une estrade en bois. Son père adoptif l'attendait, debout, vêtu de son kamishimo formel, les mains croisées sur le devant. À ses côtés, sa mère Akiko portait un kimono de soie sombre, sobre et élégant, symbole de la dignité du clan. Autour, une trentaine de personnes s'étaient assemblées : vassaux, serviteurs, guerriers en armure, paysans venus du village voisin, tous témoins de cette étape marquante.

Takeshi se tenait à l'écart, légèrement en retrait, le regard fixé sur elle. Son hakama gris et son katana à la ceinture témoignaient de son statut de guerrier. Bien que son visage restât impassible, Myalina perçut dans ses yeux une fierté discrète, une tendresse retenue, comme une promesse silencieuse.

Elle avança lentement, mesurant chacun de ses pas, sentant le poids

du regard des autres sur elle. Arrivée devant l'estrade, elle grimpa les quelques marches puis s'agenouilla devant Nakamura Hideaki, le front baissé jusqu'au sol, geste ultime de respect.

Hideaki prit la parole, sa voix grave résonnant dans le silence attentif de l'assemblée. Il raconta l'histoire du clan : ses origines, les victoires remportées, les douleurs endurées, l'honneur toujours préservé. Puis il parla de Myalina, qu'il avait recueillie toute petite, orpheline dans un village anéanti par la guerre, et qu'il avait élevée comme sa propre fille. Il évoqua son courage, sa volonté de s'initier aux arts martiaux malgré les conventions, malgré son statut d'étrangère gaijin, malgré les doutes de ceux qui l'entouraient. Il énuméra ses talents, citant le maniement du naginata, la précision à l'arc, la maîtrise du tantō. Il rappela aussi son union avec Takeshi, l'un des plus valeureux guerriers du clan, une alliance qui, à ses yeux, achevait de sceller son appartenance à la famille.

Puis vint le moment solennel. Un serviteur s'approcha, portant sur un coussin de soie rouge deux sabres dans leurs fourreaux laqués. Le premier était un wakizashi, court et élégant, traditionnellement compagnon fidèle du guerrier. Le second, un katana long, avait été forgé spécialement pour elle par le maître forgeron du clan. Les fourreaux, ornés de motifs floraux raffinés, témoignaient de l'attention et du respect accordés à Myalina. Elle savait pourtant que ce n'était pas la beauté de l'arme qui comptait, mais l'équilibre de sa lame, la justesse de son tranchant, la promesse silencieuse de loyauté et de courage.

Hideaki prit le wakizashi, le tint à deux mains devant lui et le présenta à Myalina. Il récita les paroles rituelles, insistant sur la valeur de ce sabre : il représentait l'honneur, la loyauté, l'engagement de défendre le clan jusqu'à la mort. Il rappela qu'elle devait toujours le porter, ne jamais s'en séparer, et qu'en cas de nécessité, elle devait savoir s'en servir contre elle-même plutôt que de consentir au déshonneur.

Myalina prit le wakizashi avec respect, s'inclina profondément, puis le glissa à sa ceinture, du côté gauche.

Le katana suivit. Hideaki le souleva lentement, son visage grave trahissant la solennité de l'instant. Il expliqua que ce sabre représentait l'âme du guerrier : forgé entre feu et eau, plié des centaines de fois, trempé dans un sang symbolique, il portait la mémoire et la force de tout le clan. Il servait à protéger, non à tuer sans raison. À servir, non à dominer. À défendre le faible, jamais à

écraser l'innocent. Hideaki s'attarda sur ces mots, regardant Myalina dans les yeux, comme pour s'assurer qu'elle en saisissait la portée.

Elle reçut le katana, sentit son poids parfaitement équilibré dans ses mains. D'un geste lent, elle leva l'arme, observa la lumière glisser sur la laque du fourreau, puis la plaça à sa ceinture, du côté droit. Elle inspira, consciente que cet instant resterait gravé en elle à jamais.

Hideaki posa alors la main sur l'épaule de sa fille adoptive. Il proclama devant tous qu'à partir de ce jour, Myalina était une onna-musha du clan Nakamura. Elle portait désormais non seulement l'arme, mais aussi la fierté du clan. Son nom serait inscrit dans le grand registre, auprès de ceux des guerriers et des héros.

Dans le murmure du vent et le parfum des fleurs de cerisier, Myalina sentit l'énergie du clan se répandre en elle, comme un courant chaud et puissant qui la reliait à tous ceux qui l'avaient précédée. Pour la première fois, elle avait l'impression profonde d'appartenir pleinement à cet endroit, à cette lignée. Toute incertitude s'était dissipée : elle occupait enfin la place qui lui revenait. Certes, elle dépassait de deux têtes la plupart des gens de l'assistance, mais cela n'avait pas d'importance.

Autour d'elle, chacun s'inclina dans le calme solennel de la cérémonie. Takeshi s'avança à pas mesurés, posa un genou à terre devant elle, puis se releva d'un mouvement digne. Leurs regards s'accrochèrent ; il esquissa un mince sourire, le premier de la matinée, comme un signe discret de reconnaissance ou d'encouragement.

La cérémonie toucha à sa fin. Des offrandes furent déposées au sanctuaire familial, dans un silence respectueux que seuls troublaient le bruissement des étoffes et le léger crépitement des bougies. Ensuite, tous se réunirent dans la grande salle où un repas raffiné, mais dépourvu de toute ostentation, fut servi. Myalina se contenta de picorer quelques bouchées, incapable d'ignorer la sensation nouvelle du poids des sabres à sa ceinture, ni le sentiment persistant d'être à la frontière de deux mondes. Elle était bien Myalina, reconnue ici, mais une part d'elle demeurait Alina, ancrée dans un autre temps, un autre lieu.

L'après-midi apporta un changement de rythme. Myalina se change et se mit en tenue d'entrainement, un kimono pas si éloigné de ceux du XXéme siècle à part la toile, plus ride et plus épaisse.

L’entraînement commença dans la cour d’armes, à l’arrière de la maison principale, baignée d’une lumière dorée. Là, une vingtaine de guerriers s’exerçaient déjà. Certains bandaient leurs arcs, concentrés sur la cible. D’autres maniaient le yari, la lance droite, dans des mouvements précis et rigoureux. Un groupe répétait inlassablement les katas au sabre, gestes fluides et tranchants à la fois. D’autres, par deux répétaient des enchaînements de coups de pied et de poings ressemblant beaucoup à du karaté : les positions étaient plus hautes, moins codifiées, les coups plus séparés du corps. Alina les rejoignit, prenant pour adversaire un homme plus âgé. Elle s’aperçut que ses coups étaient beaucoup plus techniques et puissants que ceux de son adversaire.

Près du dojo extérieur, un bâtiment ouvert sur trois côtés dont le sol de terre battue portait la trace d’innombrables affrontements, Takeshi l’attendait, bokken à la main. À ses côtés, Fujiwara, un guerrier aux tempes grisonnantes, se préparait lui aussi, l’air calme et concentré.

Takeshi expliqua que, pour affirmer officiellement son nouveau statut, Myalina devrait affronter Fujiwara lors d’un combat d’entraînement. Fujiwara était reconnu pour sa maîtrise du kenjutsu, l’art du sabre, et nul ne doutait de la difficulté de l’épreuve qui l’attendait.

Myalina retira son katana et son wakizashi, les confia à un serviteur attentif. On lui présenta un bokken, qu’elle prit le temps de jauger. Le bois, poli par les années, était parfaitement équilibré, ni trop lourd ni trop léger, presque une extension naturelle de son bras.Elle s’avança au centre du dojo, salua Fujiwara d’un geste respectueux, auquel il répondit avec la même solennité. Ils se mirent en garde, bokken à deux mains, légèrement de côté, prêts à débuter le duel.Le silence s’installa, dense, presque palpable. Quelques guerriers cessèrent leur entraînement pour assister à la scène. Takeshi, bras croisés, suivait chaque mouvement avec une attention soutenue, son visage impassible.

Fujiwara fut le premier à attaquer : il abattit son bokken dans un mouvement vertical, puissant, visant la tête. Myalina para de justesse, sentant une vibration remonter jusqu’à ses épaules. Sans relâche, il enchaîna avec un coup latéral, cherchant à la déstabiliser. Elle recula d’un pas vif, esquiva, puis riposta d’un coup rapide vers ses côtes. Fujiwara bloqua, répliqua aussitôt.

Le rythme du combat s'accéléra, les bokken résonnaient dans l'air, produisant des claquements secs qui ponctuaient la tension ambiante. Myalina se laissa guider par l'instinct, son corps réagissait sans qu'elle ait le temps de réfléchir, retrouvant les automatismes de ses années d'entraînement. L'esprit et le geste ne faisaient plus qu'un, comme lors des combats de karaté où le doute n'a pas sa place et Aliana prit le contrôle.

Cependant, elle percevait un décalage. Ses mouvements n'étaient pas toujours ceux attendus dans le kenjutsu. Parfois, ses appuis évoquaient le karaté moderne, ses esquives venaient d'autres disciplines. Elle glissait d'une époque à l'autre, mélangeant sans le vouloir les héritages de Myalina et d'Alina.

Fujiwara ne laissait passer aucune erreur. Chacune de ses attaques était exécutée avec une précision implacable, chaque coup aurait pu être fatal si le sabre avait été réel. Pourtant, Myalina tenait bon. Elle compensait par sa rapidité, sa capacité à anticiper, et l'utilisation habile de sa taille dans le combat.

Puis, soudain, tout se mit en place. Elle repéra une ouverture, et au lieu de parer, fit un pas de côté – un déplacement emprunté au kumite, se rapprocha brusquement de Fujiwara avant qu'il ne puisse réagir, détourna son attention par un léger balayage qui le déséquilibra et d'un geste sec, frappa son bokken avec une force et un angle inattendus, souvenir de ses quelques années d'Aïquido. Le bokken de Fujiwara fut projeté à plusieurs mètres et retomba dans la poussière, sous les regards stupéfaits des spectateurs.Un murmure parcourut l'assemblée. Désarmer ainsi un adversaire, surtout un maître reconnu, relevait de l'exploit ; c'était rare, presque inconcevable dans ce contexte.

Fujiwara, déconcerté mais loin d'être contrarié, esquissa un sourire sincère. Il abandonna son arme à son tour et se plaça en garde, les mains nues, acceptant le défi implicite.

Alina comprit immédiatement ce qui était attendu. Elle tendit son bokken à un spectateur, se plaça en position défensive. Mais, instinctivement, elle adopta la posture du karaté moderne : jambes écartées, poids sur l'avant, mains ouvertes devant elle, le corps légèrement tourné de biais. Ce n'était pas la garde traditionnelle du jujutsu, mais une posture forgée par des années de pratique contemporaine.

Fujiwara attaqua sans hésiter, tentant de la saisir pour la projeter,

une technique classique du combat à mains nues de l'époque, visant à déséquilibrer puis jeter l'adversaire au sol.

Mais Myalina réagit avec une précision et une rapidité qui la surprirent elle-même. C'était alors Alina qui s'exprimait, forte de ses années d'entraînement en karaté et en judo, de son expérience des compétitions où l'on affronte des combattants préparés selon des méthodes affinées au fil du temps. Elle anticipa la prise, pivota sur ses appuis, utilisa la force de l'attaque de Fujiwara pour mieux le déstabiliser. Les gestes s'enchaînèrent avec fluidité, comme s'ils avaient toujours appartenu à cette époque, à ce lieu.

Autour d'eux, un silence admiratif s'était installé. Chacun percevait la singularité du moment : à travers Myalina, passé et présent s'entremêlaient, donnant naissance à une manière de combattre inédite. Plus qu'un simple affrontement, c'était la rencontre de deux traditions, l'une ancienne, l'autre moderne, réunies dans le même souffle.

Alina comprit soudainement qu'il n'y avait plus de choix à faire : désormais, elle était à la fois Myalina et Alina, et c'était précisément dans cette union intérieure qu'elle puisait sa force nouvelle. Ce sentiment d'unité la traversait tout entière, dissipant les dernières hésitations, et lui offrait une assurance qu'elle n'avait jamais connue auparavant.

Lorsque Fujiwara tenta de la saisir, elle anticipa son geste avec une précision fluide ; d'un cercle esquissé par son avant-bras, elle détourna sa main, puis répondit par un tsuki vif, frappant le plexus de son adversaire. Le coup n'était pas assez puissant pour faire mal, mais il suffisait à le forcer à reculer, le souffle coupé, surpris par la rapidité et la maîtrise dont elle faisait preuve.

Loin de se décourager, Fujiwara revint à la charge, animé d'une détermination renouvelée. Cette fois, elle glissa furtivement sur le côté, fit pivoter ses hanches avec souplesse, et, avant qu'il ne prenne conscience de son déplacement, elle parvint à se retrouver dans son dos. Elle aurait pu, d'un simple mouvement, lui porter un coup dans les reins, mais elle préféra poser calmement sa paume ouverte sur son dos, marquant ainsi le point avec sagesse et retenue.

Fujiwara se retourna, les yeux écarquillés, pris de court par l'adresse de Myalina. Jamais il n'avait été confronté à une telle manière de

combattre, une façon de se mouvoir et d'agir qui échappait à tous ses repères. D'où lui venait donc cette habileté, cette force tranquille ?

Ils poursuivirent l'affrontement. À chaque tentative de Fujiwara pour la maîtriser, pour la projeter selon les techniques traditionnelles qu'on lui avait enseignées, Myalina trouvait une réponse adaptée : ses blocages étaient précis, ses frappes rapides servaient autant à déstabiliser qu'à protéger, et ses déplacements, toujours en biais, la rendaient insaisissable. Quand elle prenait l'initiative, elle employait mouvements de karaté et des prises de judo qu'elle exécutait sans hésiter, chaque geste étant calculé, sans la moindre énergie gaspillée. Elle se mouvait avec une aisance qui semblait presque surnaturelle aux yeux des spectateurs. Elle aurait pu terminer le combat rapidement avec un enchaînement moderne de karaté, mais elle préférait attendre et ne pas humilier le Senseï.

Le combat se prolongea ainsi, ponctué d'échanges vifs, jusqu'au moment où Myalina projeta Fujiwara au sol avec un o-goshi parfait, ce mouvement de hanche qu'elle avait répété inlassablement sur les tatamis de l'INSEP. Fujiwara tomba dans un nuage de poussière, le souffle court, tandis que le silence s'abattait brutalement sur l'assemblée. Tous les regards étaient désormais tournés vers elle, partagés entre la surprise, l'admiration et l'incompréhension.

Parmi les spectateurs, Takeshi observait la scène sans laisser paraître ses émotions, mais l'on devinait dans son regard une lutte intérieure entre la fierté et l'inquiétude. Il mesurait la singularité de l'instant, conscient que quelque chose d'exceptionnel venait de se produire sous ses yeux.

Myalina, fidèle à ses principes, tendit la main à Fujiwara pour l'aider à se relever. Celui-ci s'inclina profondément devant elle, acceptant avec humilité sa défaite. Encore essoufflé, il lui demanda d'où elle tenait de telles techniques, car rien de ce qu'il connaissait ne ressemblait à ce qu'il venait d'affronter.

Elle hésita un instant, cherchant ses mots. Comment expliquer que ces gestes lui venaient d'un autre siècle, d'une autre vie, qu'une autre femme habitait en elle, un fantôme futur, une guerrière du vingtième siècle nommée Alina ? Finalement, elle haussa les épaules et répondit simplement qu'elle avait fini par inventer son propre style, mélangeant ce que l'on lui avait transmis avec ce que son corps lui inspirait. Parfois, dit-elle, le corps sait des choses que l'esprit ignore encore.

Ce ne fut qu'en se dirigeant vers le coin du dojo pour se désaltérer qu'elle perçut une légère douleur à l'épaule droite. En effleurant le tissu de son kosode, elle découvrit une petite déchirure, et juste en dessous, une égratignure à peine sanguinolente. Elle était incapable de se rappeler à quel moment la blessure était survenue, peut-être au début du combat, dans la confusion des premiers échanges au sabre.

Takeshi s'approcha pour examiner la plaie. Ce n'est rien de grave, affirma-t-il avec calme, simplement une éraflure à désinfecter. Il recommanda de la nettoyer sans attendre.

On accompagna Myalina dans une pièce attenante, où un sage du clan s'occupa d'elle. Il tamponna la blessure avec un linge imbibé d'eau bouillie, appliqua une pommade aux herbes au parfum puissant, puis banda son épaule avec application. Pendant qu'on prenait soin d'elle, Myalina contemplait ses mains, fascinée par leur savoir instinctif. Ces mains semblaient détenir une mémoire propre, celles d'une femme venue d'un autre temps, capable d'exécuter des gestes appris quatre siècles plus tard.Qui était-elle, en vérité ? Myalina, Alina, ou bien les deux à la fois, réunies dans un même corps, unies par un destin hors du commun ?

C'est alors que Takeshi entra, s'approcha d'elle en silence. Il lui adressa ce sourire rare, réservé à de rares moments, un sourire qu'il n'offrait qu'à elle. Doucement, il glissa sa main dans ses cheveux, retira une à une les épingles qui retenaient son chignon, laissant ses longs cheveux roux dévaler en cascade sur ses épaules.Il murmura qu'elle avait été remarquable, aujourd'hui, aussi bien pendant la cérémonie que durant le combat. Qu'il était fier d'elle, fier d'être son époux.

À cet instant, Myalina et Alina sentirent céder en elles une résistance profonde, ce mur intérieur qu'Alina avait construit sans même s'en rendre compte. Elle se laissa aller contre lui, posa la tête sur son épaule. Il la prit dans ses bras, et soudain, ce guerrier réputé pour sa rigueur laissa tomber ses défenses. À cet instant, il lui révéla une tendresse insoupçonnée, une douceur qui venait du plus profond de lui, et qu'elle n'aurait jamais cru possible. Elle sentit une chaleur nouvelle l'envahir, une sensation familière et étrange à la fois, comme si elle retrouvait enfin sa place, perchée entre deux univers, suspendue entre deux époques. Ils restèrent longtemps ainsi, enlacés, sans échanger un mot. Il n'y avait que le souffle du vent dans les bambous, la lueur vacillante de la lanterne qui répétait son crépitement rassurant, et la nuit qui les enveloppait de son silence complice.

Takeshi se pencha vers elle et déposa un baiser sur son front, tendre et protecteur, puis sur chacune de ses joues, comme s'il voulait la rassurer, et enfin sur ses lèvres, avec une lenteur pleine d'émotion, profonde, sincère. À cet instant précis, tout le reste disparut. Le monde s'effaça autour d'eux, ne subsistant que la chaleur de leurs corps rapprochés, la douceur de leurs gestes, l'intensité de leur lien.

Il l'invita à le suivre vers le futon, la guida avec délicatesse, la déposant avec mille précautions. Il défit son hakama, puis son kosode, chaque geste empreint d'une attention particulière, ses mains expertes mais jamais brutales. De son côté, elle écarta doucement les pans de son kimono, dévoilant son épaule encore bandée. Ils se découvrirent l'un l'autre avec une lenteur presque solennelle, s'accordant le temps de savourer chaque sensation, comme si le temps lui-même avait suspendu sa course.

Takeshi veillait à la moindre de ses réactions, contournait sa blessure avec une sollicitude touchante, compensait ailleurs par plus de tendresse encore. Elle se laissa porter, glissant peu à peu dans un abandon total, oubliant tout, jusqu'à son propre nom, jusqu'à savoir si elle était Alina, ou si elle rêvait. À cet instant, elle était seulement Myalina, femme et guerrière, compagne de Takeshi, membre à part entière du clan Nakamura, intensément vivante, pleinement présente.

Quand ils se retrouvèrent blottis sous une couverture légère, le souffle paisible de la nuit les enveloppa. Par la cloison de papier filtraient les bruits du dehors : le chant des insectes, le murmure du vent, la respiration lointaine du village endormi. Ils refirent doucement l'amour, tous les trois, ou deux, Myalina et Alinase fondant par moments en une seule femme aimante. Takeshi s'endormit le premier, paisible, sa respiration régulière tout près de son oreille, une main posée sur elle avec une confiance totale.

Alina, elle, demeura éveillée un long moment. Elle observait le jeu des ombres mouvantes sur les parois de papier, créées par la lumière vacillante de la lanterne. Sa pensée bourdonnait encore du tumulte de la journée : les sabres remis cérémonieusement, le combat mené, les regards échangés, la promesse silencieuse d'un avenir incertain. Elle repensa à Takeshi, à leur vie étrange et fragile dans ce village reculé, perdu au creux du Japon du seizième siècle, à la tension qui régnait, toujours mêlée d'espoir. Peu à peu, son esprit se calma, les bruits de la nuit se firent plus lointains, ses paupières s'alourdissaient sans qu'elle s'en rende compte. Le sommeil la gagna, doux et inexorable, la

ramena lentement vers d'autres rivages.

Le temps ou quelque chose d'autre, passa.

Alina ouvrit les yeux. Elle se trouvait à Paris, dans sa chambre familière.Devant elle, le plafond blanc, les posters accrochés aux murs, les rideaux tirés qui laissaient filtrer la lumière grise du petit matin. Dehors, le bruit continu des voitures qui passaient dans la rue, rappel de la vie urbaine, bourdonnant et rassurant.Elle resta immobile quelques instants, le cœur battant fort. Où était-elle, exactement ? À quel moment de sa vie se trouvait-elle ? La confusion l'envahit, avant que les souvenirs ne reviennent, précis et tranchants. Paris. 1989. Le mois de septembre. La rentrée au lycée. Le voyage à Prague qui approchait.

Elle se redressa lentement, parcourut la pièce du regard comme pour se convaincre de la réalité. Tout était là : son lit, la commode, les livres empilés, les médailles de natation suspendues au mur. Rien n'avait changé depuis la veille ; tout semblait normal, ordonné, comme si rien d'extraordinaire ne s'était produit.Elle repensa à la veille. C'était dimanche. Elle avait passé l'après-midi à réviser avec Émilie, puis regardé un film à la télévision avec ses parents. Une journée ordinaire, sans éclat particulier. Pourtant, la nuit venue, tout avait basculé. Elle avait plongé dans un rêve d'une intensité rare : elle s'était retrouvée au Japon, au seizième siècle, sous le nom de Myalina, recevant des sabres, combattant aux côtés de guerriers, aimant Takeshi avec une passion fulgurante.

Un rêve, rien de plus. C'est ce qu'elle se répétait, mais la sensation persistait : tout avait paru si réel, chaque émotion, chaque détail ancré dans sa mémoire comme une expérience véritable. Elle pouvait encore sentir la caresse du vent, le parfum de l'encens, la chaleur de la main de Takeshi dans la sienne, ses lèvres à la fois sèches et douces, son corps dans le sien et le plaisir qu'elle avait rêvé, dix fois plus fort que celui qu'elle avait éprouvé ave Quentin.. Ce rêve semblait plus vivant que ses souvenirs de la veille, plus présent que la lumière du matin qui entrait dans sa chambre parisienne.

Alina resta assise, troublée, incapable de se décider à quitter son lit. Elle se demandait ce que signifiait ce rêve, pourquoi il avait été aussi précis, aussi bouleversant. Était-ce l'écho d'un passé oublié, une histoire enfouie dans la mémoire des siècles, ou simplement l'expression de ses désirs les plus secrets, nourris par les livres, les films, les récits d'aventure ? Elle aurait voulu en parler à quelqu'un, mais comment mettre des mots sur ce qu'elle avait vécu de l'autre côté

du sommeil ?

Peu à peu, le bruit des voitures, la lumière du jour, la certitude d'être revenue à Paris chassèrent le trouble. Pourtant, au fond d'elle, quelque chose avait changé. Elle savait que Myalina ne disparaîtrait pas. Cette présence, à la fois étrange et rassurante, demeurait en elle, telle une force insoupçonnée, une ouverture discrète vers des horizons nouveaux. C'était comme si une porte, à demi entrebâillée, lui permettait d'apercevoir d'autres vies possibles, tapies quelque part au fond d'elle-même, prêtes à surgir.

Alina se leva, ressentant une légère faiblesse dans les jambes. Lundi matin s'annonçait déjà. Elle n'avait pas le loisir de s'attarder dans ses songes ; il lui fallait se préparer pour une nouvelle semaine de lycée. Fidèle à son habitude, elle décida de commencer la journée par un jogging. Ce rituel matinal, immuable, lui donnait le sentiment de garder un certain contrôle, alors même que tant de choses semblaient lui échapper. Chapitre 10 : Claire.

Elle enfila son survêtement, descendit les escaliers avec précaution, attentive au moindre bruit. Dehors, Paris s'étirait sous la lumière pâle de l'aube, encore enveloppée de silence et de brume. Les rues semblaient retenir leur souffle, suspendues entre la nuit et le jour. Alina s'élança, empruntant son itinéraire habituel : elle traversa la rue Mouffetard encore déserte, longea le Panthéon majestueux, puis s'enfonça sous les arbres du jardin du Luxembourg. Ses pieds avançaient d'eux-mêmes, guidés par l'habitude, tandis que son esprit demeurait absorbé par les images persistantes de son rêve.

Une fois rentrée chez elle, elle gravit rapidement l'escalier menant à l'étage et se dirigea vers la salle de bains. Elle ouvrit le robinet de la douche, guettant la montée de la chaleur. En retirant son tee-shirt, son regard se posa, presque machinalement, sur le miroir. Ce qu'elle y vit la figea sur place.

Sous sa clavicule droite, exactement là où Fujiwara l'avait frappée dans son rêve, elle découvrit une marque. Une fine ligne claire, à peine rosée, qui rappelait la trace d'une ancienne blessure, déjà presque effacée. Elle n'en croyait pas ses yeux. Sa main s'approcha, hésitante, jusqu'à effleurer la peau du bout des doigts. La marque était bien réelle, tangible sous ses doigts, indéniable. Son cœur se mit à battre plus vite, trahissant son trouble. Elle se répétait que cela n'était pas possible. Les rêves ne laissent pas de traces, se disait-elle. Ils s'estompent, s'effacent au réveil, sans jamais s'ancrer dans la chair.

Pourtant, la marque demeurait. Peut-être que ce qu'elle avait vécu n'était pas un simple rêve, ou alors, cela relevait d'autre chose, quelque chose d'inconnu, d'inexplicable. Elle resta longuement devant le miroir, tentant de déchiffrer le sens de cette cicatrice nouvelle, d'en comprendre l'origine. Finalement, elle entra dans la douche, espérant que l'eau chaude effacerait la marque comme elle emportait la fatigue du matin. Mais, en sortant, elle constata que la ligne persistait, inaltérable.

En descendant à la cuisine, elle retrouva ses parents, déjà installés autour du petit-déjeuner. Le parfum du café, les tartines dorées, le jus d'orange frais, tout semblait inchangé. Le journal du matin était ouvert sur la table, comme chaque jour. La routine familiale se poursuivait, imperturbable.

Une fois prête pour le lycée, elle s'arrêta une dernière fois devant le miroir. La marque avait disparu. Pourtant elle était sûre de l'avoir vue distinctement, avant et après sa douche, plusieurs fois. Elle se demanda si elle avait rêvé une deuxième fois. Cependant, pour Alina, quelque chose avait irrémédiablement changé. Elle sentait au fond d'elle-même que l'équilibre habituel s'était déplacé, qu'une nouvelle réalité s'était insinuée dans son existence. Cette nuit-là, elle avait eu l'impression de vivre une autre vie, ailleurs, dans un autre monde.

Les souvenirs du village japonais, le parfum des cerisiers en fleurs, le corps de Takeschi sur elle, leurs corps ne faisant qu'un, le poids des sabres, tout cela persistait, comme une empreinte indélébile. Peut-être qu'une partie d'elle était restée là-bas, prisonnière de ce rêve, ou peut-être était-ce Myalina qui l'avait suivie, franchissant la frontière invisible pour s'ancrer en elle, ici, à Paris, en 1989. Elle secoua la tête, se demandant si tout cela était bien normal. Elle se sentait plus femme aussi, les souvenirs d'étreintes multiples avec son…mari du rêve? Toujours gravées dans son esprit. Mais petit à petit en allant au lycée, tout se recalait, petit à petit. Mais elle savait deux choses : la première, qu'elle aurait une belle histoire à raconter à Emilie qui allait encore la traiter de folle ; la deuxième, c'est que ce soir, au moment de s'endormir elle hésiterait entre angoisse et attente teintée d'impatience.

Paris, lundi matin, septembre 1989.

Le réveil avait sonné à six heures. Alina l'avait éteint sans y réfléchir, puis était restée immobile quelques instants, plongée dans l'obscurité de sa chambre. Elle était toujours à Paris. Les images de son rêve de l'autre nuit flottaient encore, persistantes, comme si elles refusaient de se dissiper comme les autres rêves du matin. Myalina. Takeshi. Les sabres. Le combat.

Elle s'était finalement levée et avait enfilé un survêtement pour aller courir. Dehors, Paris s'éveillait lentement sous un ciel gris. Elle suivait son parcours habituel, mais son esprit était ailleurs. Elle avançait entre deux mondes, deux existences. Ses pieds connaissaient la route, rue Mouffetard, Panthéon, jardin du Luxembourg, mais dans sa tête, elle parcourait les ruelles d'un ancien village japonais.

Au lycée Henri-IV, la matinée lui avait semblé passer comme dans un brouillard. Mathématiques, français, physique. Les voix des professeurs lui parvenaient, mais de manière lointaine, presque étouffée. Elle prenait des notes de façon machinale, simplement pour donner le change. Son esprit repartait aussitôt loin, dans ce village du XVIe siècle où elle était devenue une autre personne.

À midi, elle avait retrouvé Émilie à leur banc habituel, sous un marronnier dont les feuilles commençaient déjà à tomber. Émilie avait ouvert son sandwich et croqué dedans, comme si c'était la meilleure chose du monde. Alina, elle, restait silencieuse. Elle fixait le vide, son sandwich oublié sur ses genoux.Émilie la regardait attentivement, les sourcils levés. Elle lui demanda ce qui n'allait pas, si elle pensait encore à Quentin.

Alina secoua la tête. Non, pas cela. Enfin… pas uniquement. Elle hésita, chercha ses mots, se demanda si elle n'allait pas paraître étrange. Puis elle se lança et raconta tout. Le réveil dans un autre corps, la cérémonie, les sabres, le combat contre Fujiwara, les gestes venus d'un autre temps qui lui revenaient sans effort, la nuit avec Takeshi. Tout. Les détails, les sensations, les émotions qui restaient présentes, accrochées à elle.Émilie l'écouta sans l'interrompre, son sandwich arrêté en plein vol. Son expression changea, passant de la surprise à l'incrédulité, puis à l'inquiétude. Lorsque Alina eut terminé, un silence s'installa. Au loin, on entendait une classe de sport dans la cour voisine.

Finalement, Émilie éclata de rire. Ce n'était pas un rire moqueur,

mais un rire surpris, presque admiratif. Elle lui dit qu'elle était complètement folle, Ma cocotte, complètement barrée, mais au fond, elle trouvait cela extraordinaire. Un mari japonais au XVIe siècle, des sabres, des combats de samouraïs… Vraiment, tu as beaucoup d'imagination. On dirait un film.

Alina insista. Ce n'était pas simplement un rêve. C'était trop réel, trop précis. Elle se souvenait de tout, de chaque sensation. Elle croyait encore sentir le poids des sabres à sa taille, le bois rugueux du bokken, la chaleur de Takeshi, l'odeur des cerisiers. Le plaisir le plus intense de sa vie quand son mari l'avait emmenée au septième ciel.

Émilie ne riait plus. Elle la regarda sérieusement, remarqua ses cernes, la fatigue qui semblait l'entourer. Elle proposa une explication rationnelle, comme elle savait si bien le faire. Avec tout ce qu'Alina traversait, le stress de Prague, la culpabilité à propos de Quentin, son cerveau avait produit un rêve de compensation. Très réaliste, certes, mais un rêve. Une manière de s'évader, de devenir quelqu'un d'autre, ailleurs, là où elle n'avait pas commis d'erreurs, où elle pouvait être forte sans que cela ait de conséquences.

Par contre, ajouta-t-elle en souriant, elle voulait bien l'adresse du mari qui semblait exceptionnellement doué dans certains domaines… Alina sourit malgré elle : « Pas touche, celui-ci, je me le garde. Elle aurait voulu insister, parler de cette marque sur son épaule qu'elle avait vue ce matin dans le miroir. Mais la marque… elle avait disparu. Ou bien elle n'avait jamais existé. Elle n'en était plus certaine. La frontière entre le réel et l'imaginaire s'était effacée pendant la nuit. Finalement, elle acquiesça, accepta l'explication d'Émilie, même si elle n'y croyait qu'à moitié. Oui, sans doute un rêve. Juste un rêve, très intense, d'un esprit trop fatigué.

Mais au fond, elle sentait que ce n'était pas cela. Quelque chose avait changé durant cette nuit-là. Quelque chose venait de se produire qui ne s'effacerait jamais.

Ce mercredi après-midi, Alina s'entraînait à l'INSEP. Il s'agissait de la dernière grande séance avant le départ prévu pour Prague, le dimanche suivant. Tanaka avait organisé des kumite, ces combats d'entraînement permettant d'évaluer le niveau atteint. Les réflexes étaient-ils en place ? Chacun était-il prêt ? Il s'agissait de vérifier si la forme était au rendez-vous.

Alina se retrouva face à Claire. Elles avaient le même âge, dix-huit ans, et Claire portait sa ceinture noire premier dan depuis déjà deux

ans. Elles se connaissaient bien, s'étaient affrontées de nombreuses fois depuis le début de leur entraînement commun. Claire représentait la technique incarnée : précise, un peu moins puissante qu'Alina, mais elle maîtrisait les katas supérieurs mieux que quiconque.

Elles se saluèrent, un léger sourire complice au coin des lèvres. Elles s'aimaient bien. Claire était très enthousiaste à l'idée de partir à Prague ; elle en parlait sans cesse ces derniers jours. C'était sa première grande compétition internationale et elle s'était beaucoup investie pour parvenir à ce niveau.Elles se mirent en garde, prêtes à commencer. Tanaka donna le signal, « Yame ».

Claire attaqua la première, un mae-geri frontal tout à fait classique. Alina para sans difficulté, un gedan-barai précis. Elle répliqua aussitôt avec un gyaku-tsuki, direct du poing arrière. Mais Claire esquiva, pivota sur les hanches, exactement comme à l'entraînement.Le combat suivit son cours, fluide et propre. On frappait, mais sans intention de blesser. L'objectif était de toucher, non d'assommer. Il s'agissait simplement de marquer des points, de tester les réflexes. Cela restait un entraînement, non un affrontement réel.

Puis, soudainement, Alina sentit quelque chose s'éveiller en elle. C'était familier, mais immense, écrasant. Myalina, l'esprit samouraï qui sommeillait en elle, prit le dessus, la dépassa entièrement. Elle ne parvenait pas à l'arrêter.Sa vision se troubla. Elle ne voyait plus le dojo moderne de l'INSEP, ni les tatamis impeccables. Elle se retrouva ailleurs : dans la cour d'armes du clan Nakamura, la terre battue sous ses pieds. Claire disparut, remplacée en un instant par un ennemi de clan rival.

Son corps réagit différemment. Il devint plus vif, plus tranchant, plus dangereux. Toute la discipline moderne s'effaça, balayée par quelque chose de beaucoup plus ancien, de bien plus brutal.Claire lança un mawashi-geri circulaire, visant le tronc. Une technique de compétition, sans rien d'exceptionnel. Mais Alina ne réagit pas comme à l'habitude. Au lieu de reculer ou de bloquer avec l'avant-bras, elle avança, saisit la jambe de Claire d'un geste énergique, bloqua le tibia, puis contre-attaqua sans attendre.

Son poing partit instinctivement, un uraken, revers de poing fouetté, dirigé vers la clavicule de Claire, rapide et puissant, beaucoup trop.Trop rapide, trop fort. Alina reprit le contrôle, tenta de retenir son geste, ses muscles se tendirent pour ralentir le mouvement, mais il était trop tard.

Le coup résonna sèchement dans le dojo. Claire poussa un cri, porta la main à sa clavicule, le visage déformé par la douleur. Elle chancela, tomba à genoux sur le tatami.Tanaka siffla, trois coups brefs et rapides. Il se précipita vers Claire, s'agenouilla à ses côtés. Tous les autres étaient restés figés, formant un cercle autour d'eux, inquiets et silencieux.

Alina demeura immobile à deux mètres de là, incapable de bouger. Horrifiée, elle regardait sa main, celle qui avait frappé, comme si ce n'était pas la sienne. Claire pleurait, tenait son épaule, ne parvenait pas à bouger le bras. Alina ne comprenait pas comment elle avait pu en arriver là.Tanaka examina la blessure, palpant délicatement. Claire grimaçait à chaque contact. Il releva la tête, grave. Il appela l'infirmerie, demandant que l'on vienne immédiatement avec une écharpe et de la glace.

Puis il se tourna vers Alina. Il n'exprimait pas de colère, seulement de l'inquiétude, de la perplexité. Il lui dit doucement d'aller s'asseoir, de respirer, que cela arrivait, que ce n'était pas si grave.Mais Alina savait que ce n'était pas vrai. Pas de cette façon. Pas avec cette violence, cette perte totale de contrôle.

L'infirmière arriva en courant, procéda à un examen rapide. Claire ne disait plus rien, seules les larmes coulaient, le visage livide. L'infirmière annonça qu'elle ne pouvait pas en être certaine, mais que cela ressemblait à une fracture de la clavicule. Il fallait se rendre à l'hôpital sans attendre.Alina s'approcha, tremblante, voulut présenter ses excuses. Claire la regarda, les yeux pleins de larmes, et autre chose, de la peur peut-être, de l'incompréhension. Elle déclara seulement, d'une voix faible et étranglée, qu'elle comprenait, que c'était un accident.

Mais Alina voyait dans son regard tout ce qui n'était pas dit. La déception. La colère rentrée. La fin d'un rêve. Claire avait travaillé pendant deux ans pour Prague. Deux ans d'entraînements quotidiens, de sacrifices, de douleurs surmontées. Et maintenant, à cause d'Alina, à cause d'une seconde d'inattention, elle ne pourrait pas y aller.

Tanaka accompagna Claire à l'hôpital avec l'infirmière. Avant de partir, il demanda à Alina de rester, qu'il voulait lui parler à son retour. Son ton n'était pas menaçant, juste sérieux.Les autres élèves reprirent lentement leur entraînement, mais l'atmosphère avait changé. Ils regardaient Alina différemment maintenant, avec une certaine méfiance. Comme si elle était devenue dangereuse,

imprévisible.

Alina s'était laissée tomber sur le bord du tatami, la tête entre les mains, incapable d'apaiser le tumulte qui envahissait son esprit. Les souvenirs s'entrechoquaient, désordonnés, formant un tourbillon d'images et de voix qu'elle ne parvenait pas à faire taire. Elle revoyait distinctement Tanaka, au Japon, à la fin du stage l'été précédent. Il lui avait parlé avec sérieux, insistant sur la nécessité d'apprendre à se contrôler. Il avait souligné que sa force, désormais, était remarquable, mais pouvait devenir dangereuse si elle ne parvenait pas à la canaliser. Il l'avait mise en garde : un jour, si elle n'apprenait pas à maîtriser chaque mouvement, chaque frappe, elle risquait de blesser grièvement quelqu'un.

Ce jour-là était arrivé, brutalement, sans prévenir.

Mais au fond d'elle, Alina savait que ce n'était pas vraiment elle qui avait frappé. C'était Myalina, cette présence ancienne et indomptable, ce samouraï du passé qui ignorait la retenue et pour qui le combat signifiait vie ou mort. Pour Myalina, il n'existait que la violence, frapper pour survivre, frapper pour vaincre, sans la moindre hésitation. Rien d'autre ne comptait. Et elle avait assimilé toute l'expérience d'Alina en compétition, plus le judo, même l'aïkido de ses débuts. Et elle était devenue une facette de l'esprit d'Alina. Comment un simple rêve pouvait-il l'avoir changée comme ça ?

Alina était restée assise, longtemps, seule face à sa honte, observant ses mains comme si elles étaient devenues étrangères, redoutant leur force et ce qu'elle avait laissé échapper. Puis elle s'était levée, dirigée vers le sac de frappe. Elle avait commencé, puis continué, tsuki, gueri, empi, tsuki, gueri, … Ses camarades la regardaient, comprenant qu'il fallait qu'elle se défoule. Elle avait arrêté quand Tanaka avait appelé, Claire allait bien, Alina pouvait rentrer, il lui parlerait après. Le sac, fendu, perdait du sable…

Le soir venu, elle s'était rendue à l'hôpital en compagnie de ses parents. Ils avaient pris un bouquet de gerberas aux couleurs vives et un livre, ne sachant que choisir d'autre pour tenter d'apporter un peu de réconfort. À leur arrivée, les parents de Claire étaient déjà installés sur des chaises inconfortables, le visage marqué par l'épuisement et l'inquiétude.

La radio avait confirmé ce que l'infirmière redoutait : une fracture nette de la clavicule droite. Ce n'était pas irréversible, l'os finirait par se ressouder, mais Claire devrait garder le bras immobilisé pendant six

semaines. Prague, le championnat tant attendu, devait commencer dans quatre jours.Alina avait présenté ses excuses, sincères, incapable de retenir ses larmes. Sa voix tremblait, trahissant l'émotion et le désarroi qui la submergeaient. Elle avait expliqué qu'elle ne comprenait pas ce qui s'était passé, qu'elle n'aurait jamais voulu blesser Claire.

Allongée dans son lit d'hôpital, le bras en écharpe, Claire avait répondu qu'elle comprenait, que ce genre d'accident pouvait survenir à l'entraînement, que c'était le risque dans les sports de combat. Mais Alina lisait dans ses yeux toute la douleur et la déception. Les larmes qui les rendaient rouges ne venaient pas uniquement de la souffrance physique. Prague représentait un rêve, son premier grand championnat, celui dont elle parlait depuis de longs mois. Et, en un instant, Alina avait ruiné ce projet.

Les parents de Claire étaient restés courtois, mais leur froideur était palpable. Ils avaient remercié Alina pour les fleurs d'une voix distante, affirmant que l'essentiel était que Claire ne souffre pas d'une blessure plus grave et qu'une clavicule cassée finirait par guérir. Pourtant, dans leur regard, Alina avait lu un reproche silencieux, presque accusateur : « Vous avez brisé le rêve de notre fille. »

Sur le chemin du retour, dans la voiture, la mère d'Alina avait tenté de la consoler. Elle lui avait répété que ce n'était pas sa faute, que les accidents arrivaient à tout le monde et qu'il était impossible de tout contrôler en permanence. Claire finirait par guérir, il y aurait d'autres compétitions, d'autres occasions de briller.

Mais Alina n'écoutait pas. Elle fixait la vitre, observant distraitement les rues de Paris qui défilaient sans vraiment les voir. Son esprit était ailleurs, hanté par le souvenir de Quentin, hospitalisé après sa tentative de suicide. Elle revoyait ce corps affaibli par les médicaments, ce regard éteint, vidé de toute énergie. Et maintenant Claire, allongée sur un lit d'hôpital, la clavicule brisée, son rêve envolé. Elle se rappelait aussi les deux voyous, elle les avait froidement envoyés à l'hôpital. Alina avait la sensation de ne provoquer que des blessures autour d'elle, de ne laisser que des vies abîmées sur son passage.

Cette nuit-là, le sommeil lui avait été presque totalement refusé. Allongée dans l'obscurité, les yeux fixés sur le plafond, elle craignait de s'assoupir. Elle redoutait de se retrouver à nouveau dans ce village

japonais, d'y sentir la présence de Myalina s'imposer jusqu'à éclipser ce qu'il restait d'Alina Moreau.À chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle revoyait le visage de Claire déformé par la douleur, une image obsédante dont elle ne parvenait pas à se défaire.

Le jeudi matin, Alina s'était réveillée épuisée, n'ayant dormi que deux heures, agitée par des cauchemars où Myalina et Claire se confondaient, où elle frappait sans relâche, impuissante à arrêter le mouvement de ses propres mains qui semblaient blesser tous ceux qui l'entouraient.Tout au long de la journée au lycée, elle avait erré comme une ombre, absente à ce qui se passait autour d'elle. Émilie avait tenté de la réconforter durant la pause déjeuner, s'efforçant de l'atteindre à travers la brume de ses pensées. Mais Alina avait à peine répondu, perdue dans sa culpabilité.

Finalement, Émilie avait posé une main sur son épaule et l'avait invitée à revenir parmi les vivants. Elle lui avait dit que ce qui était arrivé à Claire était certes terrible, mais que ce n'était pas la fin du monde. Claire allait se remettre, et il fallait cesser de se tourmenter.

Alina avait levé les yeux vers elle, puis, d'une voix faible, elle avait murmuré que c'était ce que tout le monde lui avait dit pour Quentin aussi. Que ce n'était pas sa faute. Que les choses arrivaient, malgré tout. Mais à force d'être confrontée au même déroulement, de répéter les mêmes erreurs et de blesser ceux qui lui étaient chers, il devenait évident pour elle que le problème venait d'elle. Émilie, d'ordinaire si prompte à relativiser, demeura cette fois sans voix. Son optimisme, habituellement inaltérable, venait de se heurter à un mur qu'elle n'avait pas vu venir.

L'après-midi, Alina tenta de joindre Claire. Elle appela une première fois, puis une seconde, sans succès. Obstinée, elle composa le numéro une troisième fois. Au quatrième appel, enfin, Claire décrocha. Sa voix, lointaine et lasse, trahissait la fatigue.Alina, d'une voix hésitante, demanda des nouvelles. Claire répondit que ça allait, que la douleur s'estompait grâce aux médicaments, mais le silence qui suivit pesa lourdement. Alina cherchait ses mots, redoutait d'en dire trop ou pas assez. Elle aurait voulu trouver la formule juste, s'excuser encore, réparer l'irréparable, prouver à Claire qu'elle regrettait sincèrement ce qui s'était passé.

Mais c'est Claire qui prit la parole. Elle expliqua qu'elle avait besoin de temps pour elle. Oui, elle comprenait que c'était un accident, que personne n'avait voulu cela. Mais la blessure ne concernait pas seulement son corps, elle touchait aussi quelque chose de plus

profond. Elle avait besoin de s'éloigner, de prendre du recul, de laisser le choc s'apaiser.Alina accepta, s'excusa une nouvelle fois, puis mit fin à la conversation. Elle resta longtemps, le téléphone serré dans sa main, le regard fixé sur le mur de sa chambre, incapable de penser à autre chose qu'à la voix de Claire et au vide laissé par son absence.

Le vendredi après-midi, Alina prit la décision d'aller voir Claire à l'hôpital. Elle choisit d'y aller seule, bien que ses parents lui aient proposé de l'accompagner. Elle sentait que cette démarche lui appartenait, que c'était à elle de l'assumer sans l'aide de personne.Claire occupait une chambre double, dont l'autre lit était heureusement inoccupé.

Lorsqu'Alina entra, elle la trouva assise, plongée dans un magazine. Son bras en écharpe et son visage fermé la rendaient difficile à déchiffrer.Alina prit place auprès du lit. Un long silence s'installa, pesant, avant qu'Alina ne trouve le courage de parler. Elle exprima, une fois de plus, ses regrets, mais ajouta qu'elle comprendrait parfaitement si Claire préférait ne plus lui adresser la parole, ni poursuivre l'entraînement ensemble. Elle comprenait la colère, la déception, tout ce qui pouvait naître d'un tel geste.

Claire poussa un profond soupir et déposa le magazine à côté d'elle. Elle confia qu'elle n'était pas vraiment en colère contre Alina. Ou peut-être un peu, mais surtout contre la situation, contre ce hasard qui bouleverse tout sans avertir. Deux années d'efforts pour Prague venaient de s'effondrer en un instant.Alina en était consciente et l'admit sans détour. Ce qui s'était passé lui semblait impardonnable. Si elle en avait eu la possibilité, elle aurait inversé le cours du temps.

Claire la fixa longuement, puis prononça une phrase qui glaça Alina : « Tu sais ce qui m'a le plus effrayée ? Ce n'est pas le choc, ni la douleur. C'est ton regard juste avant. Pendant une seconde, tu n'étais plus toi-même. On aurait dit que quelqu'un d'autre avait pris ta place. »La phrase resta en suspens, pesante et difficile à supporter. Alina ne sut d'abord quoi répondre. Comment expliquer que Claire avait perçu la vérité ? Pendant un bref instant, elle avait senti en elle une force étrangère, une énergie brute, presque sauvage, comme si une guerrière venue d'un autre temps s'était emparée d'elle.

Finalement, Alina admit qu'elle ne comprenait pas non plus ce qui s'était produit. Elle promit de travailler sur elle-même, d'apprendre à se maîtriser, à canaliser cette part d'elle qui l'effrayait. Elle assura à Claire que cela ne se reproduirait pas.Claire acquiesça, mais Alina sentit aussitôt que ses paroles n'avaient pas vraiment convaincu son

amie.

En quittant l'hôpital, Alina se sentit plus accablée encore qu'à son arrivée. Les mots de Claire résonnaient en elle comme une sentence : « Tu es devenue quelqu'un d'autre. » Cette phrase exprimait parfaitement ce qu'elle ressentait, et cela la terrifiait.

Le soir, recluse dans sa chambre, Alina contempla longuement ses mains. Elles lui paraissaient étrangères, capables d'écrire, de manier un sabre dans ses rêves, mais aussi de frapper avec une violence qui dépassait la simple volonté de gagner. Elle se demanda ce qui l'empêchait d'appeler Tanaka, de lui annoncer qu'elle ne participerait pas à Prague, qu'elle se jugeait trop dangereuse pour poursuivre. Mais elle devinait déjà la réponse de son entraîneur. Il lui dirait d'y aller malgré tout, de transformer cette peur en énergie constructive, d'apprendre à maîtriser ce qu'elle était devenue. Fuir n'apporterait rien.

Le samedi, lors du dernier entraînement léger à l'INSEP, la tension était palpable. Il ne restait que deux jours avant Prague, il s'agissait de préserver ses forces. Alina arriva en retard, traînant les pieds, la tête basse. Tanaka n'en fit pas mention, se contentant de l'observer avec attention.Durant l'échauffement, Alina se retint à chaque mouvement.

Son corps semblait hésitant, ses gestes manquaient d'assurance. On aurait dit qu'elle craignait sa propre force, qu'elle redoutait d'aller trop loin à nouveau.Tanaka s'en aperçut rapidement. À la fin de l'échauffement, il l'invita à s'isoler avec lui. Il lui expliqua que cette attitude ne menait à rien. On ne peut pas vivre dans la crainte de sa propre puissance. Il fallait parvenir à l'équilibre, éviter l'excès, mais sans se renier ni se limiter par peur de soi-même.

Alina demanda comment parvenir à cet équilibre, comment apprivoiser cette part d'elle-même qui lui semblait parfois étrangère, plus ancienne, plus dangereuse. Tanaka, après un moment de réflexion, avoua qu'il n'avait pas de réponse toute faite. Selon lui, cela passait par la connaissance de soi, par la répétition, par une écoute attentive du corps. Il fallait apprendre à sentir le moment où tout bascule, où la maîtrise cède la place à l'instinct.

Mais Alina percevait que la réalité était plus complexe. On ne contrôle pas ce que l'on ne comprend pas. Cette part inconnue d'elle-même, qui avait surgi sans prévenir, continuait de l'habiter, silencieuse et menaçante. Elle se demanda longuement si, un jour, elle parviendrait à dompter cette force obscure en elle, ou si le véritable

défi serait simplement d'apprendre à coexister avec cette étrangère silencieuse.

En cette soirée de samedi, à la veille du départ, Alina demeura allongée sur son lit, le regard fixé au plafond, enveloppée d'un silence pesant. Sur le mur, ses médailles luisaient faiblement, témoins muets de ces victoires qui semblaient aujourd'hui si lointaines, presque étrangères à ce qu'elle ressentait. Elle se questionna sur sa légitimité à partir pour Prague. Peut-être aurait-elle dû céder sa place à une autre, à quelqu'un qui ne causait pas de blessures autour de soi, à quelqu'un de moins tourmenté.

Ses pensées se tournèrent alors vers Quentin, qu'elle imaginait seul, prostré dans son appartement, vidé par les médicaments avalés. Elle songea aussi à Claire, allongée dans son lit d'hôpital, ses rêves éparpillés, brisés par un accident dont elle portait en partie la responsabilité. Le même schéma semblait se répéter, inlassablement, comme si elle était prisonnière d'un cycle impossible à briser.

« Myalina est trop dangereuse », pensa-t-elle, avec une lucidité nouvelle. « Mais Myalina est désormais indissociable de moi. » Mais je vais la dompter ; Elle cria dans sa tête : « Tu entends, Myalina ? Je vais te dompter ! » « Waouh, je deviens folle » pensa-t-elle.

Mais pour la première fois, elle accepta réellement cette part d'elle-même. Ce n'était plus seulement une idée fugace, mais une évidence ressentie jusque dans sa chair. Elle comprit qu'une frontière nette entre elle et Myalina n'existait pas. Myalina n'était ni une inconnue, ni une ombre surgie du néant : elle était enracinée en elle, une composante essentielle, peut-être présente depuis toujours et seulement révélée par les rêves.

Cette nuit-là, Alina ne trouva que peu de repos. La peur de sombrer dans le sommeil, de se retrouver à nouveau au Japon au gré de ses rêves, l'empêcha de fermer l'œil. Elle redoutait ce qu'elle deviendrait si Myalina occupait encore plus d'espace au-dedans d'elle.Lorsque l'aube pointa, elle était épuisée, mais une résolution nouvelle l'habitait.

Elle partirait pour Prague. Tanaka avait raison : la fuite n'apporterait rien d'autre que des regrets. Il lui faudrait désormais apprendre à vivre avec ce qu'elle était devenue, ou accepter de tomber en chemin, au risque de tout perdre.

Chapitre 11 : Antonio.

Le dimanche matin arriva plus tôt qu'elle ne l'aurait souhaité, enveloppé d'une lumière grise et incertaine, hésitant entre la promesse de la pluie et celle du soleil. C'était le jour du départ pour Prague. Charles de Gaulle, terminal 2, rendez-vous fixé à sept heures précises.

Ses parents l'accompagnèrent. Son père conduisait, le visage fermé, concentré sur la route, sans prononcer un mot. Sa mère, elle, jetait de fréquents regards anxieux vers la banquette arrière, où Alina, le front appuyé contre la vitre, observait le paysage défiler, perdue dans ses pensées. Émilie avait également tenu à venir, malgré l'heure matinale. Elle affichait un sourire obstiné, bien que ses yeux, gonflés de fatigue, trahissaient son inquiétude.

Dans l'habitacle de la voiture, l'air semblait pesant. Personne n'évoquait l'accident avec Claire, mais le souvenir en planait dans chaque silence, dans chaque échange de regards évités. Ce non-dit pesait sur eux, aussi lourd que la menace d'un orage.

À l'aéroport, Monsieur Tanaka les attendait déjà, vêtu du survêtement de l'équipe de France, entouré de trois autres jeunes karatékas, membres de la sélection junior. Il salua Alina d'un simple signe de tête, grave, mais empreint de bienveillance. Dans son regard, il n'y avait aucune trace de colère, mais plutôt une inquiétude profonde, mêlée à une forme de doute.

La veille, il s'était rendu chez elle. Ils avaient conversé longuement, assis dans le salon, tandis que ses parents s'affairaient en silence dans la cuisine pour leur laisser un semblant d'intimité. Il lui avait rappelé la nécessité d'apprendre à canaliser sa force, de ne jamais perdre de vue la capacité de blesser qu'elle détenait désormais, qu'elle avait trouvé le bushido, ce qui était très rare pour une européenne. Il lui avait répété que le karaté n'était pas conçu comme une arme, mais comme une discipline, un art de vivre. La véritable maîtrise, lui avait-il dit, résidait autant dans la capacité à porter un coup que dans celle de savoir l'arrêter à temps.

Il lui avait également confié quelque chose qui l'avait profondément marquée : « Depuis ton retour du Japon, tu n'es plus la même. Je ne sais pas précisément ce qui s'est passé là-bas, mais tu es différente. Plus forte, c'est certain. Mais aussi plus… dangereuse. Comme si tu portais en toi quelque chose d'ancien, une force venue d'ailleurs. »Alina avait eu envie de tout dévoiler : ses rêves, Myalina, cette

impression d'être habitée par un esprit samouraï. Pourtant, elle s'était retenue, incapable de mettre des mots sur ce qu'elle ne comprenait pas encore elle-même.

À l'aéroport, Émilie la prit dans ses bras avec une force inattendue, comme si elle refusait de la laisser partir. À voix basse, elle lui recommanda d'être prudente, de revenir entière, de ne blesser personne, et surtout, de ne pas se blesser elle-même.Ces paroles, simples mais sincères, émurent profondément Alina, qui acquiesça sans parvenir à articuler une réponse.

Ses parents l'embrassèrent longuement. Sa mère, habituellement si réservée, laissa couler ses larmes. Son père, d'une étreinte ferme, lui murmura qu'il était fier d'elle, quoi qu'il advienne, et qu'elle ne devait jamais cesser d'être elle-même, ni oublier ce qu'elle portait en elle.

Elle franchit la sécurité et jeta un dernier regard en arrière. Ses parents et Émilie étaient là, tous en train de lui faire signe. Elle tenta de sourire, espérant que cela paraisse rassurant, mais cela ressemblait sans doute davantage à une grimace.

Le vol dura deux heures. Alina parla à peine, se contentant de regarder par le hublot tandis que les nuages défilaient au-dessous d'elle, formant une mer blanche et ondulante. Sophie, une autre fille de l'équipe de karaté, était assise à côté d'elle et tenta d'engager la conversation au début. Elle évoqua le programme, les adversaires, l'excitation d'être à Prague. Mais le silence d'Alina finit par la décourager. Sophie abandonna et se plongea dans un magazine.Quelques rangées devant, Tanaka jetait régulièrement un coup d'œil vers Alina. Elle sentait son regard sur elle, lourd d'inquiétude. Il se demandait s'il avait eu raison de l'emmener, si elle était assez forte, ou si elle représentait un risque, pour elle-même ou pour les autres.

Alina ne cessait de penser à Claire. Claire aurait dû être là, impatiente et nerveuse. Mais Claire était à Paris, le bras en écharpe, probablement en train de regarder par la fenêtre, se demandant comment les choses auraient été différentes si Alina avait retenu son coup.

Elles arrivèrent à Prague en début d'après-midi, sous un ciel d'un bleu si intense qu'il semblait inhabituel pour un mois de septembre. Lorsqu'elles descendirent sur le tarmac, la lumière était douce et voilée, donnant à la ville au loin des allures de tableau.Dans le bus qui les menait en ville, Alina découvrit Prague pour la première fois. Sa

beauté la frappa aussitôt, même à travers la brume de son humeur. Des flèches gothiques perçaient le ciel, semblables à des prières gravées dans la pierre. Les toits de tuiles orange dévalaient les collines. La Vltava serpentait paresseusement entre ses rives, reflétant les façades baroques. Tout semblait sortir d'un conte de fées, d'une époque qui refusait de disparaître.

Mais elle remarqua d'autres choses aussi. Les traces du régime communiste, tout juste tombé quelques mois plus tôt lors de cette Révolution de Velours dont tout le monde parlait. Des blocs de béton — des bâtiments brutalistes — se détachaient sur la vieille ville comme des cicatrices sur un beau visage. Des affiches déchirées restaient accrochées aux murs, vestiges d'une propagande qu'on n'avait pas encore retirée. L'ensemble donnait une impression étrange, celle d'une ville suspendue entre l'espoir et l'incertitude, comme si elle se réveillait d'un long sommeil sans trop savoir dans quel monde elle ouvrait les yeux.

Le village olympique se trouvait en périphérie, dans un vaste complexe sportif fonctionnel. Les bâtiments semblaient dater des années soixante-dix — sobres, pratiques, sans recherche d'esthétique. Une architecture socialiste, axée sur l'efficacité. Mais tout était propre, bien organisé, empreint de cette rigueur caractéristique de l'Est.Alina partageait un dortoir avec trois autres filles de l'équipe de France. Des lits superposés en métal, des casiers gris, une salle de bain commune impeccable aux carreaux blancs. Ce n'était pas le luxe, mais cela suffisait. L'ensemble évoquait davantage un camp militaire qu'un hôtel, mais cela remplissait sa fonction. Alina ne commençait pas la compétition tout de suite, ses nombreux titres de championne de France la dispensant des éliminatoires, elle était qualifiée directement pour les 8ème de finale, elle aurait donc 4 combats à disputer, ou 5 si elle perdait en demi-finale pour décider de la 2éme place. Cette année, les katas (tirés au sort parmi les 5 supérieurs) seraient notés sur 100 par dix juges, un de chaque pays engagé.

Ce soir-là, au réfectoire, elle eut un premier aperçu de ce qu'était réellement une compétition internationale. Des athlètes partout, des centaines, venus de tous les pays, avec leurs drapeaux et leurs rêves mêlés. Un mélange de langues, slaves, romanes, germaniques, se confondait avec les odeurs de la nourriture. L'atmosphère vibrait d'énergie, d'excitation, de nervosité, de ce lien immédiat qui unit ceux qui partagent la même passion.

Alina prit son plateau, du bœuf en sauce, de la purée, des légumes bouillis, une cuisine de cantine internationale — et parcourut la salle du regard. Elle ne souhaitait pas s'asseoir avec l'équipe de France. Elle ne se sentait pas capable d'affronter les banalités ou les sourires forcés. Elle trouva une table libre dans un coin, s'assit et picora son repas, l'avalant comme du carton. De toute façon, elle n'avait pas vraiment faim.

« Questa posto è libere ? »

La voix d'un homme, marquée par un accent italien prononcé, perça la bulle dans laquelle Alina s'était enfermée. D'abord, il s'exprima en italien, puis il essaya en anglais, maladroitement, glissant même quelques mots de français, comme s'il voulait multiplier ses chances d'être compris. Ce qu'il cherchait à savoir, c'était si la place en face d'elle était libre.

Alina releva la tête, un peu prise de court. Elle était plongée dans ses pensées, loin d'imaginer qu'on viendrait l'aborder à cet instant précis. Devant elle se tenait un jeune homme, un plateau à la main, affichant un sourire si naturel qu'il semblait l'avoir toujours porté. Il était grand, sans toutefois la dépasser, peut-être mesurait-il environ un mètre quatre-vingt.

Ses cheveux bruns, légèrement ondulés, tombaient sur son front de façon désordonnée, et ses yeux noisette brillaient d'une énergie qu'Alina avait l'impression d'avoir perdue quelque part en route. Sa peau était hâlée, le genre de bronzage que l'on n'obtient qu'en vivant réellement dehors, sous le soleil. Il portait un survêtement aux couleurs de l'Italie « vert, blanc, rouge ».

Elle lui répondit en français, précisant que la place était libre, mais sans chercher à se montrer chaleureuse. Au fond, elle espérait un peu qu'il comprendrait la nuance et choisirait une autre table.Mais il s'installa pourtant, avec une aisance tranquille, posa son plateau et se présenta aussitôt, arborant de nouveau ce large sourire.

Il s'appelait Antonio. Il faisait du karaté, bien sûr. Italien, cela allait de soi. Dix-neuf ans. Il venait de Rome et, sans surprise, affirma que sa ville natale était la plus belle du monde, même s'il concédait que Prague était « pas mal du tout » pour une ville d'Europe de l'Est et que depuis qu'il l'avait vue en vraie, il émettait des réserves sur son classement et aurait maintenant une petite tendance à y inclure Paris.

Alina se présenta à son tour, davantage par politesse que par envie. Alina. Elle aussi pratiquait le karaté, bizarre, hein ? coïncidence amusante. Française. Dix-huit ans. Paris.Le sourire d'Antonio s'élargit encore. Il déclara qu'il avait entendu parler d'elle : la superbe grande fille rousse de France, qui remportait tout et dont le palmarès impressionnait même les adultes. Il la trouvait vraiment remarquable. Et très belle.

Alina fut déstabilisée. Elle n'avait jamais su comment réagir face aux compliments, surtout venant d'un garçon qu'elle rencontrait à peine. Cela lui paraissait encore plus difficile en ce moment, alors qu'elle avait eu du mal à rassembler ses forces pour affronter la journée.Antonio ne semblait pas gêné par son silence ou sa gêne. Il poursuivit la conversation, comblant les vides avec des anecdotes sur Rome, Trastevere, demanda-t-il, connaissait-elle ce quartier ?

Peu importait la réponse. Il expliqua qu'il avait débuté le karaté à six ans, à l'initiative de son grand-père judoka, qui lui avait transmis la passion des arts martiaux. Pour lui, cette compétition internationale était la première d'une telle envergure, et il se sentait à la fois plein d'appréhension et d'excitation, comme un enfant la veille de Noël.

Peu à peu, sans vraiment le vouloir, Alina se surprit à sourire. Il y avait chez Antonio une énergie si légère, si authentique, qu'elle dissipait un peu du poids qu'elle traînait depuis des semaines. Il paraissait sincère, spontané, et étonnamment facile à fréquenter.

Ils discutèrent pendant tout le déjeuner. En réalité, Antonio parlait beaucoup, tandis qu'Alina se contentait d'intervenir de temps à autre. Il passait d'une langue à l'autre, l'italien, l'anglais, les bribes de français dont il se souvenait, mêlant le tout dans un mélange improvisé et amusant. Les verbes italiens prenaient des tournures anglaises, des expressions françaises surgissaient à l'improviste. Alina répondait le plus souvent en anglais, parfois en français lorsqu'Antonio se perdait, et, une fois, elle tenta une phrase en italien, puisée dans ses souvenirs du lycée. Antonio éclata de rire : son accent était, selon lui, un véritable désastre, mais charmant. Si elle avait besoin de cours particuliers, ça serait avec plaisir, gratuit pour elle.

Elle souriait de cette drague un peu lourde, très méditerranéenne et bon enfant. Ils rirent de leurs maladresses linguistiques, gesticulèrent pour se faire comprendre, et allèrent même jusqu'à dessiner des petits schémas sur des serviettes lorsque les mots leur manquaient. Ce moment de légèreté, inattendu, rendit l'atmosphère moins pesante.

À la fin du repas, Antonio proposa à Alina de s'entraîner avec lui l'après-midi. Selon lui, il ne s'agissait pas d'une séance sérieuse, juste un échauffement, l'occasion de découvrir la salle de sport, de se dégourdir les jambes après le voyage. Rien de trop exigeant, simplement de quoi garder la forme avant le début des épreuves.

Alina hésita. Une part d'elle avait envie de refuser, de rester seule, de conserver ses distances. Pas d'attaches, pas de risques inutiles. Mais une autre part, lasse de toujours se contenir et de porter sa culpabilité, elle aurait voulu accepter.Finalement, à sa propre surprise, elle accepta.

Après le déjeuner, lorsqu'ils prirent des directions différentes, Antonio lui adressa un baise-main exagérément théâtral. Alina ne put s'empêcher d'éclater de rire. Antonio lui fit un clin d'œil et déclara qu'il était enchanté d'avoir rencontré la meilleure et la plus jolie karatéka de France, et probablement de toute l'Europe. Cette rencontre, anodine en apparence, avait apporté à Alina un peu de légèreté dont elle avait grand besoin, lui rappelant qu'il était encore possible de se laisser surprendre, même lorsque l'on croyait avoir tout prévu.

Alina rentra dans son dortoir, les joues encore teintées du rouge provoqué par ce fou rire qui l'avait surprise. Depuis plusieurs jours, elle ne s'était pas sentie aussi légère, presque apaisée, comme si un voile sombre s'était temporairement levé. Antonio, avec ses plaisanteries subtiles et son sourire sincère, avait su, l'espace d'un instant, apaiser toutes ces voix intérieures qui, d'ordinaire, l'assaillaient sans relâche. Elle avait ri, un vrai rire, venu du fond du cœur, et ce simple moment semblait avoir fissuré la chape de tristesse qui pesait sur elle.

Vers deux heures, elle prit son sac de sport, et se rendit au gymnase 4 qui était libre, se changea et rejoignit le bel Antonio qui était en train defaire des pompes sous les regards admiratifs de deux italiennes et une espagnole. Elle hésita et là, Antonio se redressa et cria, faisant se retourner tout le monde : « Ecco la piu bella de la competizione ! amore, vieni qua ! » Alina ne savait plu où se mettre entre les regards incendiaires des filles et les regards et sifflements admiratifs des jeunes hommes…

Il se dirigea vers elle, lui prit la main d'autorité et lui proposa quelque tours de gymnase au trot pour s'échauffer. Elle le suivit en le grondant doucement, mais flattée quand même. Six tours, et puis échauffements de chaque muscle, chaque articulation, il lui expliqua

qu'il avait l'habitude ayant deux cours d'enfants et un d'ado, chaque semaine. Puis ils firent quelques exercices, attaque, esquive, blocage, double contrattaque. Il était bon, rapide, fort et endurant. Il lui fit quelques compliments, sur son karaté qui était vraiment excellent, assura-t-il, et il ne disait pas ça parce qu'elle était une des plus belles filles qu'il avait jamais rencontrées.

Elle lui retourna le compliment, lui disant qu'il n'était pas mal non plus et qu'elle espérait que sa Vespa n'était pas trop loin, qu'il pourrait peut-être lui faire « una passegiata » avec un « gelato » ! Ils éclatèrent de rire tous les deux et continuèrent quelques exercices, mais visiblement, avec les regards qu'ils se lançaient, ils seraient bien passés à une gymnastique plus romantique. Lors des étirements à deux, sa jambe étendue sur son épaule, ils semblaient prolonger le contact un peu plus que nécessaire. Au bout d'une heure, ils arrêtèrent et partirent vers les cabines de douche. Là, ils se regardèrent et Alina, pour rire, lui dit : « on prend la même ? » Et là, elle le fit rougir : « are you serious ? »Elle plongea ses yeux verts dans les siens. « If you want. » Ils attendirent que le couloir soit désert avant de rentrer dans la cabine. Par contre, au moment de sortir après une petite heure bien tendre et agréable, il leur fallut bien calculer pour ne pas se faire voir, ils n'étaient pas sûrs que la fédération européenne approuverait ces sortes d'échanges internationaux.

Ils partirent dans leur dortoir respectif pour se changer après avoir pris une douche, une vraie cette fois et se retrouvèrent pour le repas pendant lequel ils discutèrent de tout et de rien. Puis ils séparèrent, les premiers combats commençaient demain. Ils s'embrassèrent sous quelques applaudissements, rouge de nouveau, se promettant de se retrouver le lendemain. Alina se dirigea vers les cabines téléphoniques, raconta le voyage et sa première journée, enfin, pas tout. Par contre, dès qu'elle eut Emilie au téléphone, elle lui chuchota : « J'ai rencontré un bel Italien, il s'appelle Antonio et on a pris une douche ensemble » pour s'entendre dire qu'elle était folle et que c'était pour ça qu'on l'aimait.

Pourtant, une fois la porte refermée derrière elle, dans sa chambre, la réalité reprit ses droits. La nuit, en particulier, apportait avec elle une solitude oppressante. Allongée sur son lit superposé, Alina écoutait le souffle régulier des autres pensionnaires déjà endormies. Ce rythme paisible contrastait cruellement avec le tumulte qui envahissait son esprit. Peu à peu, la culpabilité s'imposa, lourde et insistante, aussi familière qu'une vieille compagne indésirable. Elle se

glissa dans ses pensées, s'insinua dans toutes les failles de sa conscience, la ramenant à ce qu'elle avait tenté d'oublier.

Comment avait-elle pu se permettre de rire, de faire l'amour sous douche avec un presqu'inconnu, alors que Claire était bloquée à Paris, la clavicule fracturée à cause d'elle ? Comment pouvait-elle prétendre à un peu de bonheur, alors qu'elle portait la responsabilité de la chute et du rêve brisé d'une autre ? Chaque fois qu'elle fermait les yeux, le visage de Claire lui revenait, marqué par la douleur et la surprise, et elle revoyait ses poings, maladroits et incontrôlables, à l'origine de l'accident. Ce souvenir, tenace, s'imposait avec une telle force qu'il en effaçait presque tout le reste.

Elle pensa, le cœur serré, qu'elle n'avait pas le droit d'être heureuse. Cette idée s'imposait à elle avec une telle évidence qu'elle ne songea même pas à la remettre en question. Elle tenta pourtant de chasser ces pensées sombres, cherchant le réconfort du sommeil, mais les images revenaient, plus vives encore, peuplant l'obscurité de son esprit de scènes qu'elle aurait voulu effacer.

Chapitre 12 : Incrid.

Le matin où débuta la compétition, Alina ouvrit les yeux et contempla le plafond gris du dortoir. Autour d'elle, les autres filles échangeaient quelques mots, manifestement un peu nerveuses. L'une d'entre elles avait été éliminée, tandis qu'une autre attendait encore de savoir si elle aurait la possibilité de disputer un combat de repêchage, il lui restait une chance à saisir pour atteindre les huitièmes de finale. La dernière, Evelyne, était déjà qualifiée, ce qui lui apportait une certaine sérénité. Ainsi, il demeurait deux ou trois Françaises susceptibles de monter sur le podium, ce qui entretenait un espoir palpable dans le groupe.

Alina descendit prudemment de son lit superposé, adressa un salut poli à ses camarades, puis lança : « Qui veut venir courir, footing 3 km ? » Evelyne répondit immédiatement, visiblement motivée ; elle enfila rapidement son survêtement et sa brassière.

Il faisait encore presque nuit, car il n'était que six heures et demie. Les couloirs et le stade baignaient dans un calme matinal, presque irréel. Evelyne, de petite taille, aux cheveux blonds frisés et à la silhouette menue, courait à côté d'Alina. Pendant leur course, Evelyne raconta qu'elle avait l'habitude de s'entraîner ainsi tous les matins, longeant la plage en Bretagne, profitant du bruit des vagues pour se concentrer. Alina expliqua qu'elle courait dans les rues de Paris, qu'elle appréciait particulièrement l'atmosphère paisible de la ville à l'aube, lorsque les premiers commerçants déployaient leurs devantures et que la lumière filtrait doucement entre les immeubles.

Ce moment partagé leur permit de découvrir leurs différences et leurs routines, renforçant ainsi leur complicité. Elles coururent côte à côte, chacune trouvant dans la présence de l'autre un soutien discret, mais rassurant. Au bout d'une demi-heure, elles regagnèrent le dortoir, satisfaites de cet échauffement, et se dirigèrent aussitôt vers les douches, profitant du silence, encore intact à cette heure.

À leur retour, un assesseur les attendait, tenant en main les feuilles de match. Il leur indiqua que les katas auraient lieu à onze heures au gymnase numéro trois, et que les huitièmes de finale féminins se dérouleraient à treize heures trente au gymnase numéro deux. Le repêchage serait à 10h.Les informations étaient précises, et cette organisation rassura les deux jeunes femmes, qui pouvaient désormais se projeter dans le déroulement de la journée.

Elles partirent ensuite prendre le petit-déjeuner, vêtues de leur karatégi immaculé, l'écusson de la France cousu sur la poitrine, et leur nom inscrit dans le dos. La salle à manger commençait à s'animer, se remplissant peu à peu des athlètes venus des différentes délégations. Antonio était déjà installé, entouré de ses admiratrices habituelles. Dès qu'il aperçut Alina, il l'appela avec enthousiasme, fidèle à lui-même, sans chercher à se faire discret : « Amore, sono qui ! Venite, ragazze. » Les filles se dirigèrent vers sa table, sous le regard désapprobateur des deux Italiennes et de l'Espagnole, qui finirent par leur céder un peu d'espace, non sans afficher une certaine contrariété.

Soucieuse de clarifier sa position, Alina s'assit sans hésiter sur les genoux d'Antonio et l'embrassa avec assurance. Elle perçut le goût du café sur ses lèvres, un détail qui la fit sourire intérieurement. Les Italiennes et l'Espagnole quittèrent alors la table en murmurant leur mécontentement, ce qui amusa vivement Antonio et les Françaises. Dans un élan de bonne humeur, Antonio lança : « Una di perse dieci di ritrovate.

Antonio se tourna ensuite vers Alina, qui s'était installée à côté de lui, et lui demanda : « Je passe à 10h, tu viendras me voir ? » Alina lui adressa un sourire complice : « Bien sûr, et moi à 13h30, tu viendras aussi ? - Oui, amore, si je peux, ne t'inquiète pas. »

Dans cette atmosphère teintée de compétition, d'amitié et d'attentes, chacun tentait de trouver ses repères et de se préparer au mieux. Les conversations tournaient autour des stratégies, des souvenirs des championnats précédents, mais aussi des petites habitudes qui, dans ces moments de tension, apportaient un peu de réconfort. Il y avait dans l'air ce mélange d'excitation et de nervosité propre aux grands rendez-vous, où chaque geste, chaque mot, semblait avoir une importance particulière. Les athlètes, tout en dégustant leur petit-déjeuner, savaient que bientôt, il leur faudrait donner le meilleur d'eux-mêmes sur le tatami, conscients que leurs efforts du matin seraient peut-être décisifs pour la suite de la journée.

Après avoir consulté attentivement les feuilles de match, Alina se dirigea sans hésiter vers le gymnase 4. C'était là qu'Antonio devait livrer son premier combat de la journée. Elle eut la chance d'arriver juste à temps : Antonio ouvrait la série. Son adversaire était un Anglais, de taille légèrement inférieure, mais manifestement plus massif et musclé. Les deux compétiteurs s'inclinèrent respectueusement, exécutant les saluts rituels devant les arbitres, puis se mirent en garde face à face, concentrés. Dès le signal de départ, l'Anglais lança l'assaut avec une détermination impressionnante,

enchaînant des coups de poing rapides et puissants, cherchant à déstabiliser Antonio par la vitesse et l'agressivité.

Antonio, attentif et vif, esquiva habilement, puis tenta un coup de pied circulaire visant le visage de son adversaire. L'Anglais para l'attaque avec agilité, démontrant une expérience certaine. Antonio feinta alors un coup de pied direct pour tromper sa vigilance, puis envoya un nouveau coup de pied circulaire, cette fois parfaitement placé. L'Anglais, surpris, n'eut pas le temps de remonter sa garde, et le coup atteignit sa cible. L'arbitre n'hésita pas : Ippon. Le combat prit fin aussitôt, et Antonio fut déclaré vainqueur, se qualifiant ainsi pour les quarts de finale. Il salua le public, cherchant du regard Alina dans les gradins, prêt à lui lancer un « Ciao, amore » complice. Mais il croisa le regard sévère du juge principal, qui lui signifia sans un mot que ce n'était ni le lieu ni le moment. Antonio se contenta d'un discret hochement de tête. Alina lui répondit par un baiser envoyé du bout des doigts, puis quitta rapidement les tribunes pour rejoindre le gymnase 3, où les épreuves de kata allaient commencer.

Le nom d'Alina fut appelé en quatrième. Le tirage au sort désigna le kata Jitte. Ce n'était pas le plus long des katas, mais il comportait vingt-sept mouvements, chacun chargé de sens. Jitte représentait un affrontement imaginaire contre dix adversaires, un exercice aussi technique qu'exigeant. Alina maîtrisait parfaitement la chorégraphie, même si elle n'avait pas eu l'occasion de la répéter autant qu'elle l'aurait souhaité ces dernières semaines. Lorsque son tour arriva, elle traversa le tatami avec assurance et s'arrêta au centre, le regard fixé droit devant elle.

Ce kata, elle le savait, avait une histoire riche. Les postures mains ouvertes, les sauts, les blocages puissants requéraient une grande précision et une énergie maîtrisée. Alina salua les juges, attendit une brève seconde, puis se hissa sur la pointe des pieds, prête à puiser dans toutes ses ressources. À cet instant, elle sentit comme une force intérieure émerger, cette part d'elle-même qu'elle nommait Myalina, prête à prendre le relais. Elle s'abandonna à cette énergie nouvelle. Les mouvements s'enchaînèrent alors avec une intensité et une fluidité qui dépassaient ses propres attentes.

Le kata fut court mais d'une rare intensité. Son kiai final résonna dans tout le gymnase, imposant le silence, captant l'attention même de ceux qui, jusque-là, détournaient le regard. Les sauts gagnèrent en amplitude, les enchaînements furent d'une précision irréprochable. À la fin, elle salua de nouveau, conservant la position en demi-pointe, mais cette fois, elle se tenait véritablement sur les pointes. Une salve

d'applaudissements éclata, rapidement apaisée par la voix des juges qui déroulèrent les notes : 10, 9, 10, 10, 9, 10… Un total de 97 sur 100. Ce fut, pour l'instant, la meilleure note de la compétition, mais il restait encore vingt-quatre concurrentes à passer.

Alina regagna les gradins, où elle fut accueillie par les félicitations enthousiastes de Tanaka et de toute l'équipe de France. Tanaka l'observa longuement, manifestement intrigué : « Je t'ai jamais vue faire un kata comme ça », dit-il d'une voix admirative. Alina s'apprêta à expliquer ce qu'elle avait ressenti, mais d'un geste de la main, il l'invita à garder le silence, comme si certains moments ne méritaient pas d'être expliqués, seulement vécus. Les résultats tombaient les uns après les autres : 84, 92, 96, 75, 93, 52… puis soudain, une autre concurrente obtint également 97. Il y avait donc égalité pour la médaille d'or. Les juges se consultèrent brièvement, puis l'un d'eux prit le micro : « Kirsten Thorëns, Danemark. Alina Moreau, France : Kata Söchin. »

Alina se leva, traversa la salle pour se positionner au centre-gauche du tatami, là où la finale allait se jouer. Son adversaire, la Danoise Kirsten, la rejoignit. Elle était presque aussi grande qu'Alina et lui adressa un sourire poli, chargé de respect. Le kata Söchin était réputé pour sa difficulté. Long, il comportait de nombreux mouvements exécutés depuis la position du cavalier, le kiba dachi, exigeant une grande stabilité et une parfaite maîtrise du corps. Il associait des parades complexes et des contre-attaques de jambes particulièrement techniques. Alina connaissait ce kata, même si elle l'avait moins travaillé que d'autres, car il était rarement enseigné en cours et se retrouvait peu en compétition.

Les deux jeunes femmes commencèrent leur kata en parfaite synchronisation, conformément à la tradition. Alina sentit la tension et l'exigence du moment, mais elle parvint à soutenir le rythme, à maintenir la puissance dans chacun de ses gestes. Sur deux attaques, elle remarqua qu'elle mettait plus de vie qu'à l'accoutumée.

Le kata achevé, elles demeurèrent immobiles, humbles, attendant l'arrivée des juges sur le tatami. Pour départager les ex-aequo en finale, les juges se plaçaient face aux compétitrices, puis levaient le bras pour désigner celle qui, selon eux, avait le mieux incarné l'esprit du kata. Sept juges sur dix se prononcèrent en faveur d'Alina. Elle devint ainsi Championne d'Europe de Karaté Shoto Kan en Katas. Les applaudissements retentirent dans toute la salle, manifestant

l'admiration du public et des équipes. Alina et Kirsten échangèrent une accolade chaleureuse avant de regagner leurs équipes respectives. Tanaka, respectueux, s'inclina devant Alina, puis lui souffla à voix basse : « Tu étais la main vide. » C'était le plus bel éloge qu'un Sensaï 5ème dan du Japon puisse adresser à une élève, et Alina en ressentit une immense fierté, consciente d'avoir franchi un cap décisif.

Alina sortit de la salle, le visage illuminé d'un bonheur discret, portée par les applaudissements chaleureux du public et les félicitations sincères des autres compétiteurs. Dans le couloir, elle fut rejointe par Evelyne, sa colocataire qui avait obtenu la troisième place avec un score de 96. Il y aurait donc deux Françaises sur le podium. Evelyne la serra longuement dans ses bras, ravie tout autant pour sa propre réussite que pour celle d'Alina. Elles restèrent enlacées un moment, partageant une complicité silencieuse, savourant l'instant suspendu après l'intensité de la compétition. Il leur fallut quelques secondes pour revenir à la réalité, interrompues par une voix d'homme, marquée d'un accent italien inimitable, qui lança derrière elles : « Don't move sweeties, just give me some space… »

Antonio s'approcha, un sourire espiègle aux lèvres, et passa naturellement ses bras autour d'elles, comme s'il faisait partie de leur cercle depuis toujours. Evelyne, amusée par la scène, s'éclipsa aussitôt, un sourire malicieux au coin des lèvres. « Bon, je vous laisse ? Soyez sages », dit-elle, avant de disparaître dans la foule, laissant Antonio et Alina seuls dans le couloir animé.

Un échange de regards complices s'installa entre eux, porteur de toutes les conversations inachevées et de promesses. Antonio se pencha vers Alina et lui murmura en italien, sa voix douce contrastant avec l'agitation environnante : « On va prendre une douche ? » Elle lui répondit par un sourire, déposant un baiser léger sur sa bouche, puis se recula lentement, tout en lui confiant qu'elle risquait d'avoir besoin de toute son énergie pour les épreuves à venir. Cette remarque fit naître un éclat de rire chez Antonio.

Curieuse de son parcours, elle lui demanda comment il s'en était sorti ce matin. Il haussa les épaules dans un geste modeste, un brin de déception dans le regard : il n'avait obtenu que la médaille de bronze en combat, et il lui restait encore les katas à disputer dans l'après-midi. Alina l'enlaça alors avec une douceur réconfortante, comme pour dissiper son amertume et lui transmettre un peu de son enthousiasme. Dans les bras d'Antonio, elle retrouvait une forme de

simplicité, une évidence douce qui contrastait avec les tensions de la compétition. Elle aimait ce bel Italien pour sa franchise, sa gentillesse et l'absence de complications dans leur relation. Avec lui, tout semblait plus léger, plus facile, comme une parenthèse de sérénité au cœur de l'effervescence du tournoi.

Ils allèrent au réfectoire et s'installèrent à deux places libres à une table déjà occupée par tout un groupe hétéroclite de différentes nationalités. Kirsten lui adressa un signe amical, du bout de la table. Les autres jeunes leur firent de grands sourires et les félicitèrent pour leurs médailles. La conversation s'engagea en différentes langues de manière très sympathique, une vraie tour de Babel. A 13h20, Alina , Kirsten Glaen et Gladys, une Anglaise partirent vers le gymnase deux où se déroulaient les épreuves.

A 13H30, on les fit rentrer et s'installer sur les tatamis pour écouter les consignes en Anglais et en Français (langue olympique). Elles étaient 16 compétitrices, pour la plupart championnes de leur pays et les quelques « rescapées » des sélections hors titre, dont Evelyne qui lui fit un petit signe amical.. Deux suppléantes étaient là également en cas de blessure ou de forfait. A l'appel de leur nom, elles devaient se rendre sur le tatami qu'on leur indiquerait et attendre les consignes des trois juges de chaque session. Il rappela aussi les interdictions et obligations : coups au visage contrôlés, Marquages dans le dos, uniquement donnant avantage, pas de coups sur les genoux ou parties, contrôle au niveau des seins, coque culotte et mammaires obligatoires, interdictions coup de tête, genou et coude. Trois minutes pour s'échauffer à l'appel de votre nom.

Et cela commença, on appela les huit premiers concurrentes, 3 minutes avant combat, deux sur chacun des tapis. Kristen et Gladys faisaient partie de la première fournée. Trois minutes après, les combats commençaient. Difficiles à suivre car quatre à la fois. Kirsten était opposée à une Belge, petite brune un peu boulotte, mais qui semblait très vive. Cela fut confirmé car dès le début, Kirsten fut débordée par la vivacité de la brunette qui s'imposa au bout des trois minutes par deux avantages. Gladys, elle, était en observation avec une Italienne, il ne se passait pas grand-chose… Au bout d'une minute, le juge les arrêta, les rappela à l'ordre et leur dit sèchement que si elles ne voulaient pas combattre, certaines, en montrant les deux suppléantes, seraient ravies de prendre leurs places. Finalement, Gladys tenta un enchaînement assez rapide, mais fut contrée et reçu un ippon sur un uramawashi bien contrôlé (coup de pied fouetté inversé). Eliminée.

Alors on appela les huit autres concurrents, 3minutes échauffement dont Alina qui choisit de courir en alternant course droite et pas chassés. Certaines préférèrent des mouvements sur place, d'autres des pompes, chacune était libre. Au bout des trois minutes, elles furent appelées de nouveau, les 3 autres et « Aline Moreau, Championne de France. Gorgia Dos Santos, Vice-Championne du Portugal ; tapis deux, noir-rouge, trente secondes. »

Alina et Georgia se mirent en position, se jaugeant : Georgia était assez grande, musclée, cheveux courts à la garçonne, teint mat. Au signal, Alina prit une garde inverse, pied droit en avant. Georgia en fut déconcertée, eut un petit temps d'arrêt qu'Alina mit à profit, feinte tsuki gauche, faux balayage et coup de pied retourné puissant mais contrôlé qui cueillit la grande brune en pleins abdominaux, lui coupant le souffle. Ippon, sûr et net. Alina jeta un regard à l'arbitre en indiquant du menton son adversaire au sol, il donna son assentiment et Alina se précipita pour l'aider à se relever. La Portugaise lui souffla : « bien joué, tu m'as eu. »

Elles reprirent leur place, le juge annonça les résultats. Vainqueur Alina Moreaux, qualifiée aux quarts de finale. Tout le monde reprit sa place, elles étaient alors huit en lice. Le juge annonça : quart de finale, échauffement trois minutes. Alina reprit sa course jusqu'au « Quart de finale une minute » Alors les juges appelèrent les trois paires de concurrents et « Aline Moreau championne de France et Kirsten Glaën, vice –championne Danemark.Tapis argent-rouge. »

Elles saluèrent, se mirent en place : Au signal, dix secondes d'observations et Kirsten attaqua par toute une série de mouvements bien enchaînés dont le dernier bloqué un peu tardivement lui effleura le torse. L'arbitre arrêta le combat : wasari, avantage à Kirsten. Alina se concentra, elle était en mauvaise posture. Lors de l'attente du nouveau signal, elle sentit la sensation, la dureté qui revenait. Sa préoccupation essentielle ne fut plus de gagner, mais de ne pas blesser Kirsten.

Effectivement, à l'attaque suivante de Kirsten, Alina, contre tous les codes, au lieu d'esquiver ou de bloquer entra presque en corps à corps et, juste comme l'arbitre allait arrêter le combat pour attitude trop proche, elle lança le contre, juste en dessous de l'épaule un tsuki si puissant, mais pas complet, qu'il projeta Kirsten en arrière, presqu'inconsciente.

D'ailleurs, elle l'accompagna pour qu'elle ne se blesse pas en tombant en arrière. Puis rassurée, elle reprit sa place pendant que les

assesseurs aidaient Kirsten à reprendre sa place pour attendre. L'arbitre, un peu désorienté, accorda Ippon à Alina,Qualification en demi-finale. Alina se précipita pour aider Kirsten qui grimaçait un peu de douleur, mais il n'y avait rien de cassé.

Alina revint près de Tanaka qui la félicita. Elle sentit que c'était plus pour avoir épargné Kirsten que pour avoir gagné. Il lui demanda d'être prudente avec les deux prochaines concurrentes. A cette phrase si explicite, son cœur s'arrêta, il savait qu'il y avait une partie d'elle difficile à contrôler.

On appela Alina et Sylvaine Durant, suisse pour la première demi-finale : Elles se saluèrent, saluèrent les juges et l'assemblée. Ça ne traîna pas. Alina avait bien préparé sa stratégie : rester à la limite pour ne pas être éliminée, mais utiliser toutes les techniques qu'elle connaissait (judo, Aïquido) ou avait acquis dans son rêve (Giujitsi, boxe traditionnelle) pour désorienter et obtenir l'avantage.

Elle lança un rapide balayage que Sylvaine, logiquement, évita en se déséquilibrant un peu en arrière. Alina au lieu de reprendre ses marques, avança sa jambe droite et l'utilisa pours déséquilibrer son adversaire, mais sans la saisir sinon elle aurait été éliminée (judo), mais en la poussant avec la paume, comme dans le kata Jitte. Quand Sylvaine fut au sol, elle la marqua d'un léger tsuki parfaitement contrôlé au front, doublé d'un mawashi qu'elle effectua en appui sur une main. La salle applaudit la beauté et l'étrangeté du geste. Les juges se consultèrent, haussèrent l'épaule et accordèrent un ippon à Alina, sans conteste. Alina était en finale pour le titre.

On lui demanda de rester en place et le juge annonça « Finale championnat d'Europe : une minute » Alors sa dernière adversaire se présenta : Elle était impressionnante, presque aussi grande qu'Alina, mais presque deux fois plus large, que du muscle, visible sous le karategi, et elle n'avait pas l'air lente ou handicapée par son poids. Des petits yeux enfoncés dans un visage carré, presque masculin. Sa seule concession à la féminité était un maquillage exagéré, rouge à lèvres débordant, yeux entourés de Khol, rouge aux joues. Une forteresse, Ingrid Schvane, Championne d'Allemagne, deux fois championne d'Europe, Médaille de bronze aux derniers jeux olympiques. « Gloups ».

Alina et Ingrid se mirent en place. Le combat commença, Alina attaqua, encore et encore. Chacune de ses attaques était bloquée

durement, chaque contrattaque était près de passer, dure, sans trop de contrôle. Alina avait l'impression de tourner autour d'une forteresse imprenable, et elle commençait, pour la première fois depuis longtemps à avoir mal aux avants bras, à être fatiguée, son adversaire ne respectant pas les codes de contrôle et utilisant sa force brute pour gagner.

Elle essaya d'innover, coups de pieds fouettés, sautés, tout était bloqué, brisé. Ingrid réussit même à passer en force sur son épaule, malgré le blocage parfait d'Alina et obtint un avantage Wazari, laissant Alina avec une épaule endolorie et handicapante.

Elles se remirent en place et alors Ingrid regarda Alina avec un sourire mauvais et satisfait, ses lèvres articulèrent quelque chose silencieusement qu'Alina ne comprit pas mais que certaines personnes du public saisirent, poussant des « oh » choqués. Les arbitres, eux, ne virent rien. Ingrid n'aurait pas dû, Car la colère saisit Alina. La sensation monta, l'envahit, la salle disparut, remplacée par une steppe aride. Ingrid devint un barbare gaijin normand. Il passa quelque chose dans ses yeux qu'Ingrid saisit sans trop comprendre. Et au signal, Alina attaqua, mais pas trop en respectant les règles, elle aussi utilisa la force brute, mais de manière plus subtile, plus vraie.

Pour la première fois de sa carrière de sportive hors norme, Ingrid eut mal en bloquant les coups de pied et de poings d'Alina déchaînée et furieuse. Elle commença à perdre un peu de garde à laisser inconsciemment des ouvertures. A un moment, Alina en profita, elle lança un coup de pied direct si puissant qu'il balaya la garde d'Ingrid, qui grimaça de douleur, suivi d'un coup de pied sauté fouetté à la tête qui l'aurait disqualifié avec une concurrente moins imposante. Ingrid accusa le coup, s'énerva, ne tenant aucun compte de l'arbitre qui voulait annoncer l'ippon et fonça, mais ne rencontra que le vide d'une esquive d'aïkido qui la déséquilibra. Elle chuta en avant, durement. Elle voulut se relever, furieuse, mais trouva sur son chemin les trois arbitres qui lui enjoignirent de regagner ses marques, en face d'Alina qui avait retrouvé son calme et attendait bien sagement. Les deux filles étaient face à face, Ingrid fusillait Alina du regard, comme lui promettant mille morts.

Les arbitres se consultèrent un bon moment ; Puis ils annoncèrent : « Alina Moreau est déclarée Championne d'Europe de Karaté ShotoKan, par Ippon à 2mn38. » Puis comme le public se levait pour applaudir, il s'approcha du micro et dit d'une voix forte « Nous n'avons pas fini ! IngridSchvane est disqualifiée, pour perte de sang froid et conduite incompatible avec l'esprit du karaté. Egalement, suspension de deux

ans à partir d'aujourd'hui, licence et accès aux entrainements. Enfin, expulsion à effet immédiat de l'enceinte sportive. Mademoiselle Schvane, prenez vos affaires et rentrez chez vous. »

Chapitre 13 : Romance

Alina attendait devant la rangée de cabines téléphoniques du village olympique, une poignée de pièces tchèques dans la main. Autour d'elle, la file s'allongeait, pleine d'athlètes qui parlaient dans des langues qu'elle ne comprenait pas toujours, certains faisaient de grands gestes, tout excités, pour raconter leurs exploits. Elle patientait, le cœur battant, essayant d'organiser ses pensées, de trouver les bons mots.

Finalement, une cabine se libéra. Elle s'y glissa, ferma la porte vitrée derrière elle, comme pour s'isoler du bruit extérieur. Elle composa le numéro de ses parents, inséra les pièces, écouta les sonneries dans le combiné. Sa mère décrocha au bout de la troisième. Sa voix était d'abord neutre, mais dès qu'elle comprit que c'était Alina, elle s'exclama, elle cria son prénom, appela Marc, puis se lança, sans reprendre son souffle. Ils avaient suivi les résultats à la radio, ils n'en revenaient pas, deux médailles d'or, deux, leur fille était double championne d'Europe. Sa mère riait et pleurait en même temps, posait mille questions sans attendre de réponse.

Son père prit le téléphone à son tour. Sa voix tremblait, même s'il essayait de rester calme. Il répétait sans arrêt: « Deux médailles d'or, ma fille. Deux. » Comme s'il avait besoin de s'en persuader lui-même. Il lui dit qu'il était fier, tellement fier, qu'il avait toujours su qu'elle était exceptionnelle, mais là, elle avait dépassé tout ce qu'il aurait pu imaginer.

Alina sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle raconta rapidement les combats, le kata Jitte, la finale contre Ingrid, la disqualification. Son père l'écouta sans rien dire, puis il lui annonça quelque chose qui la surprit.

Quentin avait appelé. Il avait suivi les résultats lui aussi, sûrement à la radio ou dans les journaux. Il avait demandé à transmettre ses félicitations. Il allait mieux, beaucoup mieux. Il avait repris ses études, voyait un psy régulièrement, et avait même rencontré une fille. Et il voulait qu'Alina sache qu'il ne lui en voulait pas, qu'il comprenait maintenant que ce qui s'était passé entre eux n'était pas de sa faute.Alina resta silencieuse, submergée par l'émotion. Elle sentit un immense soulagement lui envahir la poitrine. Quentin allait bien. Il ne lui en voulait pas. Elle pouvait enfin respirer.Elle parla encore un peu avec ses parents, promit d'appeler dès son retour à Paris, puis raccrocha doucement, les joues mouillées.

Elle composa un autre numéro, celui d'Émilie cette fois. Son amie répondit presque tout de suite, comme si elle attendait à côté du téléphone.Émilie poussa un cri dans le combiné. Alina dut éloigner l'appareil en grimaçant. Émilie criait qu'elle était une légende, une folle, une vraie guerrière, que tout le monde verrait son nom dans le journal du matin, que tout le lycée ne parlerait que d'elle, même les profs seraient impressionnés.Alina éclata de rire, un vrai rire, léger, qui lui fit du bien. Elle raconta les combats, la tension, tout ce qu'elle avait ressenti.

Puis Émilie baissa la voix, devint plus sérieuse. Presque timidement, elle demanda : « Et Antonio ? Ton bel Italien ? »Alina sourit, sentit ses joues chauffer. Elle raconta, un peu maladroitement, quelques moments : le repas au réfectoire, les entraînements ensemble, les balades. Elle ne disait pas tout, loin de là, mais Émilie n'était pas dupe. Elle la connaissait par cœur.

Émilie poussa un petit cri de joie, lui dit qu'elle était contente pour elle, qu'Alina méritait bien un peu de bonheur après tout ce qu'elle avait traversé. Plus bas, la question tomba : « Et… Myalina ? » Le prénom resta en suspens, lourd de tout ce qu'elles n'avaient jamais vraiment compris.Alina hésita, chercha comment l'expliquer. Elle finit par avouer : oui, Myalina était là. Pendant le kata Jitte, pendant les combats, surtout pendant la finale contre Ingrid. Puissante, presque impossible à contrôler. Mais elle avait réussi à canaliser cette force, à ne pas la laisser tout détruire. Elle avait eu peur de blesser Kirsten, mais elle ne l'avait pas fait. C'était déjà un début.

Émilie resta silencieuse, puis avoua qu'elle s'inquiétait, mais qu'au fond, ça la rassurait un peu. Si Alina arrivait à maîtriser cette part d'elle-même, alors peut-être que tout irait bien.Elles parlèrent encore, de tout et de rien, puis Alina promit de tout raconter en détail en rentrant. Elle raccrocha, un sourire aux lèvres, réchauffée par l'amitié fidèle d'Émilie.

Mais il restait un dernier appel. Le pire.Alina regarda les pièces qu'il lui restait, compta rapidement. Est-ce qu'elle en avait assez ? Elle hésita longtemps, la main posée sur le combiné. Est-ce qu'elle devait vraiment appeler ? Finalement, elle composa le numéro de Claire.Les sonneries s'étirèrent, longues, presque cruelles. Alina pensa à raccrocher, à se dire que Claire n'était pas là, que ce n'était pas le moment.Puis Claire décrocha. Sa voix était distante, méfiante. « Allô ? »

Alina ravala sa salive. « Claire… c'est moi. Alina. »Un silence s'installa, lourd, interminable.« Je sais », répondit finalement Claire.Alina serra un peu plus fort le combiné. « Je voulais te dire… j'ai gagné. Les deux médailles. Kata et kumite. »Encore un silence, plus long, presque douloureux. Alina entendit la respiration de Claire, saccadée, comme si elle luttait.« Je sais », répéta Claire, la voix brisée. « J'ai suivi à la radio. Mes parents aussi. On écoutait tous les résultats. »

Alina ferma les yeux, sentit les larmes monter de nouveau. Elle imagina Claire, dans son salon à Paris, le bras en écharpe, à écouter les commentateurs annoncer les résultats d'une compétition où elle aurait dû être.« J'aurais dû être là avec toi », lâcha Claire, sa voix se brisant. « J'aurais dû être sur ce tatami. Pas coincée à la maison, à écouter d'autres vivre mon rêve. »Les larmes coulèrent sur les joues d'Alina. Elle ne les retint pas. « Je sais. Je suis désolée. Tellement désolée. Si seulement je pouvais revenir en arrière, si je pouvais… - Mais tu ne peux pas », coupa Claire, douce mais ferme. « C'est arrivé. C'est comme ça. »

Encore un silence. Alina entendit Claire respirer profondément, comme si elle essayait de se calmer.« Je te pardonne », dit Claire, enfin. « Je sais que tu ne l'as pas fait exprès. Je sais que tu ne voulais pas me blesser. Mais… »Elle s'arrêta, chercha ses mots.« Mais pas tout de suite. J'ai besoin de temps. Il faut que… j'encaisse. La douleur, la déception, le fait que tu gagnes pendant que je suis là à tourner en rond. C'est égoïste, sans doute. Mais c'est comme ça. »Alina hocha la tête, même si Claire ne la voyait pas. « Je comprends. Prends le temps qu'il te faut. - Merci », murmura Claire. Puis, après une dernière hésitation : « Félicitations. Tu l'as mérité. »Et elle raccrocha.

Alina resta là, figée dans la cabine, le combiné contre l'oreille, à écouter la tonalité qui résonnait dans le vide. Elle finit par raccrocher, s'essuya les yeux, sortit de la cabine.Dehors, le soleil de Prague brillait toujours. Les athlètes riaient, célébraient, vivaient leur joie. Mais pour Alina, la victoire avait un goût amer. Deux médailles d'or, oui. Mais pour arriver là, il avait fallu briser le rêve de quelqu'un d'autre.

La remise des médailles avait eu lieu en fin d'après-midi, dans le grand gymnase illuminé par les drapeaux suspendus de tous les pays. Partout, des banderoles annonçaient : « European Karate Championship – Prague 1989 – Shotokan. » Les gradins étaient pleins à craquer : spectateurs, athlètes, entraîneurs. Tout le monde voulait voir les meilleurs être mis à l'honneur. Il était prévu de commencer par les féminines, et ensuite, les hommes.

Alina attendait en coulisses avec les autres médaillés. Elle n'arrivait pas à calmer ses nerfs. Son karategi était impeccable : l'écusson de la France sur la poitrine, « MOREAU » brodé dans le dos. À côté d'elle, Evelyne rayonnait. Elle lui avait serré la main, soufflé un « On l'a fait » simple mais qui voulait tout dire. Alina lui avait rendu son sourire, la main serrée en retour.On avait appelé les catégories une à une. Les médaillés en kata d'abord. Alina était montée sur la plus haute marche du podium, celle de l'or. À sa gauche, Kirsten la Danoise avait reçu l'argent. À sa droite, Evelyne, le bronze. Les trois jeunes femmes étaient restées droites, fières, les yeux brillants.

La Marseillaise s'était élevée dans le gymnase. Alina avait fixé le drapeau tricolore qui montait lentement, retenant ses larmes. Toute sa vie, elle avait travaillé pour ce moment. Et maintenant, c'était vrai, elle y était.Les officiels s'étaient approchés, avaient passé la médaille d'or autour de son cou. Le métal était lourd, froid. On lui avait remis un bouquet de fleurs, des roses rouges et blanches mélangées à des fleurs tchèques. Les photographes s'étaient bousculés, les flashs éclataient de partout.

Ensuite, ce fut le tour des médaillées en kumite. Alina était redescendue, puis elle était remontée encore une fois sur la première marche. Cette fois, elle était seule en or. Les hymnes, les drapeaux, tout avait recommencé. Deux médailles d'or. Deux hymnes. Deux drapeaux français hissés jusqu'au plafond. D'un coup, Alina avait compris ce qu'elle venait d'accomplir. Dix-huit ans, double championne d'Europe.Dans les tribunes, l'équipe de France avait explosé d'applaudissements. Tanaka, debout et raide comme un piquet, s'était incliné profondément pour elle. C'était sa façon de montrer sa fierté, son respect. Alina lui avait rendu son salut, la gorge serrée.Plus loin, du côté des Italiens, Antonio se déchaînait. Il sifflait comme un fou, agitait un petit drapeau français trouvé on ne sait où, et criait « Brava campionessa ! » à s'en casser la voix. Les autres riaient, lui s'en fichait. Alina lui avait adressé un sourire, il lui avait envoyé un baiser du bout des doigts.Kirsten, la Danoise, était venue la voir après la cérémonie. Elle l'avait félicitée chaleureusement, lui avait dit qu'elle méritait ces victoires et que son kata Jitte était le plus beau qu'elle ait vu. Alina l'avait remerciée, sincèrement. Kirsten aussi avait été remarquable.Les autres compétitrices étaient venues à leur tour, certaines qu'Alina connaissait déjà, d'autres qu'elle rencontrait pour la première fois. Toutes avaient eu un mot gentil, un sourire. Même celles qu'elle avait battues semblaient vraiment contentes pour elle.

Seule l'équipe allemande restait à l'écart, gênée par l'absence et la disqualification d'Ingrid. Certaines filles évitaient le regard d'Alina, d'autres la fixaient avec une hostilité à peine dissimulée. Alina s'en moquait. Ingrid avait eu ce qu'elle méritait.

La cérémonie féminine s'était terminée sur la photo officielle de toutes les médaillées. Alina au centre, ses deux médailles autour du cou, entourée de visages venus de partout. Elle avait pensé, juste une seconde, que Claire aurait dû être sur cette photo. Son sourire avait un peu perdu de sa spontanéité.Elle avait chassé cette idée. Pas maintenant. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, elle voulait juste profiter de sa victoire. En descendant du podium, ses deux médailles d'or autour du cou, Alina avait rejoint Evelyne et le reste de l'équipe française dans les gradins. La cérémonie des hommes allait commencer.

L'ambiance avait changé. Il y avait plus de concurrents, plus de bruit, ça sentait la tension et la sueur. Les gradins étaient bondés.Alina avait cherché Antonio du regard. Elle l'avait vite repéré, avec l'équipe italienne, tout près du tatami central. Son karategi était impeccable, l'écusson italien bien visible.

On avait d'abord appelé les médaillés du kumite. Alina s'était penchée, captivée.

L'or était revenu à un Allemand massif, blond, qui avait salué comme un soldat. L'argent, à un Espagnol nerveux, sourire figé.Et le bronze… Antonio.Il était monté sur le podium, large sourire, détendu comme toujours. Quand on lui avait passé la médaille, il l'avait saisie et embrassée avec un geste théâtral qui avait fait rire tout le monde.

Alina avait applaudi, avait même sifflé, ce qui lui avait valu quelques clins d'œil amusés de ses coéquipières.L'hymne allemand avait retenti. Antonio était resté droit, sérieux pour une fois, même si ses yeux brillaient.À la fin de la cérémonie, Antonio avait sauté du podium et, sans hésiter, avait traversé la moitié du gymnase en courant. Il avait grimpé dans les gradins jusqu'à Alina.« Amore ! » Il l'attrapa, la souleva, la fit tourner. « Due ori per te, un bronzo per me ! Siamo una coppia di campioni ! »

Les Français autour éclatèrent de rire, applaudirent. Evelyne leva les yeux au ciel en souriant.Alina, un peu gênée mais heureuse, lui déposa un baiser rapide. « Félicitations, campione. »Antonio la reposa, montra fièrement sa médaille. « Pas aussi jolie que tes deux ors, mais bon… on peut pas tous être des légendes ! Et je t'ai toi, la plus belle »Tanaka, quelques rangs plus bas, se retourna, haussa un sourcil avec un petit

sourire en coin. Il ne dit rien.

Les katas allaient suivre. Antonio n'était pas finaliste ici, alors il resta à côté d'Alina pour regarder.« Regarde celui-là, » souffla-t-il en montrant un Tchèque. « Il a gagné. Kata Kanku Dai. Magnifique. ». Le Japonais avait décroché l'or. Un Français avait eu l'argent, ce qui avait déclenché une explosion de joie dans le clan français, et un Italien avait pris le bronze (Antonio avait crié « BRAVO MARCO ! » à s'en casser la voix).

Quand tout fut terminé, quand les hymnes s'étaient tus et que les dernières photos avaient été prises, la foule avait commencé à se diriger vers le dîner de gala.Antonio avait attrapé la main d'Alina. « On mange ensemble ce soir ? »Alina sourit. « Je crois que je suis à la table d'honneur… - Bah, tu te sauves après le dessert. Je t'attends. On ira prendre une douche…- D'accord. »

Il l'embrassa encore, sous les applaudissements moqueurs des Italiens qui passaient. Puis il repartit vers son équipe, sa médaille de bronze bien en évidence.Alina le regarda s'éloigner, légère pour la première fois depuis des jours. Le repas de gala avait eu lieu dans une immense salle du village olympique, décorée avec soin, presque solennelle. De longues tables, une pour chaque délégation, nappes blanches, bougies. Au fond de la salle, une estrade attendait les officiels et les médaillés d'honneur. Alina s'était retrouvée à la table d'honneur, coincée entre Evelyne et un karatéka espagnol qu'elle ne connaissait pas du tout. Elle portait une robe bleu marine toute simple, élégante sans être voyante. Pour une fois, elle avait laissé ses cheveux roux détachés, ils retombaient en cascade sur ses épaules. Ses deux médailles brillaient sur la table, et tout le monde semblait les remarquer.

Le menu était typiquement tchèque : un goulash de bœuf bien relevé, des knedlíky — ces drôles de boulettes de pain qu'on trouvait partout —, des légumes racines, et un strudel aux pommes pour le dessert. La Pilsner coulait à flot, servie dans de grandes chopes.

Les discours officiels commencèrent. Le président de la Fédération Européenne de Karaté monta sur l'estrade et parla longtemps en anglais : esprit sportif, fraternité entre les nations, succès de la compétition… Il était évident qu'il avait soigneusement préparé son discours. Ensuite, le représentant de la ville de Prague prit la parole. Il remercia tout le monde d'être venus, ajoutant que la ville était enfin libérée du communisme. Quelques applaudissements polis suivirent, sans plus.

Alina n'écoutait que d'une oreille. Elle grignotait son assiette en cherchant Antonio du regard. Il était assis plus loin, à la table des Italiens, entouré de ses coéquipiers. Il portait un costume sombre qui lui donnait l'air plus âgé, plus sérieux. Leurs regards se croisèrent. Il lui fit un clin d'œil, mimant le geste de boire une bière. Elle ne put s'empêcher de sourire.

Le repas s'éternisait, entre les discours interminables et les plats qui arrivaient lentement. Vers vingt-deux heures, le président de la Fédération annonça enfin que la soirée continuerait dans la salle d'à côté, pour ceux qui voulaient prolonger la fête.Là, tout le monde sembla se réveiller d'un seul coup. Les athlètes se levèrent en masse, quittant les tables avec soulagement, et se précipitèrent vers la salle de fête dans un joyeux brouhaha.

À côté, la grande salle s'était transformée en boîte de nuit improvisée. Un DJ tchèque mixait derrière ses platines, de grosses enceintes crachaient la musique à plein volume. Des guirlandes lumineuses clignotaient au plafond, une boule à facettes projetait des éclats de lumière partout. Dans un coin, un bar servait bière, vin, cocktails — même si, en réalité, la plupart des athlètes n'avaient pas l'âge pour en boire.Alina entra et se laissa emporter par l'ambiance. La musique était assourdissante : « Pump Up The Jam » de Technotronic faisait vibrer le sol. Déjà, des dizaines d'athlètes dansaient, toutes nationalités confondues, chacun à sa façon.

Evelyne la prit par la main et l'entraîna sur la piste. Elles se mirent à danser ensemble, à rire, à profiter du moment, laissant derrière elles toute la pression des derniers jours. D'autres filles les rejoignirent : Kirsten, deux Espagnoles, une Italienne. Elles s'étaient mises en cercle et dansaient comme si plus rien d'autre n'existait, emportées par cette vague d'euphorie qui faisait tout oublier. Le DJ enchaînait les tubes : "Like a Prayer" de Madonna, "Ride on Time" de Black Box, "Lambada" de Kaoma. À chaque nouvelle chanson, la foule criait, tapait dans les mains, se laissait aller un peu plus.Des garçons étaient venus vers Alina, chacun voulait danser avec elle. Un Espagnol, puis un Allemand, puis un Français de son équipe. Elle avait accepté à chaque fois, passant de bras en bras, riant franchement devant leurs tentatives de drague maladroites. Ce soir-là, c'était elle la vedette, la double championne, celle que tout le monde voulait approcher.

Mais elle, elle cherchait Antonio.

Il avait fini par la rejoindre vers minuit, juste au moment où commençait un slow : “Careless Whisper” de George Michael. La salle s’était un peu vidée, il ne restait plus que les couples sur la piste. Antonio s’était avancé, lui avait tendu la main, sans un mot. Elle l’avait prise et s’était laissé entraîner au milieu de la piste. Il avait passé ses bras autour de sa taille, elle avait entouré son cou. Ils avaient dansé serrés, tout contre, portés par le saxophone qui flottait dans l’air.

Il lui avait soufflé à l’oreille, d’abord en italien, puis en anglais : “Tu es incroyable. La meilleure. La plus belle.”Elle avait souri contre son épaule. “Tu dois dire ça à toutes les championnes.”Il s’était reculé, la regardant, soudain sérieux : “Non. Juste à celle qui m’a volé mon cœur.”Le cœur d’Alina avait raté un battement. Elle ne s’attendait pas à ça, à ce regard si intense.“Antonio…” Elle avait commencé, mais il avait posé un doigt sur ses lèvres.

“Chut. Je sais. On n’a pas d’avenir, toi en France, moi en Italie. Mais laisse-moi juste te dire ce que je ressens, maintenant, ici. Tu as changé ma vie cette semaine.”Des larmes étaient montées aux yeux d’Alina. Elle l’avait embrassé, doucement, tendrement, là, au milieu de la piste, entourés par les autres couples qui tournaient dans la pénombre.La chanson s’était terminée. La musique était repartie, plus forte, plus rapide. Ils avaient continué à danser, mais quelque chose avait changé. Une urgence, la conscience aiguë que le temps leur était compté.

Vers une heure, Antonio s’était penché vers elle et avait chuchoté : “Viens.”Ils avaient quitté la salle, s’étaient faufilés dans les couloirs vides du complexe sportif. Ils couraient presque, riaient comme deux ados pris sur le fait. Antonio savait où il allait. Il l’avait guidée vers une aile plus ancienne, avait ouvert la porte d’un vestiaire désert.À l’intérieur, il y avait le carrelage blanc, des rangées de casiers métalliques, les bancs en bois. Tout au fond, les cabines de douche. Une seule ampoule fonctionnait, diffusant une lumière douce, presque secrète.

Il avait fermé la porte, l’avaient bloquée avec une chaise. Ils s’étaient regardés, essoufflés, le cœur battant à tout rompre. Ils s’étaient embrassés alors, avec une passion qui les avait surpris.Les vêtements étaient tombés peu à peu, entre les baisers et les mains qui se cherchaient. La robe d’Alina, le costume d’Antonio, tout était resté en tas sur les bancs. Ils s’étaient retrouvés peau contre peau, dans la lumière tamisée, à découvrir l’autre, hésitants et avides.

Antonio l'avait soulevée, assise sur un banc, s'était agenouillé devant elle, ses mains glissaient sur sa peau, ses lèvres inventaient leur chemin. Alina avait basculé la tête en arrière, les yeux fermés, se laissant emporter.Puis c'était elle qui l'avait poussé doucement, l'avait allongé sur les vêtements, s'était couchée contre lui. Ils s'étaient rejoints, accordés, trouvant leur propre rythme.C'était tendre et brûlant à la fois. Doux, mais urgent. Ils avaient pris leur temps, savourant chaque seconde, conscients que c'était peut-être la dernière.

Après, ils étaient restés là, allongés, nus, à peine couverts par la veste d'Antonio. Le silence du vestiaire les enveloppait, et au loin, la musique de la fête leur parvenait, étouffée.Antonio avait glissé ses doigts dans les cheveux roux d'Alina, étalés sur sa poitrine. « Je ne veux pas te perdre », avait-il murmuré.Alina avait soupiré, dessinant des cercles distraits sur son torse. « Tu sais que c'est impossible. Toi en Italie, moi en France. Leurs vies, leurs entraînements, leurs études… - Je sais, » répondit-il. « Mais j'avais juste envie de le dire, tu vois. »

Elle se pencha un peu pour croiser son regard. « On ne s'était rien promis, Antonio. Depuis le début. » Il eut un sourire un peu triste, mais il l'accepta. « C'était bien. » Elle laissa échapper un petit rire doux. « Vraiment bien. »

« La meilleure semaine de ma vie », dit-il, plus sérieux. « Moi aussi », avoua Alina. Ils s'embrassèrent encore, longtemps, tendrement. Ensuite, ils se rhabillèrent lentement, sans un mot, chacun perdu dans ses pensées. Vers trois heures du matin, épuisés, ils se recouchèrent sur les bancs, serrés l'un contre l'autre, et finirent par s'endormir, bercés par le bruit lointain de la fête qui s'éteignait doucement.

Chapitre 14 : Malina.

Alina ouvrit les yeux, d'abord lentement, comme si elle émergeait d'un rêve trop dense pour être secoué d'un seul coup. Fini le vestiaire, disparue la musique lointaine, et plus de chaleur rassurante d'Antonio contre elle. Elle se retrouva dans un lit immense, si large et moelleux qu'elle eut du mal à croire qu'il existait vraiment, surtout après les couchettes étroites et dures des Jeux olympiques. Elle battit des paupières plusieurs fois, cherchant à comprendre où elle était, son esprit flottant entre deux mondes.

Au-dessus de sa tête, un baldaquin épais s'étendait, brodé de motifs complexes qui lui semblaient étrangers, comme s'ils racontaient une histoire qu'elle ne connaissait pas. Les rideaux, lourds et tirés à moitié, laissaient filtrer une lumière tamisée, douce et dorée, bien différente de celle des néons ou du soleil brûlant des stades.

Son cœur battit plus fort, à tel point qu'elle crut qu'il allait jaillir de sa poitrine, lorsqu'elle se redressa brusquement sur le lit. La pièce qui l'entourait était gigantesque, démesurée, avec des murs en pierre brute qui semblaient avoir traversé les siècles. Par endroits, de grandes tapisseries recouvraient la pierre, colorées de scènes animées où l'on voyait des chasses féroces, des batailles tumultueuses, des chevaliers et des dames, tout un monde inconnu déployé sous ses yeux.

Une fenêtre étroite, ornée de vitraux colorés, projetait des tâches de lumière sur le sol dallé. Dans un coin, un vaste coffre en bois sculpté attirait le regard, comme s'il renfermait des trésors ou des souvenirs précieux. Sur une table basse trônaient un broc et une bassine en cuivre, brillants sous les rayons du matin. Mais ce qui la surprit le plus, c'était l'épée posée contre le mur, pas un katana fin ou une arme d'escrime moderne, mais une véritable épée de chevalier, massive, à deux mains, à la lame large et affûtée des deux côtés. Elle en sentit presque le poids dans sa paume.

Sur un fauteuil en bois ouvragé, une tenue était posée : un tissu d'une finesse rare, des braies à enfiler une jambe après l'autre, un justaucorps en cuir marron entrouvert sur la poitrine, des bottes hautes, des gants en peau. Tout cela semblait prêt pour elle, comme si elle était attendue.

Poussée par la curiosité, elle s'approcha de la fenêtre et écarta prudemment les rideaux pour mieux voir. Dehors, la campagne

s'étendait à perte de vue, vivante, paisible. Des paysans poussaient des charrettes chargées de récoltes, d'autres travaillaient dans les champs, penchés sur la terre. Des femmes, vêtues de longues chemises blanches, transportaient des paniers remplis de légumes ou de fruits qu'elle n'arrivait pas à distinguer. Il n'y avait aucun fil électrique suspendu, aucune voiture, pas même une bicyclette ; seulement des chemins de terre serpentant entre les champs et les bois. Tout, dehors, ressemblait à une image du Moyen Âge, comme celles qu'elle avait vues dans ses livres d'histoire à l'école, mais ici, tout était réel, palpable.

Elle remarqua qu'elle se tenait à la fenêtre d'une haute tour de pierre. Des blasons colorés, décorés d'animaux étranges, flottaient doucement au vent, apportant une touche de vie et de couleur à l'austérité des murs.

Et soudain, tout s'éclaira dans son esprit. Elle sut qu'elle s'appelait Mélina, qu'elle était née en 1271 et qu'elle avait vingt ans. Son père, Thibault de Montclair, l'avait élevée comme un garçon après la perte de son fils, mort deux ans avant sa naissance. Sa mère, Irina, avait succombé à une fièvre quand elle n'avait que cinq ans. Depuis six mois, Thibault n'était plus que l'ombre de lui-même, blessé gravement par un sanglier lors d'une chasse.

Malina avait alors pris les choses en main, assumant les responsabilités que la tradition aurait réservées à un homme. Les hommes d'armes, les paysans du domaine, même le chanoine, la respectaient, certains allaient jusqu'à la craindre. Il faut dire qu'elle était impressionnante : plus grande que la plupart des hommes, elle avait une force peu commune, capable de soulever un sac de grain d'une seule main ou de chevaucher sans faiblir du matin au soir. À l'épée, elle avait eu les meilleurs maîtres d'armes de la région, mais elle les avait tous surpassés, à force de travail et d'obstination.

Mais il y avait aussi sa beauté, qui fascinait autant qu'elle intimidait. Elle était d'une féminité saisissante, avec un visage si parfait qu'il attirait tous les regards, qu'ils soient admiratifs ou envieux. Ses yeux, d'un vert très pâle, semblaient tout voir, tout comprendre, et hypnotisaient ceux qu'elle fixait. Ses cheveux roux, couleur de feu, étaient parfois jugés diaboliques par les plus superstitieux, mais ils ne faisaient qu'ajouter à son mystère et la distinguer encore davantage. On la surnommait la Dame de Flamme, et ce nom, murmuré de bouche en bouche, évoquait autant la crainte que la fascination.

En observant la campagne, Mélina sentit monter en elle un mélange d'appréhension et d'excitation. Elle avait la sensation étrange d'être à la fois étrangère et chez elle, comme si elle avait toujours appartenu à cette époque rude et magnifique. Derrière elle, la vie du château commençait à s'agiter, des bruits de pas, des voix basses, des portes qui grinçaient. Elle inspira profondément, se sentant prête à affronter ce jour nouveau, déterminée à défendre sa terre, son nom et ceux qui comptaient sur elle, peu importe les épreuves qui l'attendaient.

Alina secoua la tête, encore ébahie par ce qu'elle vivait. Tout lui semblait irréel, comme si elle errait toujours dans un rêve dont elle ne parvenait pas à s'éveiller. Hier encore, elle explorait les ruelles d'un Japon médiéval, et la voilà projetée en Touraine, plongée dans la vie d'une femme qui lui ressemblait à s'y méprendre. La ressemblance était si frappante qu'elle en ressentit un léger malaise. Lorsqu'elle croisa son reflet dans un miroir ancien, elle se retrouva face à elle-même, aucun détail ne trahissait la différence entre son vrai visage et celui de cette inconnue.

Elle se dit que ce n'était pas étonnant, après tout. Puisqu'il s'agissait d'un rêve, pourquoi son esprit se serait-il donné la peine d'imaginer un autre visage ? Pourtant, ce rêve avait quelque chose d'étrangement tangible. Elle sentait le souffle du vent caresser sa peau, s'infiltrer par les vitraux disjoints, la douceur du soleil réchauffer ses bras, et même une odeur inédite, mélange subtil de cire, de fleurs séchées, de pierre froide, un parfum d'autrefois, sans trace de monde moderne.

Un bruit sourd résonna soudain contre la porte. Trois petits coups, mesurés, mais fermes, qui ne laissaient pas de place à l'hésitation ou à l'attente.« Ma dame ? » appela une voix féminine, légèrement rauque, adoucie par les années, mais empreinte d'une gentillesse enveloppante. « Ma dame Malina, êtes-vous réveillée ? Le soleil brille déjà haut. »Malina… Ce nom résonna en elle comme une mélodie lointaine, à la fois inconnue et familière. Myalina. Malina. Alina. Toujours ce même écho, ce fil invisible qui reliait son identité à celle de cette femme.

« J'arrive, Mathilde », répondit-elle, sans même réfléchir, comme si les mots s'étaient formés d'eux-mêmes, spontanément, en français ancien qu'elle n'avait jamais appris, mais qu'elle comprenait et parlait avec une aisance inattendue.La porte s'ouvrit, laissant entrer une femme d'âge mûr, le visage buriné par le temps, les mains larges et solides, enveloppée dans une robe de laine brune, un voile blanc soigneusement posé sur ses cheveux tirés en arrière. Malgré les rides et la fatigue qui marquaient ses traits, ses yeux noisette brillaient

d’une tendresse sincère, presque maternelle.

« Ah, ma dame, enfin debout », s’exclama-t-elle avec soulagement. « J’ai fait chauffer l’eau pour votre bain, elle est bien chaude, vous allez pouvoir vous détendre. »Deux jeunes servantes entrèrent à sa suite, transportant avec précaution des seaux d’eau fumante. Elles les versèrent méthodiquement dans un grand baquet de bois, placé près de la cheminée où crépitait un feu rassurant. Les jeunes filles firent plusieurs allers-retours, silencieuses, s’appliquant à ne pas déranger. Bientôt, la cuve fut pleine et un nuage de vapeur parfumée monta dans l’air.

Mathilde s’approcha d’Alina, l’aida à retirer sa chemise de nuit rêche. Alina se laissa faire, un peu déconcertée de sentir que son corps lui paraissait à la fois familier et étranger. Elle paraissait plus forte, ses gestes semblaient plus assurés, ses membres plus solides que ceux de la jeune femme parisienne qu’elle avait toujours été. Pourtant, elle reconnaissait sa silhouette, sa peau, ses mains.

Elle s’immergea dans l’eau brûlante. Le contact la fit d’abord sursauter ; la chaleur était presque intolérable, mais peu à peu, elle s’y habitua, sentant ses muscles se détendre. Mathilde ajouta quelques gouttes d’une essence parfumée, peut-être de la lavande, ou une herbe inconnue, qui embauma l’air d’une douceur apaisante. Mathilde entreprit ensuite de lui laver les cheveux, ses gestes précis et doux à la fois, comme ceux d’une mère attentionnée.

« Votre père souhaite vous voir après le déjeuner, ma dame. Il m’a demandé de vous le rappeler », murmura Mathilde en rinçant les cheveux d’Alina.« Comment va-t-il ce matin ? »Mathilde soupira, un voile de tristesse passant dans son regard. « Il n’est pas plus mal qu’hier, mais pas mieux non plus. Il reste enfermé dans sa chambre, il parle peu, mais il tient à vous voir chaque jour, c’est ce qui lui donne encore un peu de force. »

Alina acquiesça en silence. Des souvenirs affluaient dans son esprit, comme des images projetées derrière ses paupières : Thibault de Montclair, son père, un homme grand, aux cheveux roux comme elle, les yeux verts pleins de vivacité. Veuf depuis longtemps, il avait élevé sa fille comme le fils qu’il avait perdu trop tôt. Il y avait six mois, un sanglier l’avait grièvement blessé lors d’une chasse, et depuis, la blessure ne guérissait pas, elle l’affaiblissait chaque jour un peu plus. Alina ressentit une vague de tristesse pour cet homme qu’elle connaissait à peine, mais dont la douleur l’atteignait profondément.

Mathilde l'aida à sortir du bain, la frictionna énergiquement avec un drap râpeux, puis commença à l'habiller. Pas de robe, cette fois. Les vêtements qu'on lui tendit étaient masculins : une chemise de lin blanc, propre et légère, des braies de laine attachées à la taille par une corde solide, un justaucorps de cuir brun qui épousait bien sa silhouette, à la fois pratique et élégant, et des bottes de cuir montant jusqu'aux genoux, usées mais confortables.

« Je vais tresser vos cheveux, ma dame », annonça Mathilde avec application. Elle sépara les longues mèches rousses d'Alina, les tressa de façon complexe en plusieurs fines tresses, qu'elle enroula ensuite autour de sa tête, formant une couronne solide et élégante. La coiffure était à la fois pratique pour l'entraînement et suffisamment soignée pour montrer son rang.« Vous allez vous entraîner avec maître Geoffroy ce matin ? »

« Oui, comme d'habitude », répondit Alina, un sourire naissant sur ses lèvres en pensant à son maître d'armes.Mathilde hocha la tête, visiblement habituée à cette routine. « Il vous attend dans la cour d'armes. Il m'a dit que vous deviez travailler la garde basse aujourd'hui. » Alina, ou plutôt Malina, désormais, sentit une énergie nouvelle l'envahir. Geoffroy, le vieux chevalier fidèle à son père, était aussi son mentor depuis l'enfance. C'était lui qui lui avait tout appris : l'art du combat, la discipline, la patience. Dans cette vie, Alina se sentait forte, enracinée, comme si une sorte de certitude tranquille l'habitait. Elle avait l'impression d'être attendue, d'avoir un rôle à jouer, de posséder la force nécessaire pour affronter tout ce que le monde extérieur pouvait lui réserver.

Ce matin-là, la chambre de Thibault de Montclair était plongée dans une semi-obscurité paisible. Les volets étaient toujours fermés, gardant le jour à distance, et seules quelques chandelles disposées ici et là diffusaient une lumière vacillante, dessinant sur les murs des ombres dansantes. L'atmosphère était lourde, presque étouffante, saturée de senteurs mêlées : la sueur persistante, la maladie qui planait, et les effluves puissants des herbes médicinales qu'une servante avait fait brûler un peu plus tôt dans la matinée.

Allongé sur son grand lit à baldaquin, Thibault semblait avoir vieilli de plusieurs années en à peine quelques mois. Son visage, naguère plein et coloré, s'était creusé, les traits tirés par la douleur et la fatigue. Sa barbe rousse, jadis flamboyante, était désormais parsemée de mèches grises qui trahissaient le passage du temps. Ses yeux verts,

autrefois brillants de malice et d'énergie, paraissaient désormais éteints, presque perdus dans leurs orbites. Pourtant, lorsque Malina franchit la porte, un éclat de vie traversa son regard fatigué, comme si sa présence seule suffisait à ranimer en lui un peu de vigueur.

« Ma fille », dit-il, sa voix rauque mais pleine d'une tendresse indéfectible.Malina s'approcha sans hésiter, s'agenouilla au pied du lit et prit la main de son père entre les siennes. Elle sentit, comme à chaque fois, la maigreur de ses doigts et la froideur de sa peau, mais elle y mit toute la chaleur possible. « Père… Comment vous sentez-vous aujourd'hui ? - Comme un vieil homme qui refuse de lâcher prise », répondit-il avec un sourire las. « Mais je respire encore. C'est déjà quelque chose, non ? »

Sa main tremblante se leva pour effleurer les cheveux de sa fille. Il la contempla avec une émotion qu'il ne cherchait plus à cacher.-Tu ressembles tant à ta mère. Les mêmes cheveux, les mêmes yeux profonds.

Malina sourit, cherchant à alléger l'atmosphère. « On me dit souvent que je vous ressemble aussi, vous savez. - C'est vrai, tu as ma couleur de cheveux, ma flamme… » admit-il, esquissant un sourire qui se mua vite en grimace de douleur. Il eut une quinte de toux, puis reprit, affaibli : » Raconte-moi comment va le domaine, je veux tout savoir. »

Alors, Malina s'appliqua à raconter en détail la vie du domaine. Elle expliqua que les récoltes s'annonçaient bonnes malgré la sécheresse qui avait frappé la région, que le vieux moulin était presque réparé grâce au travail acharné des villageois, et qu'un conflit entre deux paysans avait été réglé la veille sans violence. Elle ajouta que les taxes dues au roi étaient rassemblées et prêtes à être envoyées, preuve que la gestion du fief ne lui échappait pas.Thibault écoutait, hochant la tête à chaque nouvelle, l'air rassuré. À mesure qu'elle parlait, elle voyait dans ses yeux une fierté sincère.

« Tu diriges mieux que moi, ma fille. Tu as la poigne d'un seigneur, et la sagesse d'un juge. - C'est grâce à vous, père. Vous m'avez tout appris. - Non, » rectifia-t-il en serrant plus fort la main de Malina, comme pour lui transmettre une dernière leçon. « Je t'ai appris à manier l'épée, à monter à cheval, à lire, à écrire. Mais le reste… la justice, la compassion, la force… ça, c'est venu de toi. Tu es celle que j'aurais voulu être. » Les mots de son père la touchèrent en plein cœur, et elle sentit un nœud se former dans sa gorge. « Ne dites pas ça, père. Vous êtes…- Je suis mourant, » la coupa-t-il d'une voix posée, sans détour. « Je le sais, tu le sais, tout le monde le sait ici. Inutile de faire

semblant. » Il eut une nouvelle quinte de toux, plus violente, puis reprit, le souffle court : « Quand je partirai, Malina, tu seras seule. Une femme ne peut pas garder un fief, pas selon la loi. Le roi viendra, il te le prendra. Il le donnera à un homme. À moins que… »

« À moins que je me marie, » compléta-t-elle à mi-voix, baissant les yeux. –« Oui, » confirma Thibault, la regardant avec gravité. « Je sais que tu refuses tous les prétendants. Je comprends pourquoi. Ils veulent la terre, pas toi. Ils voient en toi une femme à soumettre, pas une partenaire. Mais Malina, réfléchis. Trouve un homme qui te respecte, qui accepte qui tu es. Sinon, tu risques de tout perdre, tout ce que tu as construit, tout ce que tu aimes. »

Malina détourna le regard, le cœur serré. Elle savait que son père avait raison, mais l'idée d'épouser un homme uniquement pour sauver le domaine lui semblait insupportable. « Je ne peux pas, père. Je n'accepterai jamais d'être traitée comme une chose qu'on s'approprie. - Alors trouve-en un qui ne le fera pas, » murmura-t-il, épuisé, les paupières lourdes. « Va, va t'entraîner, va vivre. Moi, j'ai besoin de dormir. »

Malina se pencha, déposa un baiser doux sur le front brûlant de son père, puis sortit de la chambre à pas feutrés. Dans le couloir, elle s'arrêta un instant, la gorge serrée par l'émotion. Elle savait que le temps lui était compté, et que bientôt, il lui faudrait prendre des décisions difficiles. Pour l'instant, elle se concentra uniquement sur sa respiration, sur ce poids de l'avenir qui pesait lourd sur ses épaules. Elle se fit une promesse simple : continuer à se battre, quoi qu'il en coûte.

La cour d'armes s'étendait devant elle, un rectangle de terre battue entouré de hauts murs en pierre. D'un côté, des cibles de paille étaient alignées, bien rangées. De l'autre, des mannequins de bois, usés par le temps et les entraînements, restaient debout. Plusieurs soldats s'exerçaient déjà, épée contre bouclier, lances qui fusaient, gestes précis et bruyants. Ici, personne ne traînait : il n'y avait pas de place pour la routine, seule la discipline comptait.

Au centre, Geoffroy attendait Malina, solide comme un roc. Il approchait de la soixantaine : grand, robuste, le dos droit malgré l'âge, la barbe grise entourant un visage sévère. Ses yeux bleu acier semblaient tout observer, tout juger. Sa cotte de mailles, marquée par la guerre, tombait un peu sur ses larges épaules. Il tenait son épée longue d'une main ferme, sans trembler.« Ma dame, » lança-t-il, en s'inclinant légèrement, par respect, rien de plus. « Vous êtes en retard.

- J'étais avec mon père. - Et comment va-t-il ? - Mal. »

Geoffroy hocha la tête, son visage se ferma. « Je prierai pour lui. » Il se redressa et, l'espace d'un instant, laissa passer une tendresse rare avant de reprendre son ton de maître d'armes. « Bien. Aujourd'hui, on va travailler votre garde basse. Vous laissez trop d'ouvertures quand vous attaquez du bas vers le haut. »

Malina saisit l'épée d'entraînement qu'on lui tendit. Elle était plus légère qu'une vraie lame, émoussée pour limiter les blessures, mais il fallait rester vigilant. Elle s'arrêta et demanda : »aujourd'hui, je veux l'épée ,longue, celle à deux mains. On la lui donna. À peine avait-elle pris sa position que Geoffroy attaqua sans prévenir. Son coup, brutal, s'abattit sur elle. Elle leva son arme pour parer. Le choc lui traversa les bras : pas de doute, Geoffroy avait encore toute sa force.

« Parade trop haute ! Un adversaire rapide aurait changé d'angle et vous aurait touché aux côtes ! »Il enchaîna aussitôt, précis, implacable. Encore, encore. Malina para, esquiva, tenta une riposte. Geoffroy ne la laissa pas souffler, corrigeant chaque erreur sur le moment, sanctionnant d'un coup sec, jamais dangereux, mais jamais doux non plus.« Vous êtes plus rapide que moi, ma dame. Profitez-en ! N'essayez pas de bloquer mes attaques de force, c'est perdu d'avance. Esquivez, déviez, ripostez ! »

Malina, puisant dans l'entrainement de Malyana commença à envisager le combat d'une autre manière.Elle avait changé de tactique. Elle ne bloquait plus de face, elle bougeait davantage, faisait des pas de côté, tournait autour de Geoffroy. Elle profitait de sa vitesse et de sa souplesse, elle sentait que ça marchait. À chaque attaque, elle effleurait la lame de justesse, puis contre-attaquait aussitôt. Son corps réagissait différemment. Elle se surprenait à passer d'un appui à l'autre, à glisser comme elle l'avait appris au karaté, à dessiner ces cercles presque dansants autour de Geoffroy, tout en gardant la force brute de l'épée médiévale.

Finalement, un coup passa. Sa lame toucha Geoffroy au flanc.Bien ! dit-il, un vrai sourire brisa la dureté de son visage marqué par les années. Encore !Ils continuèrent, sans relâche, pendant plus d'une heure. La sueur coulait sur Malina, ses bras étaient de plomb, chaque muscle lui brûlait. L'épée d'entraînement, pourtant plus légère que la vraie, lui semblait soudain terriblement lourde. Rien à voir avec les armes japonaises dont elle rêvait quand elle était enfant. Ici, tout était

frontal, direct, impitoyable.

Mais au fil de la séance, quelque chose changeait en elle. Son corps se rappelait des gestes venus d'ailleurs. Elle mélangeait les esquives du karaté, la fluidité du sabre, la rudesse de la technique occidentale. Elle ne réfléchissait plus. Elle agissait, portée par un instinct forgé entre deux mondes.Geoffroy finit par s'arrêter. Il était essoufflé, intrigué, mais il semblait satisfait.

« Vous combattez autrement aujourd'hui, ma dame. - Autrement ? - Oui. Plus fluide, moins raide. On dirait que vous avez appris dans un autre endroit. Il la fixa, intrigué, presque soupçonneux. Où avez-vous appris ces mouvements ? »

Malina hésita, le cœur battant. Qu'est-ce qu'elle pouvait répondre ? Dire la vérité ? Qu'en réalité elle venait d'un autre siècle, de Paris en 1989, qu'elle s'était entraînée dans le japon médiéval, que sa jeunesse c'était des rêves de samouraïs et des heures passées au dojo, et qu'aujourd'hui, la voilà chevalière presque par hasard ? « J'improvise, » murmura-t-elle.Geoffroy la regarda encore un moment, pas convaincu, puis haussa les épaules. « Hmm. Continuez alors. Ça marche. »

Ils passèrent à un autre exercice, encore plus difficile : affronter plusieurs adversaires en même temps. Geoffroy fit signe à deux soldats d'approcher, Jean et Pierre, une trentaine d'années, costauds, pas des prodiges mais de vrais combattants. « Attaquez-la ensemble. Sans ménagement. » Jean et Pierre échangèrent un regard, pas très à l'aise à l'idée d'attaquer leur dame, même pour un entraînement. Normalement, ça ne se faisait pas, ce n'était pas honorable.

« C'est un ordre ! » gronda Geoffroy, « et ça ne se discute pas. » Alors ils obéirent. Jean à droite, Pierre à gauche, rapides, bien entraînés. Malina recula, esquiva le premier coup, para le second. Là, c'était un autre combat. Deux adversaires, ce n'était plus pareil. Impossible de bloquer les deux en même temps. Elle essaya de les séparer, d'en isoler un pour le mettre hors-jeu, mais ils tenaient bon, se couvraient l'un l'autre. Jean la poussa, Pierre attaqua dans son dos.

À chaque fois qu'elle tentait une contre-attaque, un nouveau danger surgissait. Un autre angle, un autre réflexe ; il fallait bouger, s'adapter, improviser encore et encore. L'échange durait, la fatigue montait, mais Malina ne lâchait rien. Elle fouillait dans sa mémoire, cherchait

d'autres techniques, n'importe quel réflexe appris ici ou ailleurs. Elle analysait tout : les trajectoires, les attaques, la moindre faille. Elle essayait de tourner autour de Jean et Pierre, de les pousser à faire des erreurs, mais ces deux-là savaient ce qu'ils faisaient. Ils gardaient leurs distances, se couvraient l'un l'autre, rien ne passait.

Peu à peu, elle comprit que ce n'était pas la force qui comptait, mais la mobilité et l'imprévisibilité. Elle tenta des feintes, changea de rythme sans prévenir. Ça marcha : Pierre se laissa surprendre, elle le toucha à l'épaule d'un coup sec. Un frisson de satisfaction la traversa, mais elle n'eut pas le temps d'en profiter : Jean profita de son hésitation et manqua de la toucher à la hanche.

Malina se remit en garde. Il était hors de question de se laisser dominer. Sur le bord du terrain, Geoffroy suivait tout, silencieux et attentif. Il n'intervenait pas, il voulait voir jusqu'où elle pouvait aller seule. Le soleil cognait, l'air devenait lourd, la sueur collait à la peau. Personne ne parlait. Tout le monde voulait juste progresser. Puis, une lame effleura l'épaule de Malina. Pas de blessure, juste un point.

« blessée! » cria Geoffroy. « On recommence ! »Malina serra les dents. Cette fois, elle changea tout. Elle fonça sur Jean, le repoussa, puis pivota brusquement vers Pierre. Il n'eut pas le temps de réagir, elle le toucha à la jambe, il vacilla. Elle revint vers Jean, para sa riposte, se glissa sous sa garde et le toucha au torse. « Mieux ! Encore ! »Ils enchaînèrent. Encore. Encore. Souvent, Malina gagnait. Mais honnêtement, elle perdait aussi. Deux contre une, même en étant plus technique, ça restait vraiment difficile. Jean pesait cent kilos, Pierre quatre-vingt-dix, elle à peine soixante-dix. Difficile de rivaliser en force pure.

Mais pour la ruse, la technique et la vitesse… là, elle avait une chance. Finalement, Geoffroy mit fin au combat. « Ça suffit. Bien joué, ma dame. Vous avez énormément progressé aujourd'hui, c'est étrange, étrange mais efficace. » Il lança un regard à Jean et Pierre. « Et vous deux, ne la sous-estimez jamais. Femme ou pas, elle vous battrait. Jean et Pierre avaient hoché la tête, vraiment impressionnés.

Après l'entraînement, elle était partie vers le puits, s'était lavée à l'eau froide, avait avalé un morceau de pain et de fromage, puis une gorgée de vin coupé. Comme tous les jours, elle était montée sur les remparts pour surveiller l'horizon. C'était devenu un réflexe. Vérifier les alentours, s'assurer qu'il n'y avait pas de danger. Brigands, seigneurs hostiles, créanciers du roi… ici, il fallait rester prudent. Tout paraissait calme. Les champs dorés s'étendaient au loin, des paysans

travaillaient sous le soleil, le village fumait tranquillement.

Mais soudain, elle l'avait aperçu.Un cavalier solitaire remontait le chemin du château. Il était sur un magnifique cheval gris, portait une armure légère qui brillait au soleil. À la selle, il y avait un bouclier rond avec un blason inconnu : un loup noir sur fond argenté. Le cavalier s'était arrêté devant le pont-levis et avait levé les yeux vers elle.« Holà ! Y a-t-il quelqu'un ? Je cherche dame Malina de Montclair ! »

Sa voix portait loin, jeune, pleine d'assurance. Malina s'était penchée. « C'est moi ! Mais Qui êtes-vous ? »Il avait enlevé son casque. Il ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Beau garçon, cheveux noirs, yeux sombres, mâchoire carrée, sourire assuré. « Je suis messire Raoul de Lusignan ! Chevalier au service du comte de Poitiers ! Je traverse la région et partout j'entends parler de vous ! On vous appelle la Dame de Flamme ! Celle qui se bat comme dix hommes ! »

Malina avait senti son cœur se serrer. Encore un. Encore un de ces chevaliers errants, venus pour défier, séduire, ou les deux. « Que me voulez-vous ? - Vous rencontrer ! Et j'aimerais bien croiser le fer, si vous en avez envie ! On dit que vous êtes la meilleure épéiste de Touraine ! » Il avait eu un sourire sûr de lui. « Et la plus belle, paraît-il. » Malina avait soupiré. « Attendez. Je descends. »Elle avait quitté les remparts et fait baisser le pont-levis. Messire Raoul était entré dans la cour et était descendu de cheval, avec beaucoup d'assurance. De près, il impressionnait encore plus. Grand, presqu'autant qu'elle, ce qui était rare, et solide sous son armure. Son regard montrait de l'admiration et du défi.

« Dame Malina. » Il s'était incliné. « C'est un honneur. Votre réputation vous précède. - On exagère souvent, vous savez. »I l avait souri. « Peut-être. Mais j'aimerais voir ce que vous valez à l'épée. »Malina avait hésité. L'entraînement du matin l'avait fatiguée, mais refuser aurait eu l'air faible. « D'accord. Un assaut amical ? - Avec plaisir. »

Ils s'étaient fait face dans la cour. Geoffroy, qui observait la scène, leur avait tendu des épées d'entraînement. Raoul avait enlevé sa cuirasse, gardant seulement une chemise de lin et son pantalon. Malina était déjà en tenue. Peu à peu, les soldats s'étaient approchés, curieux de voir leur dame face à ce chevalier inconnu. Même Mathilde était sortie, les bras croisés, l'air à moitié sévère, à moitié résignée.

« Règles simples, » avait lancé Geoffroy. « Premier à trois touches l'emporte. Pas de coups à la tête ou au cou. Contrôlez vos frappes. »Raoul avait hoché la tête et pris sa garde. Classique, académique, comme dans toutes les cours de France : épée haute, poids bien réparti, pas de bouclier, combat à une main, pur style chevaleresque. « Je peux prendre l'épée longue, j'en ai plus le goût, aujourd'hui _ certes mais vous serez désavantagée, elle est plus lente » lui dit Geoffroy, son maitre d'armes.

Malina ne savait pas trop pourquoi, mais cette nouvelle escrime, plus rapide l'interpelait aujourd'hui. Là, elle avait adopté sa propre garde. Plus basse, ramassée, poids sur l'arrière. Ça rappelait un peu les hommes à l'armure garnie de plaques, des samouraïs, lui souffla son esprit, mais adapté à l'épée longue et lourde.

Raoul avait eu l'air surpris. « Drôle de garde, ma dame. - Elle me va-Soit. » Il avait souri. « Honneur aux dames. »

Malina ne lui avait pas laissé le temps. Elle avait attaqué direct, rapide, un coup de côté vers les côtes et un enchainement lié, sabre, enfin épée s'arrêtant à quelques pouces de la tête. « Pas d'attaque au visage » avait rappelé Geoffroy. « Heureusement, sinon j'étais mort » persifla Raoul. Raoul avait paré sans difficulté l'attaque suivante et contre-attaqué. Leurs lames claquèrent sèchement. Ils se séparèrent aussitôt et commencèrent à tourner l'un autour de l'autre, chacun cherchant la faille chez son adversaire. Raoul avait vraiment de l'allure. Il bougeait bien, avec souplesse et précision. Aucun geste inutile, pas une goutte d'énergie gaspillée. Chaque parade suffisait à détourner l'attaque, chaque offensive semblait avoir été prévue à l'avance.

Malina tenta une feinte. Elle leva sa lame pour attaquer en haut, puis changea brusquement de direction pour frapper en bas. Raoul ne se laissa pas surprendre. Il recula d'un pas, et la lame de Malina passa devant lui, dans le vide. « Jolie feinte, ma dame. Mais on la voit venir. »

Raoul réagit aussitôt, rapide et précis : il attaqua en haut, en bas, sur le côté. Malina parait, reculait sous sa pression. Il utilisait sa force pour la pousser vers le bord de la cour. Elle se retrouva presque coincée, le dos contre le mur. Raoul lui lança un sourire sûr de lui. Erreur. Malina se retourna brusquement, prit appui sur sa jambe gauche, utilisa le mur pour glisser sous la garde de Raoul avec un mouvement que Geoffroy ne lui avait jamais appris. Un geste de karaté, adapté à l'épée. Elle passa à côté de lui, sa lame effleura son

flanc et glissa vers sa gorge.

« Touché ! deux fois !» cria Geoffroy. « Un point pour dame Malina ! »Raoul s'arrêta net, surpris. Il se retourna, les yeux écarquillés. « Comment… comment avez-vous fait ça ? »Malina haussa les épaules. « Je vous l'avais dit : cette garde me convient. »Raoul éclata de rire. « Incroyable ! On recommence ? »Ils reprirent leurs positions. Cette fois, Raoul se montra plus prudent. Il ne fonça pas, il resta à distance, surveillant chaque mouvement de Malina. Elle changea alors de stratégie. Elle compta sur sa vitesse, attaquant par vagues rapides, sans laisser à Raoul le temps de répliquer. Mais Raoul, plus massif, plus fort, résistait. Chaque parade résonnait dans les bras de Malina. Finalement, il trouva une ouverture. Un coup droit, bien placé, allait la toucher en plein torse. Alors elle fit quelque chose d'inédit : son corps accompagna la lame, glissa dessous et ses jambes bougèrent en ciseau, déquilibrant Raoul qui chuta brutalement sur le sol : kani basami, interdit en judo depuis les années 70, XXème siècle. Malina s'arrêta, dépassée par les informations qui affluaient à son cerveau.

Raoul se releva interloqué. Ils reculèrent, essoufflés. La sueur perlait sur leurs fronts. Tout le monde autour d'eux retenait son souffle.Le troisième assaut dura longtemps. Il fut intense, tendu. Chacun observait l'autre, guettant le moindre signe de faiblesse. Raoul essayait de la fatiguer avec des attaques puissantes, forçant Malina à encaisser, à reculer encore. De son côté, elle cherchait à le déséquilibrer, à bouger, à ouvrir une brèche.

Puis Malina tenta le tout pour le tout. Elle fit semblant de faiblir, laissa son épaule droite exposée. Raoul tomba dans le piège, attaqua. Au dernier moment, Malina pivota, esquiva la lame, attrapa le poignet de Raoul de sa main libre, un mouvement d'aïkido, qu'aucun chevalier français n'aurait pu prévoir, et utilisa sa propre force et son élan contre lui. Il perdit l'équilibre et trébucha.

La pointe de l'épée de Malina toucha son dos.« Touché ! » hurla Geoffroy, presque à contrecœur. « Victoire à dame Malina ! »Les soldats se mirent à applaudir bruyamment. Mathilde rayonnait de fierté. Même Geoffroy secouait la tête, vraiment impressionné. Raoul se releva, s'épousseta, puis éclata de rire. « Par tous les saints ! Vous vous battez comme… comme personne que je n'aie jamais vu ! Où avez-vous donc appris tout ça ? »

Malina lui tendit la main pour l'aider à se relever. « Un peu partout. Mon maître m'a appris les bases. Le reste… j'improvise. »« Eh bien, votre improvisation dépasse tous les maîtres de France. » Il s'inclina

profondément. « C'était un honneur, ma dame. - L'honneur est partagé, messire. Vous êtes excellent. »Il sourit, un peu gêné. « Mais pas assez, apparemment. » Il hésita un instant. « Accepteriez-vous de dîner avec moi ce soir ? J'aimerais comprendre cette façon de combattre… si particulière. » Malina hésita. Dîner avec un beau chevalier étranger ? D'habitude, elle aurait refusé. Mais chez Raoul, elle sentait de la sincérité. Pas d'arrogance, pas de condescendance. Juste de la curiosité, et du respect.

Et Alina était intéressée. Le repas avait lieu dans la grande salle du château. C'était une pièce impressionnante, avec ses murs de pierre, juste quelques tapisseries et des armes accrochées pour décorer. Au milieu, une grande table en bois brut entourée de bancs. Des chandelles et des torches projetaient une lumière vacillante.Thibault de Montclair n'était pas là. Trop faible pour descendre. Malina s'était donc retrouvée à la place d'honneur, tout au bout de la table. Raoul était assis à sa droite, Geoffroy à sa gauche. Plus loin, quelques soldats et serviteurs mangeaient tranquillement, comme s'ils n'avaient pas de soucis.

Le repas n'était pas élaboré, mais il y en avait beaucoup : une soupe épaisse pleine de légumes et de viande, du pain noir qu'on trempait dedans, un peu de fromage de chèvre, des pommes cuites au miel. On buvait du vin rouge coupé d'eau, dans des coupes en étain. Raoul mangeait avec appétit, racontant ses histoires à tout va. Il parlait de son tournoi à Poitiers le mois dernier, il avait battu un chevalier flamand qu'on disait invincible. L'année d'avant, il était allé jusqu'en Castille, avait vu des palais mauresques, des marchés d'épices, des combats de taureaux, des choses à peine croyables.

Alina écoutait, captivée sans vraiment le vouloir. Ce monde médiéval qu'elle découvrait lui semblait à mille lieues de Paris 1989, et même du Japon de Myalina. Ici, tout paraissait plus brutal, plus direct. La vie allait vite, violente et imprévisible.« Et vous, ma dame ? » demanda Raoul, en se coupant un autre morceau de pain, curieux. « Comment on devient la meilleure épéiste de Touraine ? Ce n'est pas… courant. »

Malina esquissa un sourire. « Mon père n'avait pas de fils. Juste moi. Il m'a élevée comme un garçon, c'est tout. - Et l'Église ? Les autres nobles ? Ils n'ont rien dit ? - Oh, ils en ont dit, des choses. » Elle but une gorgée de vin. « On m'appelle la Dame de Flamme. Certains disent que mes cheveux roux, c'est la marque du diable. Que je suis une sorcière. »Raoul la fixa un peu trop longtemps. « Et vous l'êtes ? »Un silence tomba sur la salle. Geoffroy s'arrêta net. Les serviteurs cessèrent de bouger.Malina ne baissa pas les yeux. « Qu'en pensez-

vous, messire ? J'ai l'air d'une sorcière ? »

Raoul finit par sourire, lentement. « Non. Vous avez juste l'air d'être meilleure que les hommes, et ça les effraie. Alors, dans leur tête, ça ne peut venir que de la sorcellerie. »La tension disparut. Malina sourit malgré elle. « Vous n'avez pas la langue dans votre poche, on dirait. - Je préfère la vérité aux jolis mots. » Il se pencha vers elle, l'air complice. « Je peux vous poser une question indiscrète ? - Allez-y. Je ne promets rien. - Pourquoi vous n'êtes pas mariée ? Une femme de votre rang, et puis… vous êtes belle. Vous devez avoir une armée de prétendants. »

Malina se leva, tapant des mains pour signaler qu'elle voulait de l'intimité, les serviteurs et les convives se levèrent et les laissèrent seuls.

Malina posa sa coupe et chercha ses mots. « J'en ai eu, des prétendants. Quelques-uns, les autres...Il paraît que je peux faire peur, avez-vous peur de moi, messire Raoul ? » Il la regarda « Vous êtes grande, vous êtes forte, vous êtes magnifique. Alors oui, j'ai peur… d'avoir du mal à vous oublier » Il sentit un silence gênant. « Et vous n'êtes pas du genre docile. »

« Je ne peux pas l'être. » Elle le regarda droit dans les yeux. « Depuis six mois, c'est moi qui dirige ici. Je rends la justice, je surveille les récoltes, je commande les soldats. Si je me marie, tout ça ira à mon mari. Et moi… je disparaîtrai. »Raoul hocha lentement la tête, l'air pensif. « Je comprends. » Il but une gorgée de vin. « Mais vous savez bien qu'à la mort de votre père, le roi prendra le fief. Une femme ne peut pas garder un domaine. C'est la loi. -Je sais. - Alors, Qu'allez-vous faire ? »

Malina ne répondit pas tout de suite. Elle fixa le feu, regardant les flammes crépiter et se tordre dans la grande cheminée de pierre. « Je ne sais pas. Me battre, sans doute. Refuser de céder ce qui m'appartient. Même si ça veut dire tenir tête au roi lui-même. » Raoul éclata de rire. « Vous êtes folle. Et superbe. » Chapitre 15 : Dono.

Il leva sa coupe. « À la Dame de la Flamme. Qu'elle brûle tous ceux qui voudront l'arrêter. »Malina leva aussi sa coupe, un sourire lui échappa « À la folie, alors. » Ils trinquèrent et burent. « Ma dame », dit enfin Raoul, je dois partir demain. Ma quête m'emmène au nord, à Chartres. Mais… » Il hésita « Est-ce que je pourrais revenir ? Dans quelques semaines, peut-être ? » Malina le regarda. Il était beau, intelligent, respectueux. Il la traitait en égale, pas comme un trophée.

Dans une autre vie, peut-être… Mais elle n'était pas vraiment Malina. Elle était Alina. Alina la rêveuse. Alina qui vivait des vies qui n'étaient les siennes.

Ils retournèrent vers le château. La nuit était tombée. Les étoiles brillaient fort dans un ciel sans lumières de la ville, bien plus nettes que tout ce qu'Alina avait vu à Paris. La lune, presque pleine, inondait la cour d'une lumière argentée. Raoul s'inclina devant elle. « Merci pour aujourd'hui, ma dame. Je ne l'oublierai pas. « Moi non plus, mon seigneur. » Il hésita, puis se pencha et baisa sa main, doucement, comme un secret. « Bonne nuit, Dame de la Flamme.- Bonne nuit, mon seigneur. » Elle le regarda monter vers les chambres d'amis que Mathilde avait préparées, puis grimpa à sa propre chambre, épuisée.

Mathilde l'aida à se déshabiller, lui passa une chemise de nuit, défit ses tresses et brossa ses longs cheveux roux. « Il est beau, ce chevalier », dit Mathilde, un sourire en coin. « Mathilde ! »

Malina resta seule dans le noir. Elle fixa le baldaquin au-dessus d'elle, écoutant le château qui s'endormait peu à peu. Des voix lointaines flottaient dans le couloir. Des portes claquaient, quelque part. Le vent sifflait entre les pierres.

Elle pensa à Paris, en 1989. Aux médailles d'or. À Antonio.Elle pensa au Japon, au XVIe siècle. À Takeshi. Au clan Nakamura.Et maintenant, elle révait qu'elle était Malina. En France, au XIIIe siècle. Raoul. Son père mourant. Ce château à gérer seule.

« Au fait, et si je profitais de ce rêve ! » Se dit-elle. Elle se leva, claqua des mains dans le couloir : « Mathilde », Mathilde apparut en chemise et apparemment prête à se coucher. Alina leva la main pour arrêter toute protestation : « Mathilde, porte un bain chaud dans la chambre de Messire Raoul et fais lui dire d'en profiter » Je vais le rejoindre. Mathilde ouvrit la bouche, interloquée : « Ce … ce n'est pas convenable… Fais ce que je te dis ! » Mathilde, s'en fut, troublée, le visage fermé.

Le matin, Alina ouvrit les yeux. Elle n'était plus dans les bras de Raoul. Elle se souvint de sa surprise lorsqu'elle avait ouvert sa porte et qu'elle se déshabillait et se glissait contre lui, nue dans le bain. Un petit sourire lui ouvrit le coin des lèvres. L'amour au Moyen-Age, mais quand même un sacré rêve, elle avait pris autant de plaisir que la veille, non pas la veille, il y a quelques heures seulement, réalisa-t-elle en tâtant le corps d'Antonio couché contre elle sur les bancs dur du vestiaire.

Elle était de retour dans le vestiaire. Prague, 1989.Antonio dormait encore à côté d'elle, sa respiration lente et régulière. La lumière du matin passait par la petite fenêtre, grise et froide.Alina ne bougea pas. Elle mit quelques secondes à reprendre ses esprits. Son cœur battait fort.Elle se redressa et regarda autour d'elle. Vestiaire. Casiers. Bancs. Leurs vêtements en tas.Elle toucha son épaule. Pas de douleur. Pas de cicatrice. Rien.

Mais elle se souvenait de tout. Le château, Thibault, Geoffroy, Raoul, l'entraînement, le repas, l'odeur de sa peau, quand il était entré en elle. Chaque détail. Chaque sensation. Chaque odeur.Impossible que ce soit seulement un rêve, et pourtant, que cela pourrait-il être d'autre ? Elle se secoua, il fallait dire au revoir à Antonio, ranger ses affaires, rejoindre l'équipe de France et revenir à Paris. Elle secoua son amant (lequel ?) qui grogna un peu, se leva et se rhabilla. Un petit sourire flottait sur ses lèvres. Sa vie devenait vraiment intéressante.

L’avion avait décollé de Prague avec un grondement qui avait fait vibrer les sièges. Alina était coincée près du hublot, à côté de deux coéquipiers de son club. Derrière elle, l’équipe masculine mettait déjà l’ambiance. Devant, Tanaka lisait son journal japonais, impassible, comme si tout le reste n’existait pas.

Dès que l’avion avait atteint l’altitude de croisière et que le signal s’était éteint, tout avait explosé. Du fond de la cabine, quelqu’un avait crié victoire et une dizaine de voix avaient suivi. Les hôtesses s’étaient échangé un regard mi-amusé, mi-résigné. « Champions d’Europe ! » hurla un grand blond de l’équipe masculine, debout dans l’allée. « Assieds-toi, cretin ! » lança Tanaka sans lever les yeux de son journal. Le blond s’assit en rigolant.

Un peu plus loin, Alina aperçut Evelyne assise avec ses coéquipiers bretons. Un sourire, un signe de la main. Evelyne leva le pouce, mima sa médaille de bronze. Alina montra les deux siennes, bien visibles autour de son cou. Evelyne leva les yeux au ciel, morte de rire. L’ambiance était électrique. Les karatékas de différents clubs racontaient leurs combats, se charriaient, rejouaient chaque mouvement dans leur tête. Alina sourit, mais elle était épuisée. « Deux médailles d’or. J’y crois toujours pas. »

Un coéquipier se pencha vers elle. « Alors, Alina ? Ça fait quoi d’être une légende ? »Elle rit, fatiguée. « Arrête. Je suis juste… crevée. » Et c’était vrai. Pas seulement fatiguée physiquement, c’était plus profond. Trois vies : Myalina au Japon. Malina en France médiévale. Alina à Prague. Trois guerrières, trois époques, trois histoires d’amour aussi : Takeshi, Raoul, Antonio. Tout se mélangeait dans sa tête, elle ne savait plus ce qui est vrai ou rêvé.

Un steward passa avec le chariot de boissons. Les commandes fusaient : bières, coca, jus d’orange. L’ambiance est à la fête. Quelqu’un sortit un jeu de cartes, d’autres recommençaient à raconter leurs combats, exagérant chaque détail en rigolant. Finalement, Tanaka se leva et se tourna vers l’équipe française, dispersée un peu partout. « Vous êtes contents ? » Un « OUI ! » général secoue la cabine. « Bien. Profitez-en. Parce que lundi, on reprend l’entraînement. Et ce sera encore beaucoup plus dur. Être champion, c’est bien. Le rester, c’est mieux. » Ça râla un peu, mais personne ne protesta vraiment. Tanaka se rassit, l’air satisfait.

Alina ferma les yeux, la tête contre le hublot froid. Le bourdonnement de l'avion, les rires autour, tout se mélangeait comme une drôle de berceuse. La fatigue commençait à l'emporter. Elle se redresse d'un coup, le cœur battant. Son voisin la regarde, surpris. « Ça va ? - Oui, oui. Je n'ai juste… pas envie de dormir. – Pourquoi pas ? T'es épuisée. » Il haussa les épaules et lui tendit un magazine. « Tiens, lis ça. Ça te changera les idées. » Alina prit le magazine sans vraiment le regarder. Elle fixait les pages, juste pour garder les yeux ouverts, pour rester ici, dans cette époque, dans cette vie.

L'avion atterrit à Charles de Gaulle en milieu d'après-midi. Le ciel parisien était gris, un vrai automne, mais Alina n'avait jamais été aussi heureuse de retrouver cette grisaille familière.Ils récupèrent leurs bagages, passèrent la douane. Tanaka les rassembla une dernière fois avant la sortie du terminal. « Bon retour chez vous. Reposez-vous ce week-end. Lundi, 18h, au dojo. Tout le monde. » Il regarda Alina. « Toi aussi, championne. Pas d'excuses. » Alina leva la tête avec un petit sourire. « Oui, sensei. »

Ils se précipitèrent vers la sortie, chacun poussant son chariot plein de sacs de sport et de valises. Alina sentait le poids de ses deux médailles dans son sac à dos. C'était lourd. C'était vrai, bien réel. Pas juste un rêve. Les portes automatiques s'ouvrirent. Et là, elle reçut un choc : une foule. Une vraie, avec des dizaines de personnes serrées derrière les barrières, des pancartes en l'air, des cris, des applaudissements. Les appareils photo crépitaient, les flashes l'aveuglaient. « Alina ! Alina ! »

Elle s'arrêta, submergée. Son cœur s'emballa. Devant tout le monde, il y avait ses parents. Sa mère pleurait déjà. Son père brandissait une immense banderole : « Notre championne ! Deux fois or ! » Ils lui faisaient de grands signes, complètement surexcités. Juste à côté, Émilie sautillait comme un ressort, hurlant son prénom, un gros bouquet dans les bras. Et un peu en retrait, Quentin avec une jolie fille au bras. Il restait debout, les mains dans les poches, avec ce sourire timide mais sincère. Il avait l'air apaisé, vraiment. Il croisa le regard d'Alina et lui fit un petit signe de la main. Et Claire. Claire avec son bras en écharpe, le plâtre dépassant sous le manteau. Elle restait à l'écart, mais elle était là. Son visage était fermé, pas hostile, juste… compliqué.

Derrière eux, il y avait tout le club de karaté. Les ceintures noires, les élèves, les parents. Ils avaient fabriqué des banderoles : « Alina

Moreau - championne d'Europe ! », « Notre fierté ! », « Deux fois médaille d'or ! » Alina resta figée, incapable de bouger. Elle ne savait plus où regarder, ni où aller. Trop de monde, trop de bruit, trop d'émotion d'un coup. Tanaka passa à côté d'elle et lui tapota l'épaule. « Vas-y. Ils t'attendent. »

Alors elle avança, poussant son chariot d'un geste un peu maladroit. Et la foule applaudit encore plus fort. Quelqu'un cria « Alina ! » et tout le monde reprit. Ses parents furent les premiers à franchir la barrière. Sa mère la serra contre elle, en sanglotant. « Ma fille… ma petite fille… je suis tellement fière ! » Son père l'embrassa sur le front, les yeux humides. « Deux médailles d'or. Deux. Mon Dieu, Alina… » Émilie lui sauta dessus et la serra très fort. Alina faillit perdre son souffle. « T'es une légende ! Une vraie légende ! » Alina éclata de rire malgré elle et la serra à son tour. « Calme-toi, tu vas me casser une côte ! - Je m'en fous ! T'es la meilleure ! »

Quentin s'approcha, plus calme. Il lui tendit la main, un peu maladroit. « Félicitations, Alina. Vraiment. » Elle ignora sa main et le prit dans ses bras. « Merci d'être venu. » Il sembla surpris, puis la serra contre lui. « Je pouvais pas rater ça. T'as été incroyable. » En le relâchant, elle vit son sourire, et celui de sa copine. Un vrai, cette fois. Et elle comprit qu'il allait vraiment mieux. Le poids qu'elle traînait depuis des mois devint un peu plus léger. Enfin, elle se tourna vers Claire.

Claire ne bougea pas, le bras en écharpe, l'expression indéchiffrable. Alina s'approcha très doucement. « Claire… - Félicitations. » Sa voix resta neutre, maîtrisée. « Deux médailles. C'est… impressionnant. - Claire, je… - Non. » Claire leva la main gauche. « Pas maintenant. Pas ici. » Elle inspira profondément. « Je suis venue parce que… tu méritais que je sois là. Mais j'ai encore besoin de temps. » Alina hocha la tête, la gorge serrée. « Je comprends. » Claire hésita, puis ajouta plus bas : « Mais je suis contente pour toi. Vraiment. » Elles se regardèrent longtemps. Puis Claire tourna les talons et disparut dans la foule. Émilie passa un bras autour des épaules d'Alina. « Laisse-lui du temps. Elle reviendra. - Je sais. »

Le reste de l'après-midi passa sans qu'Alina ait vraiment le temps de souffler. Il y eut les photos avec le club, les journalistes surgissant de partout pour poser leurs questions, les félicitations de gens qu'elle connaissait à peine. Tout le monde voulait lui parler, la toucher, voir les médailles. Alina souriait, répondait, prenait la pose encore et encore. Mais à l'intérieur, elle se sentait bizarrement à l'écart. Comme si elle assistait à la scène de loin, sans vraiment y prendre part. « C'est

vraiment ma vie, ça ? Ou est-ce que je vais encore me réveiller ailleurs, comme d'habitude ? »

Le soir venu, ses parents avaient organisé un dîner à la maison, juste en famille : son oncle, sa tante, les cousins. Émilie était là aussi, évidemment. La table débordait de plats : poulet rôti, gratin dauphinois, salade, fromages… et un énorme gâteau au chocolat avec « Félicitations Alina ! » écrit en lettres dorées. On a trinqué, on a porté des toasts, on a parlé des combats, de Prague, des autres athlètes. Émilie a raconté des anecdotes du lycée, expliquant que tout le monde ne parlait plus que d'Alina depuis les résultats. Alina mangeait, souriait, disait ce qu'il fallait. Mais la fatigue la gagnait, pas seulement dans le corps, mais aussi dans la tête et dans le cœur.

Vers vingt-deux heures, elle s'est levée. « Désolée, je suis vraiment crevée. Je vais me coucher. » Sa mère l'a embrassée. « Bien sûr, ma chérie. Tu l'as bien mérité. » Émilie l'a serrée dans ses bras. « Je passe demain, d'accord ? On parlera de tout. TOUT. » Elle lui a lancé un clin d'œil exagéré. Alina a monté les escaliers et refermé la porte de sa chambre derrière elle. Le silence est tombé, doux, après tout ce vacarme. Elle s'est assise sur son lit et a regardé autour d'elle. Sa chambre, les posters, les livres, les trophées… rien n'avait changé.

Elle a sorti les deux médailles de son sac et les a posées sur le bureau. L'or brillait sous la lampe. Elle les a touchées, le métal était froid. Réelles. Ce n'était pas un rêve. Elle s'est changée, a enfilé un vieux t-shirt, s'est glissée sous la couette. Son lit ne lui avait jamais paru aussi doux, aussi sûr. Mais juste avant de fermer les yeux, l'angoisse est revenue. « Demain matin, je vais me réveiller où ? Ici, dans mon lit ? Ou ailleurs ? Dans un autre siècle, une autre vie, un autre corps ? » Finalement, la fatigue l'a emportée. Elle s'est laissée aller, le cœur serré d'inquiétude, mais aussi d'un drôle d'espoir. On verra demain.

Le réveil a sonné à sept heures. Alina a ouvert les yeux. Elle était là. Dans sa chambre. Dans son lit. À Paris, en 1989. Un immense soulagement l'a envahie. Elle était toujours là. Toujours elle-même. Pas de château médiéval. Pas de dojo à l'autre bout du monde. Juste sa chambre. Elle est restée allongée un moment, savourant ce quotidien. Les voitures dehors, les voix de ses parents dans la cuisine, l'odeur du café.Elle s'est levée, habillée d'un jean, d'un sweat, de baskets. Une lycéenne comme les autres. Elle est descendue prendre son petit-déjeuner.

Sa mère lui a préparé des tartines. « Bien dormi, ma chérie ? - Oui. Très bien. » Mieux que bien. J'ai dormi ici, dans ma vie. Lundi matin, retour au lycée. Dès qu'elle a franchi le portail, ce fut la folie. « Alina ! » « C'est Elle ! » « La Championne ! » Les élèves se sont immédiatement rassemblés autour d'elle. Certains tapaient dans leurs mains, d'autres voulaient la toucher. Tout le monde voulait un mot, une minute, un sourire de sa part. Alina souriait, un peu gênée, mais clairement touchée. « Merci, merci… » Émilie est arrivée en jouant des coudes pour traverser la foule. « Laissez-la passer ! Laissez-la respirer ! » Elle a attrapé Alina par le bras et l'a entraînée vers leur classe.

En cours, les professeurs l'ont tous félicitée. Parfois avec un petit mot, parfois avec un vrai discours. Le prof d'histoire, lui, n'a pas pu s'empêcher de parler des Jeux Olympiques antiques et de l'importance du sport pour la société. À midi, le proviseur a rassemblé tout le monde dans la cour. Alina a senti son estomac se nouer. Sérieusement…Le proviseur, la soixantaine, est monté sur une petite estrade improvisée. « Mesdames et messieurs, élèves et professeurs ! J'ai l'honneur de vous présenter l'une de nos élèves les plus brillantes : Alina Moreau ! »

Des applaudissements ont éclaté, accompagnés de sifflements et de cris. « Alina a remporté ce week-end à Prague deux médailles d'or aux Championnats d'Europe de Karaté ! Elle est double championne d'Europe, à seulement dix-huit ans ! » Les applaudissements ont redoublé. « Alina, viens me rejoindre, s'il te plaît ! » Alina est montée sur l'estrade, rouge comme une pivoine. Tous les regards étaient braqués sur elle. Le proviseur lui a serré la main. « Félicitations, Alina. Tu fais la fierté de notre établissement. Continue comme ça. - Merci, monsieur le proviseur. » Il s'est tourné vers les élèves et les professeurs réunis devant eux : « Trois hourras pour Alina !

Alina a quitté l'estrade sur des jambes un peu tremblantes. Émilie l'a rejointe, morte de rire. « T'es une star, ma vieille ! - J'ai juste envie de disparaître sous terre. - Trop tard. T'es célèbre, maintenant ! »

L'après-midi, après les cours, Alina s'est dépêchée d'aller au dojo. Elle a poussé la porte, a inspiré à fond cette odeur familière : sueur, tatamis, encens. Ça sentait la maison. Des élèves s'entraînaient déjà. Quand ils l'ont vue, ils se sont arrêtés net et se sont mis à applaudir. Tanaka est sorti de son bureau, toujours aussi impassible. « Moreau. T'es en avance. » Alina a jeté un œil à l'horloge. « Il est 17h30. Vous aviez dit 18h. - Pour les autres. Toi, c'est bien que tu sois là plus tôt. »

Il a fait un geste. « Viens. Faut qu'on parle. »

Ils sont entrés dans son bureau. Tanaka a refermé la porte, s'est installé derrière son bureau. « Assieds-toi. » Alina s'est assise, un peu tendue. Tanaka l'a fixée longuement, sans rien dire. Puis il a parlé, posément. « T'as été exceptionnelle à Prague. Deux médailles d'or. Techniquement parfait. » Il s'est interrompu. « Mais… » Le cœur d'Alina battait fort. « Pendant la finale contre l'Allemande. Tu as changé.

Juste un instant, sinon t'aurais perdu, elle était meilleure que toi. » Il fixait un point invisible sur son bureau. « Tu as été différente. »

Silence. Il ne posait pas de question, il constatait. Alina hésitait. « Sensei… je… » Il a levé la main pour l'arrêter. « Je veux pas savoir. Ce n'est pas à moi de demander. Avant, je ne croyais pas vraiment au côté mystique des arts martiaux. » Il l'a regardée droit dans les yeux. « Alors là, je m'inquiète. Pour toi. Pour les autres. » Alina a baissé la tête. « Je comprends. - Tu dois apprendre à contrôler… ce que tu portes en toi. » Il n'a rien nommé, il n'a pas cherché à comprendre. Il constatait juste. « Sinon, un jour, quelqu'un finira gravement blessé. - Je sais. » Il ajouta, « Si l'Allemande avait été plus frêle, elle aurait été sérieusement blessée. »

Ils sont restés silencieux quelques instants. Puis Alina a pris une grande inspiration. « Sensei… je voudrais apprendre le sabre. Le kenjutsu. » Tanaka a haussé un sourcil, surpris. « Le sabre ? Pourquoi ? - Je… » Elle avait du mal à trouver les mots. « J'ai l'impression que ça m'aiderait. Pour canaliser. Pour comprendre. » Tanaka l'a observée sans insister. Il n'a pas demandé d'où venait cette idée, ni pourquoi elle pensait que le sabre pouvait l'aider. Il a simplement hoché la tête, lentement. « D'accord. » Il s'est levé, a ouvert la porte et a fait signe à quelqu'un. « Uwama ! Viens ici ! » Un homme d'une quarantaine d'années est entré. Petit, sec, les cheveux grisonnants, habillé d'un hakama traditionnel, un bokken à la main.

« Alina, voici maître Uwama. Spécialiste de kenjutsu et d'aïkido. » Tanaka s'est tourné vers lui. « Moreau-san veut apprendre le sabre. Tu peux t'en charger ? » Uwama s'inclina respectueusement devant Alina : « Respect pour ton double titre, tu es intéressée par la pratique du sabre ? – oui, sensaï. – bon j'imagine que tes différentes approches des arts martiaux vont beaucoup t'aider. Tu as fait un stage au japon ? – oui j'y ai passé mon deuxième dan.- Tu as fait de l'aïkido, aussi, 5 ans, si je me souviens bien. Ca devrait rentrer vite, Attrape ! »

Et il lui lança le sabre en bois qu'elle rattrapa de manière impeccable. Il fronça les sourcils : « Tu as déjà pratiqué, Kendo, peut-être ? » Alina essayait de se détendre, serrait maladroitement le bokken. « Euh… non. Jamais. Pourquoi ? - Ta façon de tenir le sabre. C'était… » Il s'arrêta, secoua la tête. "Non, laisse tomber. J'ai dû rêver."

Il reprit son bokken, se plaça en face d'elle. « Ok. Première leçon. Le sabre, c'est pas comme le karaté. En karaté, tu utilises ton corps. En kenjutsu, c'est ton esprit qui frappe. Le sabre, c'est juste ta volonté qui continue au bout de ton bras. »

Alina hochait la tête. "Montre-moi comment tu tiendrais le sabre, naturellement." Alina hésitait. Si elle montrait vraiment ce qu'elle savait, Uwama risquerait de poser des questions. Mais si elle faisait semblant d'être complètement débutante, elle n'allait rien apprendre. Elle cherchait un compromis. Elle se mettait en garde correctement, mais sans trop en faire. Sa main gauche tout en bas de la poignée, la droite juste sous la garde. Ni trop serré, ni trop lâche.

Uwama la regardait, un peu surpris. « Bien. Très bien, même. Qui t'a montré ?- Personne. Je ne sais pas… c'est venu tout seul. Et j'ai regardé des manuels –Intéressant. » Il lui tournait autour, observait sa posture. « Dos droit, genoux souples, centre de gravité bas. Bon, normal, 2ème ère dan karaté, 1 Dan judo et Ikkyu en aïkido, très bonne posture, c'est normal. » Il revenait devant elle. « Il observa sa garde, ses pre-positions… Tu n'as jamais fait d'aïkido avancé ou de Kendo, tu es sûre ? »

Alina sentait ses joues chauffer. « Je vous jure que non.- Bon, alors tu as un don. Ou alors, tu es vraiment spéciale, comme dit ton sensaï. » Il attrapa un autre bokken : « Première technique. Le coup descendant vertical. Men-uchi. » Il levait son bokken au-dessus de la tête, bras tendus, puis l'abaissait net, pile devant son front. Le geste était nickel, précis, fort. « A toi. » Alina leva son bokken. Tout son corps voulait faire le geste parfait, celui que Myalina avait fait mille fois. Mais elle se retenait. Elle faisait exprès d'être un peu maladroite, un peu de travers.

Uwama s'approchait, corrigeait sa position. « Non. Tes coudes doivent rester souples, pas raides." Il plaçait ses mains sur ses bras, ajustait. "Voilà. Tu sens la différence ? - Oui.- Refais. Elle recommença. Cette fois, elle laissa un peu plus de vrai sortir. Le coup descendit droit, fort, maîtrisé. Uwama restait silencieux. « Encore. » Elle répétait. Encore, encore. Dix fois, vingt fois. Il ne disait rien, il

regardait seulement. Puis enfin : “Stop. » Alina s’arrêta, respirant normalement. Pas fatiguée, mais tendue. Elle devait toujours se retenir, empêcher son corps de faire exactement ce qu’il savait déjà trop bien. Moreau-san.” Uwama la fixait bizarrement. “T’es sûre, vraiment sûre, que t’as jamais touché un sabre avant aujourd’hui ? » Alina soutenait son regard. « Oui, sensei. Jamais. » Il lui dit d’attendre et partit dans le bureau de Tanaka : elle les vit discuter longuement avec de grands gestes.

Quand il revint, son attitude avait changé, il n’était plus soupçonneux du tout, il la regardait avec un intérêt nouveau : « Tanaka me dit que tu vas bientôt trouver « la voie » et qu’il faut t’y accompagner. On continue. Je vais te montrer la garde de base. Chudan-no-kamae. » Il se mit en position : pieds à la largeur des épaules, genoux fléchis, bokken pointé devant, bras détendus. Alina copiait la position. Parfait. Sans réfléchir. « Bon, tu fais tout bien du premier coup. » Il s’approchait, vérifiait chaque détail. « Équilibre parfait, bras à la bonne hauteur, sabre bien placé, distance pile. »

Il recula. « C’est pas possible pour une débutante. » Mais Tanaka m’a prévenu que c’était normal avec toi, que tu étais spéciale. Que t’avais quelque chose en toi.” Il marqua une pause. “Je commence à comprendre ce qu’il voulait dire. » Le cœur d’Alina se serra « Il vous a dit ça ? - Pas exactement comme ça. Mais c’était l’idée.” Uwama faisait quelques pas, l’air pensif. “Dans le vieux kenjutsu, on parle parfois de guerriers qui portent l’esprit de ceux d’avant. Des âmes de samouraïs qui traversent les générations.”

Un frisson traversait Alina. « Vous y croyez, à ça ? -Je n‘en sais rien. » Il la regardait. « Mais je sais quand quelqu’un a déjà tenu un sabre. Et toi, Moreau-san, même si ton corps n’a jamais pratiqué… ton esprit, lui, connaît le sabre. » Ils se regardaient un moment, sans rien dire. Enfin Uwama reprit son bokken. « Peu importe d’où ça vient. Le plus important, c’est que tu apprennes à vraiment le maîtriser. Ce n’est pas qu’une question de technique. Ça se joue aussi dans sa tête.

Ils continuèrent comme ça pendant une heure. Uwama lui montra les bases : les différentes positions, les coupes principales, les déplacements, la respiration. À chaque fois, Alina apprenait beaucoup plus vite pour une débutante. Uwama ne fit plus de commentaires. Il enseignait simplement, poussant Alina toujours plus loin, testant ses limites. À la fin, il s’arrêta et s’inclina. « Ça suffit pour aujourd’hui. »

Alina s’inclina aussi, le bokken contre la jambe. « Merci, Sensei. - Tu reviendras demain ? - Oui. -Bien. » Il hésita, puis ajouta : Moreau-

Dono… Ce que tu portes en toi, c'est puissant. Mais c'est dangereux aussi. Le sabre peut t'aider à canaliser ça. Mais il peut aussi amplifier. Fais attention. « Je ferai attention. » Uwama hocha la tête, rangea son bokken et quitta la salle. Alina resta là, seule dans un coin du dojo, le bokken toujours en main. Elle observa la lame de bois, sentit son poids, désormais familier. « Dono » Sensei Uwama l'avait appelé Moreau-Dono, elle sut aussitôt que Dono était le titre honorifique donné aux samouraï.

Chapitre 16 : Vie de rêves.

Cela faisait déjà plusieurs semaines que j'étais là, immobile sur ce lit, incapable de bouger. Je pouvais à peine tourner la tête, en environ quarante-trois secondes, c'était mon record officiel. J'aurais peut-être une médaille de quelque chose si je pouvais passer sous les trente secondes, m'avait dit Georges, mon kiné attitré et mon amoureux secret.

Je le voyais tous les jours. Il me massait, m'étirait les membres, repliait les bras et les jambes, m'aidait à tourner la tête, les seuls muscles que j'arrivais encore à faire fonctionner. Je savais qu'il m'aimait. Ça se voyait à son chagrin de me voir dans cet état, à son regard qui cherchait le mien, à son refus de voir la vérité en face, au temps qu'il venait passer auprès de moi alors que je savais pertinemment qu'il n'était pas de service.

Le 14 décembre 1989, à 19h24, je sortais du dojo, mon sac de sport posé sur l'épaule, tenant sous le bras l'étui contenant mon bokken, ce fameux sabre en bois venu tout droit du Japon, offert par Sensei Nakamura. Il s'agissait d'un présent exceptionnel, fabriqué à la main spécialement pour moi, symbole de confiance et de reconnaissance de la part de mon maître.

Je traversais la rue pour rejoindre la station de métro la plus proche, le froid de la soirée me piquant le visage. Soudain, derrière moi, une voix a résonné dans la nuit, prononçant mon prénom avec insistance. Surprise, je me suis immobilisée au milieu de la chaussée, le temps de tourner la tête et d'apercevoir Claire, visiblement remise de sa blessure, qui m'adressait un large sourire.

L'espace d'un instant, tout semblait suspendu. Puis, brusquement, tout s'est effacé.

On n’a jamais découvert l'identité de la personne qui m'avait renversée ce soir-là. Le conducteur ou la conductrice ne s'était pas arrêté. Deux mois après l'accident, Claire, bouleversée et en larmes, m'avait raconté qu'une voiture, une BMW noire lancée à vive allure, avait surgi de nulle part. Le lampadaire situé à l'angle de la rue était alors hors service, ce qui avait sans doute réduit la visibilité.

Avec le recul, il m'a semblé évident que je n'aurais jamais dû m'arrêter de manière aussi imprudente au milieu de la route. L'enquête de police, d'ailleurs, n'était toujours pas close un an après les faits, confirmant la complexité du dossier et l'impossibilité de tirer des conclusions précises.

Mon accident avait suscité l'intérêt des plus hauts responsables de la police parisienne. Après tout, il n'était pas anodin qu'une double Championne d'Europe soit la victime d'un accident aussi grave, en pleine rue, à la sortie d'un entraînement. L'émoi avait gagné la fédération d'arts martiaux, qui s'était constituée partie civile afin de manifester son soutien et sa volonté de voir la lumière faite sur cette affaire.

Roger Bambuck, alors Secrétaire d'État à la Jeunesse et aux Sports, avait publiquement exprimé son intérêt, et Lionel Jospin, ministre de l'Éducation nationale, avait pris le temps de venir me rendre visite à l'hôpital. Leur présence m'avait profondément touchée, témoignant de l'importance que certains accordaient à mon parcours et à ce drame.

Malgré tout, le sentiment d'incompréhension persistait, nourri par l'absence de réponses claires et la lenteur de l'enquête. J'ai alors compris à quel point un événement soudain pouvait bouleverser une vie, et combien il était difficile d'avancer sans certitudes sur ce qui s'était réellement passé cette nuit-là.

Mais je savais quelque chose d'autre. Quelque chose que je ne pouvais partager avec personne. Quand je dormais, je vivais. Du moins, je croyais vivre, peut-être. Pas dans ce corps brisé, prisonnier d'un lit d'hôpital. Mais ailleurs. Dans des rêves si réels, si intenses, si cohérents que je ne savais plus faire la différence.

Le lendemain matin, je me réveillai dans des bras chauds. La lumière du matin entrait par les volets disjoints, dessinant des raies dorées sur les draps de lin épais. J'entendais les bruits du château : des voix dans la cour, le hennissement des chevaux, le cliquetis métallique des armes qui s'entrechoquaient. L'odeur de la paille fraîche montait des écuries, mêlée à celle du pain qui cuisait dans les fours. Un souffle régulier contre mon cou. Des bras solides autour de ma taille. Je tournai la tête et observai le visage endormi à mes côtés. Cheveux noirs en désordre, barbe de quelques jours, cicatrice fine au-dessus du sourcil gauche. Raoul.

Mon mari. Je posai ma main sur son torse nu, sentant la chaleur de sa peau, le battement régulier de son cœur. Mes doigts fonctionnaient parfaitement. Je les repliai, les dépliai, émerveillée par cette simple capacité. Il ouvrit les yeux, me sourit. « Bonjour, Dame de Flamme. » Je l'embrassai et répondis : « Bonjour, mon seigneur. »

Il m'attira contre lui, m'embrassa doucement. « Tu as encore fait des rêves étranges. » Je me redressai sur un coude : « Quels rêves ? » Il posa sa main sur mon sein, le coquin : « Tu parlais dans ton sommeil. Des mots que je ne comprenais pas. Comme si tu venais d'ailleurs. » Je détournai le regard vers la fenêtre. « Ce n'était rien. Juste un cauchemar. » Il posa l'autre main : « Tu es sûre ? » Je le regardai dans les yeux en prenant la posture la plus provocante que je connaissais : « Oui. » Il ne put résister, je le savais, et nous en avons profité jusqu'à la fin. C'était bon, fort, tendre et doux.

Il se leva, enfila sa chemise de lin, puis ses braies. Je le regardai s'habiller, admirant la manière dont ses muscles bougeaient sous sa peau, la façon dont il nouait sa ceinture avec des gestes précis et efficaces. Tout en lui était réel, tangible, vivant.

Mathilde entra sans frapper, comme à son habitude, portant un plateau avec du pain noir, du fromage de chèvre et une cruche de lait caillé. « Bonjour, ma dame. Bonjour, messire. » Heureusement qu'elle n'était pas venue plus tôt. Je lui souriais : « Bonjour, Mathilde. Mais frappe la prochaine fois, on essayait de faire un bébé… » Elle leva les yeux au ciel « j'ai frappé il y a un quart d'heure, vous n'avez pas répondu, alors j'ai attendu que ce soit plus calme. »

Elle posa le plateau sur le coffre près de la fenêtre, puis m'aida à m'habiller. Je passai une simple robe de laine brune, pratique pour la journée qui m'attendait. Pas de corset contraignant, pas de broderies inutiles. J'étais la dame du château, mais aussi sa guerrière aux yeux verts.

Nous déjeunâmes rapidement. Le pain était dur, le fromage fort, le lait un peu aigre. Mais c'était nourrissant. Raoul me parlait des travaux à surveiller aujourd'hui : le toit de la grange nord qui fuyait, le pont-levis dont les chaînes grinçaient trop, le forgeron qui réclamait plus de fer. « Et cet après-midi, tu t'entraînes avec Geoffroy ? - Comme toujours. - Fais attention. Tu es trop téméraire parfois. - C'est pour ça que tu m'as épousée, non ? » Il sourit. « Entre autres. »

Nous descendîmes dans la grande salle. Le feu brûlait déjà dans l'immense cheminée. Des serviteurs balayaient les joncs souillés du sol, en étalaient de nouveaux. L'odeur de la fumée se mêlait à celle des herbes aromatiques — romarin, thym, lavande — qu'on avait dispersées pour couvrir les relents moins agréables.

Raoul partit inspecter les travaux avec le maître d'œuvre. Moi, je me dirigeai vers la chapelle pour la messe du matin. Le chapelain, un vieux prêtre bedonnant aux cheveux blancs, m'accueillit avec un sourire pincé. Il désapprouvait mes manières masculines, mon refus de me comporter en dame noble conventionnelle. Mais il ne disait rien. Mon père l'avait nommé, et Raoul le gardait en poste.

Je m'agenouillai sur les dalles froides, écoutai la messe en latin sans vraiment comprendre les mots. Les vitraux projetaient des taches de couleur sur le sol, rouge, bleu, vert. Je fixai le crucifix au-dessus de l'autel, me perdant dans la contemplation du Christ torturé.

Après la messe, je fis ma tournée quotidienne du domaine. D'abord les écuries, où le palefrenier me montra un nouveau poulain né dans la nuit, tout tremblant sur ses pattes frêles. Puis les cuisines, où la cuisinière me fit goûter le bouillon pour le repas du soir, trop salé, je lui demandai d'ajouter de l'eau. Ensuite le cellier, où l'intendant me présenta les comptes de la semaine : vingt livres de grain vendues au marché, trois tonneaux de vin écoulés, cinq poules tuées par un renard.

Partout, les gens me saluaient. « Ma dame. » Certains avec respect, d'autres avec une pointe de crainte. La Dame de Flamme ou la Guerrière aux Yeux Verts, cela variait. Celle qui maniait l'épée mieux que la plupart des hommes. Celle aux cheveux roux, couleur du diable selon certains.

Vers midi, je retrouvai Raoul dans la cour. Il supervisait la réparation du pont-levis. Les chaînes rouillées grincaient terriblement à chaque montée et descente. Le forgeron et ses apprentis s'activaient pour les graisser, les ajuster. « Comment ça avance ? - Lentement. Il faudrait refaire toutes les chaînes, mais on n'a pas assez de fer. - Combien il en faut ? - Cinquante livres, au moins. - Je vais voir ce qu'on peut économiser ailleurs. »

Nous déjeunâmes ensemble dans la grande salle, avec Geoffroy et quelques soldats. Un ragoût de mouton aux navets, du pain bis, du vin coupé d'eau. Les hommes parlaient fort, riaient, se chamaillaient amicalement. Raoul participait à la conversation, plaisantant sur tel

ou tel exploit lors du dernier tournoi. Moi, je mangeais en silence, écoutant les voix autour de moi, le crépitement du feu, le bruit de la pluie qui commençait à tomber dehors.

L'après-midi, je m'entraînai. Et leur appris quelques nouveaux enchaînements que je trouvais dans mon esprit, sans trop comprendre.

Nous continuâmes ainsi pendant une heure. Lui attaquant sans relâche, moi apprenant à bouger, à glisser, à profiter de ma vitesse contre sa force brute. Mes bras me brûlaient. La sueur coulait dans mon dos, trempait ma chemise. Mais je ne m'arrêtais pas. Les soldats s'étaient arrêtés pour regarder. Ils commentaient chaque échange, pariaient sur qui toucherait l'autre en premier. Finalement, je réussis. Geoffroy attaqua en haut, je me baissai, passai sous sa garde, le touchai au flanc. « Touché ! » cria un soldat. Geoffroy s'arrêta, sourit. « Bien. Très bien, ma dame. Vous avez utilisé une technique que je ne vous ai jamais enseignée. D'où vous vient-elle ? - J'improvise »

Le soir vint. Je me lavai à l'eau froide dans un baquet de bois, me changeai pour le dîner. Une robe simple mais propre, mes cheveux tressés en couronne autour de ma tête. Le repas fut tranquille. Raoul et moi, seuls dans la grande salle. Des serviteurs apportèrent les plats : une soupe épaisse aux légumes, du poulet rôti, du fromage, des pommes cuites au miel. Nous mangions en silence, fatigués par la journée.

Plus tard, dans notre lit, Raoul me prit dans ses bras. Il m'embrassa lentement, tendrement. Ses mains exploraient mon corps avec familiarité et douceur. Je me laissai aller, m'accrochai à lui, à cette sensation d'être vivante, désirée, aimée. Nous fîmes l'amour lentement, sans urgence. Puis nous restâmes enlacés, écoutant la pluie tomber dehors, le crépitement du feu dans la cheminée. « Je t'aime », murmura-t-il. « Moi aussi. » Il s'endormit rapidement, son souffle devenant régulier contre mon cou. Moi, je restai éveillée longtemps, fixant le baldaquin au-dessus de moi, écoutant les bruits du château qui s'endormait.Puis, finalement, mes paupières se fermèrent.

J'ouvris les yeux sur le plafond blanc. Le bip régulier du moniteur cardiaque. L'odeur de désinfectant. Le silence aseptisé. Mon corps, prison. Je tentai de bouger ma main droite. Rien. Mes doigts restèrent inertes sur le drap. Une larme coula sur ma joue.

Je ne pouvais même pas l'essuyer. Georges entra quelques minutes plus tard, son sourire forcé habituel plaqué sur le visage. « Bonjour, Alina. Comment te sens-tu aujourd'hui ? » Je ne pouvais que produire

des sons incompréhensibles. Les nerfs de mes cordes vocales avaient été sectionnés eux aussi. « Je peux essuyer tes larmes ? » Je clignai une fois. Sa main douce passa sur mes yeux s'attardant sur ma joue : « ça va ? » Je clignais deux fois. Il se détourna pour que je ne vois pas sa larme à lui.

Il commença sa routine quotidienne. Masser mes jambes pour éviter les escarres. Plier mes genoux, étirer mes bras. Tout cela pour empêcher mes muscles de s'atrophier complètement. « Tu as bien dormi ? » Un son qui ressemblait vaguement à « oui - Tant mieux. » Il me sourit. « Le neurologue pense qu'avec de la rééducation intensive, tu pourrais peut-être retrouver un peu de mobilité dans les bras. Pas beaucoup, mais un peu. Dans quelques années peut-être. » Quelques années…

Il resta encore une heure, me parlant de tout et de rien. Du temps qu'il faisait dehors. De sa vie à lui, tout seul dans un studio, après son divorce, de son fils qu'il ne voyait presque jamais. Puis il partit. Et je restai seule. Seule avec cette certitude grandissante : là-bas, j'avais vécu une journée entière. Ici, seulement une nuit était passée. Là-bas, je pouvais marcher, combattre, aimer. Ici, je ne pouvais que respirer, grâce à la machine. Et attendre de dormir.

J'ouvris les yeux sur un plafond de bois sombre, des poutres entrecroisées, un papier de riz tendu sur des cadres légers. La lumière douce filtrait à travers les panneaux coulissants, projetant des ombres mouvantes. J'étais allongée sur un futon posé à même le tatami. L'odeur du bois de cèdre et de l'encens me remplit les narines. Dehors, j'entendais le chant des cigales, le bruissement du vent dans les bambous, le clapotis lointain d'un ruisseau.

Je tentai de me lever et sentis immédiatement un poids énorme sur mon ventre. Je baissai les yeux. J'étais enceinte. Très enceinte. Mon ventre était rond, tendu, énorme sous mon kimono de coton léger. Je posai mes mains dessus, des mains qui fonctionnaient parfaitement, et sentis aussitôt un coup vigoureux de l'intérieur.

Le bébé. Il bougeait. Un autre coup, puis un autre, comme si l'enfant s'étirait, protestait, réclamait mon attention. La porte coulissante s'ouvrit doucement. Takeshi entra, portant un plateau avec du thé vert et des fruits. Il me vit réveillée, sourit. « Tu t'es encore endormie en plein jour. » Je m'étirai : « Quelle heure est-il ? » il me caressa la joue : « Presque midi. Regarde, Le soleil est au plus haut. »Il posa le plateau,

s'agenouilla à côté de moi, plaça sa main sur mon ventre. Le bébé donna immédiatement un coup sous sa paume. Il rit. « Il est vigoureux. Un vrai guerrier, comme sa mère. » Je souris à l'homme que j'aimais : « Oui, une guerrière aux yeux verts, peut-être. »

Il m'aida à m'asseoir, cala des coussins derrière mon dos. Mes mouvements étaient lents, maladroits à cause du poids du bébé. Mais je bougeais. Mes membres répondaient. Takeshi me servit le thé dans un bol en céramique fine. Je le portai à mes lèvres, savourant la chaleur, l'amertume délicate. Mes doigts fonctionnaient parfaitement, tenant le bol avec précision. « Tu as encore fait ces rêves étranges » demanda-t-il doucement. « Quels rêves ? » Il fronça les sourcils :« Tu parlais dans ton sommeil. Des mots que je ne comprenais pas. Une langue étrangère. » Il prit un air soucieux. « Tu semblais... triste. Emprisonnée. »

Nous sortîmes dans le jardin. C'était mon petit jardin zen, soigneusement entretenu. Un bassin avec des carpes koï qui nageaient paresseusement. Des pierres disposées avec art. Un cerisier dont les branches ombrageaient un banc de bois. Des bambous qui bruissaient au moindre souffle de vent. Je marchais lentement, une main sur mon ventre, l'autre tenant le bras de Takeshi. Chaque pas était un effort, mais c'était possible. Je marchais. Nous nous assîmes sur le banc. Le soleil filtrait à travers les branches du cerisier, dessinant des motifs mouvants sur le sol.

Takeshi me parla de son travail pour le seigneur. Une mission diplomatique à Kyoto le mois prochain. Des terres qui lui avaient été promises en récompense de ses services. Une maison plus grande qu'il voulait faire construire pour notre famille. « Nous serons heureux, Myalina. Toi, moi, et notre enfant. » Je posai ma tête sur son épaule. « Oui. » Le bébé donna un coup vigoureux. Je pris la main de Takeshi, la plaçai sur mon ventre. Il sourit, émerveillé. « Encore deux mois. » Il m'embrassa et me serra contre lui, « je t'aime, ma guerrière aux yeux verts – moi aussi, je t'aime »

Le soir vint doucement. Takeshi prépara le repas : du riz blanc parfumé, du poisson grillé, des légumes marinés, une soupe miso. Nous mangeâmes assis sur les tatamis, les portes coulissantes ouvertes sur le jardin où les premières lucioles commençaient à danser. Plus tard, allongée sur notre futon, Takeshi me massa doucement le dos, les épaules, les jambes lourdes. Ses mains étaient fermes et précises, chassant les tensions de la journée.

Le bébé bougea une dernière fois, puis se calma. Je posai mes mains sur mon ventre, sentant cette vie qui grandissait en moi. Deux mois encore. Deux mois et je tiendrais mon enfant dans mes bras. Mes paupières devinrent lourdes. Le chant des grillons dehors se fit lointain. La respiration de Takeshi à mes côtés ralentit, devint régulière. Je fermai les yeux.

Je me réveillai de nouveau sous ce plafond blanc. Avec toujours cette larme qui perlait à mon œil ; Et George qui me l'essuyait de son pouce. Des fois, je pensais en espérant qu'il mentende : je suis la belle au bois dormant, réveille-moi ! Mais il ne m'entendait pas.

Les semaines passèrent. Chaque nuit, je retournais là-bas. Tantôt en Touraine, où le printemps arrivait et où mon beau chevalier me faisait l'amour. Tantôt au Japon, où ma grossesse avançait vers son terme. Mais chaque matin, je me réveillais ici. Prisonnière.

Mes parents venaient régulièrement. Ma mère pleurait, me parlait de miracles, de nouveaux traitements qu'elle avait lus dans des revues médicales. Mon père restait silencieux, me tenant la main, les yeux rouges.

Émilie venait tous les week-ends. Elle m'apportait des livres, me lisait des passages à voix haute, me racontait les potins du lycée. Elle me parlait des garçons qui lui couraient après, de ses notes en philo, de son projet d'entrer en fac de lettres. Elle me tenait la main et me disait : « Tu vas t'en sortir, Alina. Je le sais. »

Claire était venue une seule fois, deux mois après l'accident. Elle était entrée dans la chambre, s'était approchée du lit, m'avait regardée longuement. Puis elle s'était effondrée, tombant à genoux, sanglotant contre le matelas. « C'est ma faute. Tout est de ma faute. Si je ne t'avais pas appelée, si tu ne t'étais pas arrêtée… » Je n'avais pas pu la consoler. Je n'avais même pas pu bouger la main pour toucher ses cheveux. Elle était restée dix minutes, pleurant sans pouvoir s'arrêter. Puis elle était partie en courant. Je ne l'avais plus revue.

Tanaka était venu aussi. Silencieux, digne. Il s'était incliné profondément devant mon lit, avait posé mon bokken rescapé de l'accident contre le mur, près de la fenêtre. L'étui était cabossé, fendu, mais le sabre à l'intérieur était intact. « Un samouraï ne se rend jamais, Moreau-san », avait-il dit simplement. Puis il était parti. Le bokken était resté là, témoin silencieux de ce que j'avais été.

Le psychologue de l'hôpital vint me voir à plusieurs reprises. Jeune, la trentaine, barbe rousse, lunettes rondes. Il s'asseyait à côté de mon lit et me parlait doucement, comme si j'étais une enfant. « Alina, je sais que c'est difficile. Ton cerveau essaie de gérer un traumatisme énorme. Il est possible que tu fasses des rêves très réalistes, très cohérents. C'est ce qu'on appelle des mécanismes de défense psychologique. Ton esprit crée des mondes alternatifs où tu peux bouger, vivre, être heureuse. C'est normal. C'est même sain, d'une certaine manière. »

Je le regardai sans répondre. « Mais il faut que tu comprennes que ces mondes ne sont pas réels. Ils sont dans ta tête. Ton corps est ici. Ta vie est ici. Et tu dois te battre pour cette vie-ci, pas pour celles que ton cerveau invente. » Il attendit une réaction. Je clignai des yeux lentement. deux fois. l ne comprit pas. Il revint plusieurs fois. Chaque fois avec le même discours. Les rêves compensatoires. La dissociation traumatique. La nécessité de rester ancrée dans la réalité. Je cessai de l'écouter.

Georges venait chaque jour. Il continuait sa routine : masser, étirer, parler. Il me touchait mais je ne sentais rien. Il me racontait sa journée, les autres patients qu'il suivait, ses projets pour les vacances d'été. Et chaque jour, je voyais la tristesse grandir dans ses yeux. Un soir de janvier, il s'assit lourdement sur la chaise à côté de mon lit. « Alina, je dois te dire quelque chose. » Je le regardai. « Je... j'ai demandé à changer d'hôpital. »

Mon cœur se serra. « Je suis tombé amoureux de toi, Alina. C'est trop dur. Te voir comme ça tous les jours, savoir que je ne peux rien faire pour te sauver... » Sa voix se brisa. « Je t'aime trop pour continuer à te regarder mourir à petit feu. » Une larme coula sur ma joue. Il la vit, se pencha, l'essuya doucement avec son pouce. « Pardon. Je sais que c'est égoïste. Mais je ne peux plus. » Il se leva, se pencha, m'embrassa le front. « Adieu, Alina. » Et il partit. Je ne le revis plus. « Je sanglotais désespérément, je hurlais dans ma tête, j'avais envie de me lever et de sauter par la fenêtre.

Ce matin-là, au chant du coq, alors que les oiseaux chantaient déjà, je me réveillai en Touraine avec des nausées. Mathilde entra avec le plateau du petit-déjeuner, me trouva penchée au-dessus du baquet, vomissant le peu que mon estomac contenait. « Ma dame ! » Elle me tint les cheveux, m'essuya le visage, m'aida à me rallonger. « Vous êtes enceinte. J'en suis certaine. » Je posai ma main sur mon ventre. Encore plat, mais...« Tu crois ? » Elle m'éxpliqua que toutes les femmes avaient des nausées au début de la grossesse. Mon cœur bondit. Enceinte.

Raoul fut fou de joie quand je le lui annonçai. Il me souleva dans ses bras, me fit tourner, rit comme un enfant. « Un héritier ! Notre héritier ! » Il me reposa doucement, s'agenouilla devant moi, posa ses mains sur mon ventre. « Notre enfant. » Il leva les yeux vers moi, et je vis des larmes briller. « Je vais être père. - Et moi, mère. »

Il m'embrassa tendrement, puis se releva, courut vers la porte. «Venez tous ! J'ai une nouvelle à annoncer ! » Bientôt, tout le château sut. On célébra avec du vin, du pain, de la musique. Les serviteurs riaient, les soldats trinquaient, le chapelain récita une bénédiction. Raoul ne me quittait plus. Il m'interdisait de m'entraîner trop durement, m'obligeait à me reposer, me gavait de nourriture.

Les semaines passèrent. Mon ventre s'arrondissait lentement. Les nausées disparurent, remplacées par une fatigue constante. Je dormais beaucoup, mangeais encore plus. Raoul fit venir une sage-femme du village voisin. Vieille, édentée, mais réputée pour n'avoir jamais perdu un enfant ni une mère. Elle m'examina, hocha la tête. « Tout va bien. Le bébé est bien placé. Vous êtes forte, vous accoucherez sans problème. » Elle me donna des conseils : boire beaucoup d'eau, éviter les efforts violents, manger des œufs et du foie pour le sang, prier la Vierge Marie chaque soir. Je suivis ses recommandations. Sauf la dernière. Les journées prenaient un rythme nouveau.

Je ne m'entraînais plus au combat. Raoul avait insisté, Geoffroy avait approuvé. Trop dangereux pour le bébé. Alors je passais mes matinées à superviser le domaine depuis la grande salle. Les paysans venaient me rendre compte des récoltes, le bailli me présentait les comptes, le forgeron demandait du fer, la cuisinière réclamait plus de sel.

L'après-midi, je me promenais dans le jardin, lentement, une main sur mon ventre qui s'arrondissait. Raoul m'accompagnait souvent, me parlant de l'avenir, de la chambre qu'il allait faire préparer pour le bébé, du prénom qu'il voulait lui donner. « Si c'est un garçon, je veux l'appeler Thibault. Comme ton père. - Et si c'est une fille ? - Alors... Irina. Comme ma mère. »

Je posai ma tête sur son épaule. « D'accord. » Le soir, nous dînions tranquillement, puis nous montions nous coucher tôt. Raoul me massait le dos, les pieds gonflés, me chantait des chansons de son enfance. Des fois, il me faisait l’amour tout doucement, comme si j’étais en porcelaine. Puis il s'endormait, et moi je restais éveillée longtemps, une main sur mon ventre, sentant le bébé bouger.

Puis un matin, je revins dans la chambre blanche. J'avais oublié, mais maintenant tout me revenait, ma vie ici, Paris, XXème siècle, l'accident. J'essayai de me lever, rien ne se passa, j'étais comme débranchée. Alors je pleurais, à chaudes larmes, dans mon corps, et une seule visible sur ma joue. Et plus personne pour l'essuyer.

Et une idiote d'infirmière qui en entrant, me lança « Alors, comment allons-nous aujourd'hui ? » Comment tu veux que j'aille, bécasse, j'ai 19 ans et je ne pourrais plus jamais bouger, plus jamais courir, plus jamais embrasser, plus jamais combattre. Plus tard, je refis la seule chose positive de ma vie : je m'endormis.

Je me réveillai au Japon en pleine nuit, une douleur fulgurante me pliant en deux. « Takeshi ! Réveille-toi ! » Il bondit du futon, affolé. « Quoi ? Qu'est-ce qui... - Le bébé. Il arrive. » Son visage pâlit. « Maintenant ? » Il courut vers la porte, l'ouvrit en grand, cria dans la nuit : « La sage-femme ! Vite ! Le bébé arrive ! Tout alla très vite après ça. Des servantes arrivèrent, préparèrent la pièce. On étendit des draps propres sur le tatami, on apporta de l'eau chaude, des linges, des herbes.

La sage-femme arriva, vieille femme ridée aux mains expertes. Elle m'examina rapidement, hocha la tête. « C'est pour bientôt. Préparez-vous, ma dame. » La douleur revenait par vagues. D'abord espacées, supportables. Puis de plus en plus rapprochées, de plus en plus intenses. Je criai. Je ne pouvais pas m'en empêcher. Takeshi resta à mes côtés, me tenant la main, murmurant des encouragements que je n'entendais pas vraiment. « Respirez, ma dame », ordonnait la sage-femme. « Respirez profondément. Soyez courageuse, n'oubliez pas, vous êtes la guerrière aux yeux verts. Pas encore le moment de pousser. »

Les heures passèrent. La douleur devint insupportable. Comme si on me déchirait de l'intérieur. Comme si mon corps se brisait en mille morceaux. « Poussez ! Maintenant ! » Je poussai de toutes mes forces. Une fois. Deux fois. Trois fois. Et soudain, un cri. Un petit cri aigu, magnifique, impossible.

La sage-femme leva le bébé, coupa le cordon, nettoya le bébé rapidement, l'enveloppa dans un linge propre, me le tendit. « une fille » Je pris ma fille dans mes bras. Elle était minuscule. Parfaite. Ses petits poings serrés, ses yeux fermés, sa bouche qui cherchait instinctivement mon sein. Et sur sa tête, un duvet de cheveux roux. « Akane », murmurai-je. « Nous l'appellerons Akane. »

Je la serrai contre moi, sentant son poids léger, sa chaleur, son souffle rapide. Elle était réelle. Takeshi s'agenouilla à côté de moi, passa un doigt tremblant sur la joue de notre fille. Elle tourna

instinctivement la tête vers lui, ouvrit la bouche, chercha. Elle a faim », dit la sage-femme. Elle m'aida à placer Akane contre mon sein. Le bébé téta maladroitement d'abord, puis trouva le rythme. Je sentis une étrange sensation, à la fois douloureuse et merveilleuse. Je la gardai contre moi, pleine de ce bonheur nouveau que je ne connaissais pas. Puis mes paupières devinrent lourdes. Je fermais les yeux.

Je me réveillai à Paris, dans la prison de mon corps. Mais cette fois, quelque chose était différent. Je ne pleurais plus. Je ne me débattais plus. J'avais compris. Les jours qui suivirent, je refusai de manger. L'infirmière venait avec le plateau-repas, essayait de me faire avaler la purée, le yaourt, la compote. Je fermais la bouche, détournais la tête autant que je pouvais. « Alina, il faut manger. Tu vas t'affaiblir. » Je ne répondais pas. Elle insistait. Je refusais. Finalement, elle partit, inquiète, et revint avec le médecin.« Mademoiselle Moreau, vous devez vous alimenter. Sans nourriture, votre corps va se détériorer encore plus vite. »

Je le regardai dans les yeux. Et je clignai des paupières. Deux fois. Il fronça les sourcils. « Vous refusez de vous alimenter ? » Un clignement. Oui. « Pourquoi ? »

Il revint avec le psychologue qui avait une sorte de disque avec des lettres. Il m’expliqua qu’il allait touirner le disque et que quand la lettre apparaitrait, je clignai des yeux et ainsi de suite. Il commença : v.e.u.x.m.o.u.r.i.r. « Mais pourquoi ? Alina, ça peut s’arranger, il y a beaucoup de recherches actuellement sur les ruptures de moelle épinière. Il reprit le disque et commença à tourner le plateau : d.o.r.m.i.r.m.i.e.u.x.

Le médecin partit chercher mes parents. Ils arrivèrent une heure plus tard. Ma mère, les yeux rouges. Mon père, le visage fermé. Le médecin leur avait expliqué la situation. Leur fille refusait de s'alimenter. Il fallait installer une sonde. Mais il avait besoin de leur accord. Ma mère pleura. « Pourquoi, Alina ? Pourquoi tu fais ça ? » Je la regardai. J'aurais voulu lui expliquer. Lui dire que là-bas, j'avais une fille et que j’étais enceinte. Que là-bas, je vivais vraiment. Que ce corps-ci n'était qu'une prison dont je voulais m'échapper.

Mon père prit la parole. « Elle souffre. Regardez-la. Elle souffre et elle a dit ce qu’elle veut. Et ça ne va pas s'améliorer. » Le médecin hocha la tête. « Je comprends. Mais avec la sonde, on peut la maintenir en vie. Peut-être que dans quelques années, la recherche

médicale... - Peut-être », coupa mon père. « Ou peut-être pas. Et pendant ce temps, elle reste prisonnière. - Monsieur Moreau... »

« Non. » Mon père me regarda dans les yeux. « Si elle veut partir, on doit respecter son choix. » Ma mère sanglota. « Marc, non... c'est notre fille... - Justement. C'est notre fille. Et on doit l'aimer assez pour la laisser partir. » Il se pencha vers moi, prit ma main inerte. « Alina. Si tu veux qu'on arrête, cligne des yeux une fois. Si tu veux qu'on continue à se battre, cligne deux fois. » Je le regardai longuement. Puis je clignai. Une fois. Ma mère s'effondra. Mon père serra ma main. « D'accord. On respecte ton choix. »

Les jours suivants furent étranges. On arrêta de me nourrir. On arrêta la plupart des traitements. On me donna juste de l'eau, quand je semblais en vouloir. Et des antalgiques, pour éviter la douleur. Mes parents venaient chaque jour. Ils s'asseyaient à côté de mon lit, me tenaient la main, me parlaient doucement. Émilie vint aussi. Elle pleura beaucoup, me demanda pourquoi, me supplia de changer d'avis. Puis elle comprit. Elle me serra dans ses bras, murmura : « Je t'aime, Alina. Sois heureuse, où que tu ailles. » Tanaka passa une dernière fois. Il s'inclina profondément, puis dit simplement : « Sayonara, Moreau-Dono. » Au revoir, samouraï. Claire ne vint pas.

Mon corps s'affaiblissait rapidement. Je dormais de plus en plus. Les heures éveillées diminuaient. Les heures là-bas augmentaient. Au Japon, Akane grandissait. Elle commençait à sourire, à réagir aux voix, à suivre les mouvements des yeux. En Touraine, mon ventre s'arrondissait. Six mois maintenant. Le bébé bougeait constamment.

Alina Moreau mourut le 14 février 1991 à 11h47, entourée de ses parents et de sa sœur de cœur. Les médecins constatèrent le décès. Arrêt cardiaque suite à dénutrition sévère et complications neurologiques. On débrancha les machines. On retira les perfusions. On recouvrit son corps d'un drap blanc. Ses parents pleurèrent longtemps.

Trois jours plus tard, on l'enterra au cimetière du Père-Lachaise.

Il y avait ses parents, effondrés. Émilie, qui sanglotait sans pouvoir s'arrêter. Tanaka, silencieux et digne. Uwama, qui avait apporté le bokken rescapé et l'avait déposé dans le cercueil. Des membres du club de karaté. Quelques élèves du lycée. Des journalistes sportifs. Thomas et sa copine. Tout au fond, derrière une tombe, Clair , cachée.Le prêtre prononça quelques mots. On descendit le cercueil. On jeta des fleurs. Sur la pierre tombale, on grava : « Alina Moreau,

1971-1991. Championne d'Europe. Libre. »

J'ouvris les yeux sur le plafond de bois. La lumière du matin filtrait à travers les panneaux de papier. J'entendais le chant des oiseaux, le bruissement du vent dans les bambous. À côté de moi, dans son berceau, Akane dormait paisiblement. Trois mois maintenant. Elle grandissait si vite. Ses cheveux roux s'étaient épaissis, formant de petites boucles. Ses yeux, quand elle les ouvrait, étaient d'un vert pâle identique aux miens.

Je me levai doucement pour ne pas la réveiller. Takeshi était déjà parti pour ses fonctions au château du seigneur. Il rentrerait ce soir. J'enfilai mon kimono, sortis dans le jardin. Le soleil était déjà haut. Les cerisiers avaient perdu leurs fleurs, remplacées par des feuilles d'un vert tendre. Je m'assis sur le banc, fermai les yeux, écoutai les bruits du monde autour de moi.

J'avais fait un rêve étrange cette nuit. Un rêve où j'étais ailleurs, dans un endroit froid et blanc, incapable de bouger. Des visages penchés sur moi. Une tristesse immense. Mais le rêve s'estompait déjà. Comme tous les rêves. Akane se mit à pleurer à l'intérieur. Je me levai, rentrai, la pris dans mes bras. Elle chercha mon sein immédiatement. Je m'assis, la laissai téter, sentant cette connexion simple et parfaite entre elle et moi. Ma fille.

Ce matin-là, au bruit des armures métalliques qui s’entrechoquaient, quand j’ouvris les yeux, mon seigneur Raoul dormait encore à mes côtés. Je me réveillai avec le soleil qui entrait par la fenêtre. Je posai ma main sur mon ventre énorme. Huit mois maintenant. Le bébé bougeait constamment, donnant des coups vigoureux qui me faisaient grimacer. Je me levai péniblement, m'habillai avec l'aide de Mathilde qui était entrée sans bruit.

« Bonjour, ma dame. Comment vous sentez-vous ? - Grosse. Fatiguée. Impatiente. » Elle rit. « Encore un mois, ma dame. Peut-être moins. - Pourvu que ce soit moins. » Raoul se réveilla, m'embrassa, posa sa main sur mon ventre. Le bébé donna un coup sous sa paume.

Nous descendîmes pour le petit-déjeuner. Du pain, du fromage, du lait. Simple mais nourrissant. Raoul partit superviser les travaux de la tour nord. Moi, je restai dans la grande salle, recevant les doléances des paysans, réglant les disputes, gérant le domaine. L'après-midi, je me promenai dans le jardin, lentement, une main sur mon dos qui me

faisait mal.

J'avais eu un rêve bizarre la nuit dernière. Un endroit étrange, tout blanc, avec des bruits étranges. Dans le rêve, j'étais prisonnière, et en colère. Des gens qui pleuraient et qui parlaient une langue que je ne comprenais pas. Une douleur, une tristesse. Mais le rêve s'effaçait déjà. Comme une brume au soleil. Je m'assis sur un banc, regardai les nuages passer dans le ciel bleu. Je fermais les yeux, je somnolais. Mon dieu, que c'était fatiguant d'être enceinte.

Quelque part, dans un cimetière parisien, une pierre tombale porte un nom : Alina Moreau. Personne ne vient plus la voir. Ses parents sont morts depuis longtemps. Émilie a déménagé, fondé une famille, vieilli. Le dojo a fermé. Tanaka est retourné au Japon. Le monde a oublié la double championne d'Europe morte à dix-neuf ans. Une merveilleuse jeune femme rousse qui aimait se battre sur les tatamis, une guerrière, aux yeux verts.